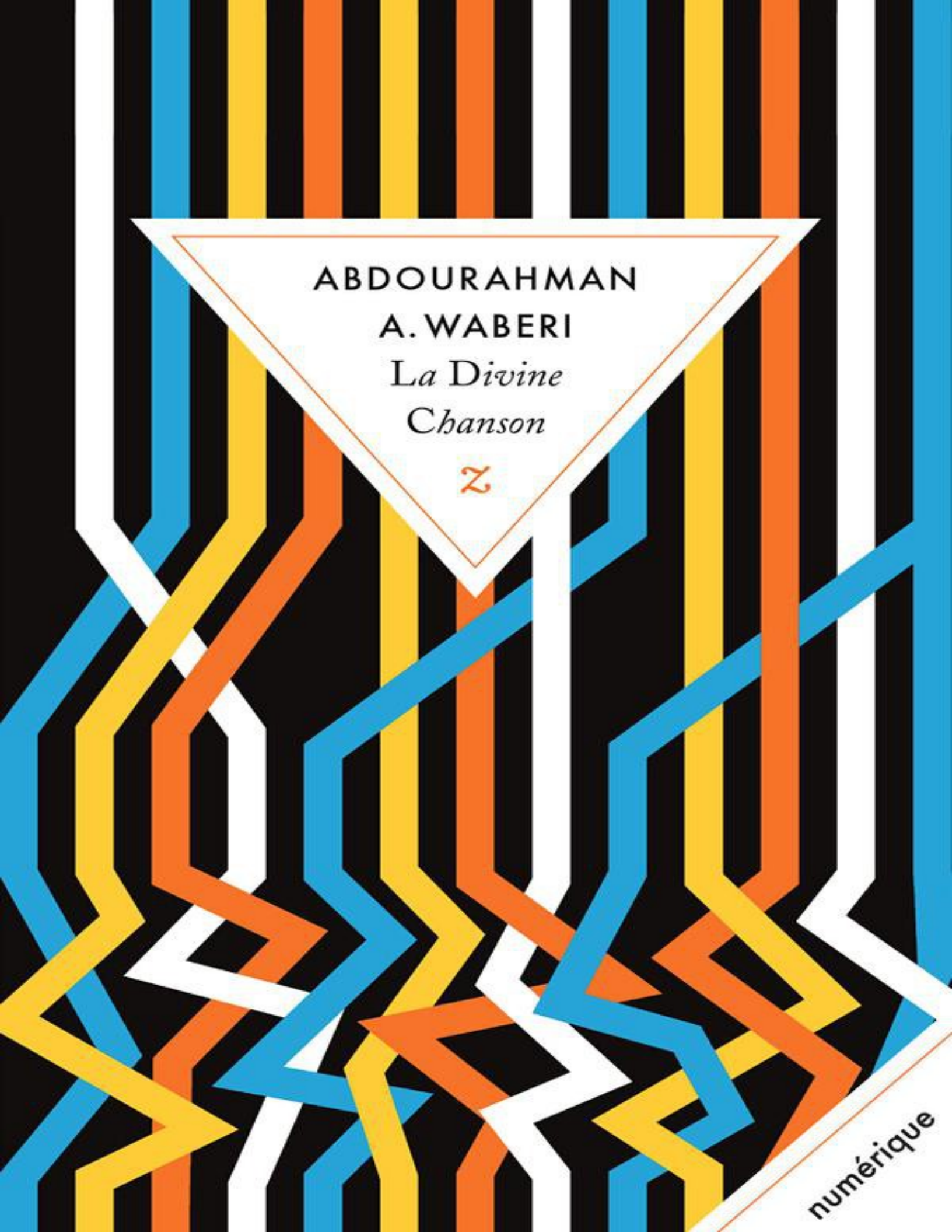




ABDOURAHMAN

A. WABERI

*La Divine
Chanson*

ℵ

numérique

PRÉSENTATION DE LA DIVINE CHANSON

La Divine Chanson est un roman, un roman amoureux qui s'empare d'une vie exemplaire, celle d'un chanteur, compositeur, poète afro-américain né à Chicago en 1949, dont nul ne saurait méconnaître l'immense génie et la rude destinée : Gil Scott-Heron, réinventé ici sous le nom de Sammy l'enchanteur.

Décidément plus humain que bien des bipèdes, c'est un vieux chat roux recueilli dans une rue de Harlem qui nous entraîne, en groupie de proximité, partout où la Divine Chanson continue de tourner, à travers les ghettos noirs ou sur les scènes internationales du jazz, de New York, Paris ou Berlin – ce « grand courant électrique qui rivalise avec le Gulf Stream ».

Et ce n'est pas un moindre mérite du roman que de nous faire découvrir et aimer ce « Bob Dylan noir », depuis l'arrière-pays de l'enfance, « quelque part entre Clarksdale, Mississippi et Savannah, Tennessee », dans le solide giron de Lily, la grand-mère tant aimée, jusqu'aux années de fulgurance. Au terme de ce mémorable et bouleversant voyage, la Divine Chanson ne nous quittera plus, par la fantaisie du chat romancier.

Pour en savoir plus sur **Abdourahman A. Waberi** ou *la Divine Chanson*, n'hésitez pas à vous rendre sur notre site **www.zulma.fr**.

OceanofPDF.com

PRÉSENTATION DE L'AUTEUR

Abdourahman A. Waberi, par le splendide rythme des mots, fait vibrer en nous la vie et l'âme de Gil Scott-Heron, auteur « altier et indémodable » de *The Revolution Will Not Be Televised* (1971).

Abdourahman A. Waberi est né en 1965 dans l'actuelle République de Djibouti, il vit entre Paris et Washington. Depuis *le Pays sans ombre* (1994), trilogie consacrée à son pays d'origine, jusqu'à *Aux États-Unis d'Afrique*, son œuvre romanesque est traduite dans une douzaine de langues.

Pour en savoir plus sur **Abdourahman A. Waberi** ou *la Divine Chanson*, n'hésitez pas à vous rendre sur notre site **www.zulma.fr**.

OceanofPDF.com

PRÉSENTATION DES ÉDITIONS ZULMA

Être éditeur, c'est avant tout accueillir des auteurs inspirés et sans concessions – avec une porte grand ouverte sur les littératures vivantes du monde entier. Au rythme de douze nouveautés par an, Zulma s'impose le seul critère valable : être amoureux du texte qu'il faudra défendre. Car il s'agit de s'émouvoir, comprendre, s'interroger – bref, se passionner, toujours.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma ou être régulièrement informé de nos parutions, n'hésitez pas à nous écrire ou à consulter notre site.

www.zulma.fr

ℤ

OceanofPDF.com

COPYRIGHT

L'auteur tient à remercier l'Académie de France à Rome — Villa Médicis pour la bourse de séjour à Rome qui lui a été attribuée en 2010.

La plupart des citations attribuées à Sammy Kamau-Williams sont tirées des chansons de Gil Scott-Heron ou des œuvres de Gil Scott-Héron traduites en français, *le Vautour* et *la Dernière Fête*, Éditions de l'Olivier.

La couverture de *la Divine Chanson*, d'Abdourahman A. Waberi, a été créée par David Pearson.

© Abdourahman A. Waberi, 2015.

© Zulma, 2015.

Publié en accord avec l'Agence Pierre Astier & Associés.

ISBN : 978-2-84304-740-4

Ce livre numérique, destiné à un usage personnel, est pourvu d'un tatouage numérique. Il ne peut être diffusé, reproduit ou dupliqué d'aucune manière que ce soit, à l'exception d'extraits à destination d'articles ou de comptes rendus.

Le format ePub a été préparé par Isako www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.

OceanofPDF.com

ABDOURAHMAN
A. WABERI

LA DIVINE
CHANSON

roman

ÉDITIONS ZULMA

OceanofPDF.com

pour Bérénice

à Ngugi wa Thiong'o et à Jean-Marc Moura

OceanofPDF.com

« Pour moi ne comptent que ceux qui sont fous de quelque chose, fous de vivre, fous de parler, fous d'être sauvés, ceux qui veulent tout en même temps, ceux qui ne bâillent jamais, qui ne disent pas de banalités, mais qui brûlent, brûlent, brûlent comme un feu d'artifice. »

JACK KEROUAC

OceanofPDF.com

Prologue
ou
Mélodie de la création

OceanofPDF.com

Reprenons le fil des événements.

Je m'appelle Paris. Je ne suis pas juste un chat roux. Je suis le vieux chat du prodige Sammy Kamau-Williams, c'est son histoire que je vais vous conter si toutefois elle n'est pas encore parvenue à vos chastes oreilles. Comme mon maître, je suis fils de la grande route. Nous avons cheminé ensemble de longues années humaines, Sammy et moi, laissant nos empreintes dans la poussière l'été, dans la neige argentée l'hiver et dans l'or des feuilles jaunies l'automne. Notre vie : la plus extraordinaire des traversées en ce bas monde. Des témoins ont dit que nous sommes semblables comme les deux faces de la lune. La comparaison ne s'arrête pas là. Tout comme lui, j'ai le poil hirsute, l'imagination créatrice et la peau sur les os.

Pour une raison inconnue de mon esprit mais évidente à mon cœur je ne savais pas parler, il y a encore quelques années, aux autres chats ou aux chiens. Et encore moins aux humains. Certaines bestioles changeaient de trottoir quand je les croisais dans le métro de Harlem. D'autres plus hostiles levaient la patte, montraient leurs crocs et tentaient de se jeter sur moi en me traitant de démon flegmatique. Ou, pire, de chat savant.

Je m'appelle Paris, ça aussi c'est venu avec l'âge. Dans une autre vie, on m'appelait Farid, j'étais le chat persan de Mawlânâ, un grand maître soufi originaire de Konya. J'étais l'ange gardien de ce saint érudit ayant vécu dans l'ombre chaude de Dieu partout où ses pieds l'ont conduit de Samarcande à Chiraz, de la Perse au Maghreb, de Jérusalem à Tombouctou et jusqu'à la vieille Abyssinie où il repose aujourd'hui dans un petit cimetière protégé par une palissade d'eucalyptus plusieurs fois centenaires.

Paris ou Farid, qu'importe le pelage, ou le nom qu'ils me donnent, je suis le même et je suis un autre.

Sous la coupole azurée du ciel, ma tête d'avatar danse au rythme de la danse cosmique. Mon cœur, lui, n'a pas changé d'un iota. Du moins si j'en crois mon instinct. Aujourd'hui encore, on me prête un penchant spirituel parce que je préfère la compagnie des livres ou des musiciens à celle de mes semblables. C'est très exagéré car la plupart du temps soit je gambade dans les prairies de mon cerveau – troquant mon corps de félin contre un profil d'épervier pour fendre l'air ou une silhouette de dauphin pour fendre l'océan. Soit je somnole dans mon coin, priant en silence et gardant mes

pensées pour moi. Je sais rester immobile des heures durant, occupé à méditer. Il m'arrive aussi de redescendre sur terre pour faire des grimaces, rouler des yeux, miauler par intermittence, adapter mon comportement en fonction de la situation.

Introverti, j'observe la petite comédie des êtres, je ronchonne pour la forme, me roule en boule sous le sofa ou ris sous cape. Extraverti, je joue, à mon tour, ma comédie de chat mignon, joueur et inoffensif dans le seul but de récolter de douces caresses.

Mais voilà, tout a changé depuis ce funeste matin d'avril 2011. Plus rien ne m'intéresse ici-bas. Inconsolable, je me réfugie dans l'hier et son carrousel de souvenirs. Et pourtant, les signes avant-coureurs étaient visibles pour celui qui voulait les voir mais par réflexe je leur ai tourné le dos. J'avais peur.

D'abord, une touffeur inhabituelle pour la saison est tombée sur toute la région. Les rayons de soleil ont eu raison du bitume de Manhattan, les taxis ayant laissé de longs sillons de jais sous leurs pneus comme s'ils s'étaient rendus dans les faubourgs de l'Enfer. Ensuite, pendant trois jours et trois nuits, un vent brûlant, surgi d'on ne sait où, nous a asséché la gorge et comprimé les poumons. Enfin, le vautour annoncé est passé par là. Nombreux sont ceux qui, sous un ciel de cuivre, l'ont vu décrire des cercles au niveau de la 6^e Avenue. Si un drone volait dans les parages, il nous aurait envoyé d'excellents clichés. Mais cette fois, je dois l'avouer, j'étais beaucoup plus vigilant.

Je savais que l'impatient vautour serait de retour un jour ou l'autre. Et j'ai eu la chance de suivre ses mouvements circulaires. Sa danse giratoire, je l'ai vue de mes propres yeux. Elle m'a figé le sang.

Et il était là.

Imposant et arrogant.

Ponctuel comme pour sceller un destin.

Mais ce n'est pas tout. Sammy l'enchanteur a été admis hier jeudi 19 mai 2011 à l'hôpital St. James, au coin de la 113^e Rue et Amsterdam Avenue, à l'âge de soixante-deux ans. Le verdict est sans équivoque. Son état est préoccupant, j'irais jusqu'à le qualifier d'alarmant. Mon ancien maître de Persépolis dirait que son sort est entre les mains du Pardonnant et que c'est très bien ainsi. C'est pourquoi le Farid que j'étais se détendrait sur son tapis de prière, la tête tournée vers La Mecque, mais le

Paris que je suis aujourd'hui ne sait plus sous quel astre danser. Ni à quel saint se vouer.

Pas question d'enfouir ma tête clownesque dans le sable, de me laisser tétaniser par la peur et d'oublier l'essentiel. Car moi Paris, j'ai signé jadis un pacte secret avec Sammy l'enchanteur. S'il ne tenait qu'à moi, je resterais muet comme une carpe mais au jour d'aujourd'hui je dois admettre que je n'ai plus le choix. Je suis comme qui dirait au pied du mur.

Je dois prendre la parole, rameuter mes souvenirs, livrer mon témoignage. Raconter la biographie du poète, ses premiers vers, ses premières ivresses comme ses premières frayeurs. Retracer tous les éléments importants de sa biographie ici-bas : sa vocation précoce, la pauvreté qui fut la sienne pendant la dernière décennie, ses succès et ses persécutions, le martyre et le triomphe posthume – si toutefois le grand combattant adulé rejoignait le Ciel dans l'heure.

Notre pacte le stipule clairement. Il me faut renouer avec le fil du passé pour livrer bataille. Car le vautour, la bête ailée, le fidèle compagnon d'Azraël, vient de nous montrer ses serres et son profil de tortionnaire. Au cas où il m'arriverait de l'oublier le grand âge venant – je rappelle au passage que de nos jours un chat vit en moyenne une quinzaine d'années à New York comme au Caire ou Sydney –, cet engagement réciproque est couché sur le papier, écrit noir sur blanc, et glissé au creux de notre chanson préférée.

Je dois *livrer bataille pour son âme et pour la mienne.*

Avec nous, je vous l'ai dit, tout commence par une chanson et tout finit par une autre chanson. Sur un signal les êtres se mettent en mouvement, les plexus solaires fournissant l'énergie nécessaire. Ils tournent et tournent crescendo. Dessinent des boucles, des spirales et des doubles hélices qui ne sont pas sans rappeler la structure de l'ADN. Les refrains s'élèvent, se transmutent en particules et en ondes avant de se glisser dans l'immensité incommensurable de l'univers pour durer le temps qu'il faut, s'étendre dans l'univers en expansion.

Sur terre, les chansons s'entendent dans les demeures princières comme dans les cahutes où les rires éclatent à tout instant à la manière des bûches dans la cheminée. Elles sont, le plus souvent, don et grâce. Invitation à monter au firmament. Là-haut, elles tournoient, mutuellement aimantées les unes vers les autres, tel le fer vers l'aimant. Rien ne se perd, rien ne se crée ; tout se transforme pour nourrir l'univers. Et les chansons tournoient sans cesse, décrivant des mouvements circulaires, se fondant dans les feux stellaires pour renaître arrimées aux anneaux stellaires.

Sur la terre des hommes, on narre mille histoires sur l'origine et les bienfaits de leurs paroles. On dit que les chansons sont comme un collier de perles reliées par le fil de l'infini. On dit qu'elles meurent et renaissent pour tourner encore comme les atomes ou comme les danses des derviches tourneurs.

Sammy est tombé tout petit dans cette mer cosmique et ses profondeurs étranges et merveilleuses. Ses proches ont immédiatement détecté son don pour la musique mais Sammy, lui, a mis vingt ans avant d'offrir au public sa voix, ses tripes et ses mots. Le temps de parfaire son exigeant apprentissage.

En 1970, pour échapper aux griffes de l'enseignement, mon maître enregistre un texte de trois minutes avec un tambour africain pour tout accompagnement.

The Revolution Will Not Be Televised est sur toutes les stations de radio. Sur toutes les lèvres aussi.

Et c'est l'apothéose.

Sammy Kamau-Williams entre dans la légende. Il devient une icône. Une idole pour les jeunes et les moins jeunes. Il connaît l'ascension, la chute et la rédemption. Il naît, grandit, meurt et renaît en musique dans les steppes

des médias. Indémorable, des milliers de chanteurs, de rappeurs, de slammeurs et autres DJ se réclament de mon enchanteur. Et il n'a pas levé le petit doigt pour tirer profit de son aura. Il avait des choses plus urgentes à accomplir sur cette terre.

Quel parcours ! s'exclamera-t-on en écarquillant les yeux. Tout comme moi, Sammy est resté le même et un autre à la fois. Cependant un seul trait de sa personnalité n'a pas changé. Il a soif d'idéal comme au premier jour. Et jusqu'à cet instant, où sur son lit d'hôpital il a rendez-vous avec son Seigneur. La soif d'absolu est tout à la fois sa sève et la source de ses tourments.

Avec nous, tout commence par une chanson et tout finit par une autre chanson. Entre-temps, les corps se mettent en mouvement comme sur un claquement de doigts, tournoyant allègrement au rythme du Vivant.

OceanofPDF.com

CD 1

UN SOIR À PARIS
FIN AVRIL 2011

OceanofPDF.com

« Alors, si tu vois venir le vautour, si tu le vois décrire des cercles dans ta tête. Souviens-toi que toute fuite est impossible, car il restera toujours derrière toi, tout près. Promets-moi seulement de livrer bataille ; bataille pour ton âme et pour la mienne. »

GIL SCOTT-HERON

OceanofPDF.com

Au commencement était la Divine Chanson

Tout a commencé par la Divine Chanson.

Au commencement aussi étaient les paroles agissantes et clémentes, et ces paroles s'accompagnaient d'un air de ney, une flûte de roseau comme on peut l'entendre encore de nos jours dans les sanctuaires sacrés d'Asie centrale.

Et voilà comment fut créé l'univers, raconterait Sammy infatigablement s'il pouvait se redresser sur ses fesses, descendre ses longues jambes jusqu'au sol ou encore faire quelques pas dans sa chambre d'hôpital.

Il narrerait avec force détails comment le jour, lilas et rose, s'est levé sur le monde. Comment les terres sortirent des eaux ; et comment les étoiles se fixèrent au zénith, repoussant les ténèbres loin, très loin de nous autres mortels. Les végétaux, les animaux, les esprits et les humains firent leur entrée en défilant, deux par deux et par taille, depuis les éléphants jusqu'aux vermisseaux en passant par les dragons cracheurs de feu.

Espiègles, les chats furent les derniers à s'embarquer sur le vaisseau d'argile tout en chantant le blues primordial, l'hymne à la Création.

Je suis un vieux chat célibataire, au seuil de sa dernière vie. On dirait que mes six premières ont filé comme ça, sur un claquement de doigts, sans que je m'aperçoive de quoi que ce soit. Les aubes, les mois et les ans, à moi impartis, ont défilé si prestement que j'ai cru que le destin m'abandonnait en rase campagne. Et pourtant je suis encore de ce monde, plus utile que jamais dans mon rôle d'auxiliaire auquel je m'étais préparé de longue date, méditant les leçons de mon premier maître spirituel qui s'appelait Mawlânâ. Il avait prédit que ma dernière vie se déroulerait dans le sillage d'un inconnu aux mœurs étranges. Dévasté par la perte de mon précepteur, je n'avais pas prêté à l'époque assez d'attention à la prédiction. Ma décision était prise : survivre à mon initiateur pour mettre en pratique son précieux enseignement. Tu vivras chaque jour comme si c'était ton dernier jour, me recommandait-il. Avant d'ajouter que je devais savourer chaque inspiration et chaque expiration comme si c'étaient les dernières à sortir de ma poitrine

et que je devais accueillir la mort avec sérénité. En d'autres termes, je devais jouer ma partition avec la plus grande célérité.

Voilà comment j'ai vécu les semaines qui suivirent la mort de notre vénérable mentor. Inutile de vous dire que je m'étais juré de rester fidèle à mon gourou en témoignant de la beauté du monde. La vie est belle malgré les aléas et mes sept vies en témoignent largement. La vie est belle à condition de la servir. Autrement dit de rendre service à autrui, aux frères et sœurs rencontrés en chemin. Et pour moi, cet autre visage fraternel c'est d'abord Sammy, le mage qui a consumé sa vie par tous les bouts.

Avec presque rien, l'univers tout entier se tient, pour reprendre l'image préférée de Mawlânâ, dans l'infini comme une chanson qui tournoie sur elle-même. Avec presque rien, la roue de la chanson continue de tourner. Avec presque rien, chaque être pousse un petit air en résonance avec la grande chanson universelle. Et chaque nourrisson qui vient au monde démarre sa vie par un premier arpège en forme de cri incompréhensible pour nos oreilles d'adultes insensibles. Et pour cause, nous avons perdu la faculté de nous émerveiller au rythme de la première des chansons : celle qui passe pieusement de bouche en bouche, de talus en talus, de planète en constellation. Celle qui inaugure le premier pas dans l'existence et rend au monde ses eaux et le motif de sa présence.

Les matrones se sont passé le mot. Elles prétendent que le bébé pousse son premier cri, ce qui est très loin d'être vrai. Il entreprend son périple et connaît le secret de la première des chansons. Seule la mère le comprend mais elle n'est pas toujours en état d'attirer notre attention sur les premières notes de cet hymne à la Création. Elle lamente le bébé tout en tentant de surmonter les douleurs de l'enfantement. Le premier cri, ce nouveau langage porteur d'espérance, se perd dans le brouhaha de la clinique et le cliquetis des instruments chirurgicaux.

Je n'ai pas, on s'en douterait, vu le jour dans une clinique. Je fus projeté dans le monde d'une manière assez brutale et nul ne sait encore ce que la septième chanson me réserve dans les plis de son refrain.

Pour autant je ne suis pas superstitieux, je ne consulte pas l'horoscope. Je ne lis plus dans le marc de café depuis les leçons d'éveil que mon maître soufi m'a données, il y a très longtemps, en écoutant le rythme de ma respiration, pas après pas, consciencieusement, dans les allées d'un jardin parfumé, à Nichapour dans l'orient de l'Iran.

Je n'ai pas de gousset, pas de montre au poignet comme le lapin malicieux de Lewis Carroll mais je possède un passeport américain et un carnet de vaccination, tous les deux dans un très mauvais état.

Je ne fus pas toujours sage comme un ange. Mon cou a connu tour à tour les caresses de la soie et les rigueurs de l'exil, l'or des chanceux et le fil de la guillotine. Mes mains ont senti la chaleur de l'encre et la froideur de la baïonnette. La canne et le coton m'ont brisé les reins, tatoué le flanc de mille blessures. Mes yeux ont vu mourir des êtres chers et disparaître des villes entières. Mon épiderme est un parchemin où le temps s'écrit, se grave et se durcit. Pour le reste, disons que je suis aujourd'hui un peu plus finaud que Dinah, la chatte de la petite Alice qui vit toujours au pays des merveilles.

Depuis la nuit des temps, les hommes ont recherché la compagnie des chats pour leurs sens aigus. Les Romains scrutaient leurs moindres mouvements pour prédire les éruptions volcaniques. Ce spectacle leur procurait un mélange assez plaisant d'excitation et de terreur. On raconte que les Sumériens lisaient dans la prunelle féline le bruit et la germination du temps. Les Akkadiens avaient inventé avant tout le monde un système de prévention antisismique. Des chamanes interprétaient les cris provenant des chats glissés dans un tunnel souterrain à l'aide d'un câble de traction sophistiqué. La palme de l'excellence revient aux pharaons qui, eux, s'inclinaient devant notre magnificence de félidés. Nous étions, à l'époque de Néfertiti, les suzerains du monde.

Les chats d'aujourd'hui, tout apprivoisés, vaccinés et castrés qu'ils sont, n'ont pas pour autant perdu la main. Ils savent se rendre utiles en divers domaines, certains connus du grand public et d'autres très secrets. J'aurais préféré cultiver l'humilité en taisant mes petits exploits mais c'est trop tard. Je suis tenu par le pacte. Mon récit attend d'être charroyé aux quatre coins du monde.

Je dois livrer bataille pour sauver mon âme et la sienne.

On dit que l'océan ne laisse jamais ses poissons lui échapper, de même la terre ne laisse pas ses enfants se précipiter dans l'océan. La mer a eu pour injonction de ne jamais dépasser ses frontières afin de ne pas tourmenter les hommes. Il y a des règles antiques qui régissent les lois de la nature et la danse de l'univers. Quant à moi, je mets toujours mes pas dans ceux de

Sammy l'enchanteur depuis le jour béni de notre rencontre sur un trottoir presque désert, à deux cents mètres de Times Square. C'était ici, vous l'avez compris, à New York, au centre de Manhattan.

Inséparables, nous sommes devenus inséparables par beau temps ou par grosse tempête. Paresseux, je trotte souvent dans son sillage. Mais il arrive aussi que je mette la gomme parce qu'un bruit m'a effrayé, et dans ce cas c'est Sammy qui se met à courir comme un dératé pour me rattraper. Un jour, après une course-poursuite mémorable, à bout de souffle, il m'a confié que je suis sa lune. Je lui ai rétorqué qu'il est mon soleil. Nous avons éclaté de rire. Un rire franc et massif, sous les yeux des passants ahuris. Était-il sérieux ou d'humeur taquine, je ne le saurai jamais. Par contre, je peux vous garantir que pas une fois je ne l'ai quitté d'une semelle car le soleil n'est rien sans la lune, et la lune rien sans le soleil.

Nous tourbillonnons ensemble le jour et la nuit. Ma vie a repris, avec lui, tout son sens quotidien. Nous avons des projets plein les tiroirs. Il pense qu'il n'a pas eu encore le temps d'explorer, à soixante ans, toute une panoplie de genres musicaux. Je suis de son avis. Je lui ai concédé qu'il a parfaitement raison une fois de plus et je me suis fait la promesse de l'aider à enfanter ces chants, ces refrains et ces mélodies si difficiles à exprimer. Je comprends son hésitation car hier, tout lui souriait ; les mots semblaient couler de source dès qu'il se mettait à griffonner sur un bout de papier au retour d'une de ses promenades. Aujourd'hui, c'est plus difficile.

Les longues enjambées de Sammy sont célèbres dans le Village et au-delà, à Harlem singulièrement où il ne passe pas un jour sans que quelqu'un ne l'arrête dans la rue pour prendre de ses nouvelles ou pour le saluer longuement. Dans ce cas, l'admirateur pose religieusement sa main droite sur la poitrine, la tête s'inclinant à la manière des bonzes du Tibet. Mon Sammy, fier comme un paon, rend le salut d'un petit mouvement du chef quand il est pressé sinon il s'arrête pour échanger des mots ardents, brûlant de chaleur fraternelle avec l'aficionado. Même si je me tiens à distance en pareille occasion, je sais lire sur ses lèvres rubis et il ne me faut pas plus de trente secondes pour deviner la teneur des propos échangés. Les gens se font du souci à son endroit, lui demandant encore et encore pourquoi il n'a pas sorti de disques depuis plus de quinze ans et pourquoi les radios et les maisons de production boudent ses précieuses compositions. Sammy rétorque sur le ton de la plaisanterie, évoque ses longues recherches

musicologiques, refusant de prendre au tragique sa situation personnelle. Il y a tant de jeunes frères talentueux et impatients, rétorque-t-il une fois à Souleika, une jeune chanteuse qui balançait ses longues tresses rasta à droite et à gauche dès qu'elle croisait dans la rue son compositeur préféré. Comme elle, peu d'admirateurs notent ma présence, alors que je ne suis que quelques pas derrière lui.

Si je sais me rendre invisible pour le commun des mortels, la Providence m'a doté d'un autre don : la capacité de lire les signes et les songes qui échappent aux hommes occupés par l'incessant et harassant combat pour la survie quotidienne. Ils quittent rarement la caverne de leur corps. Mais une fois le pain et le toit assurés, les humains jettent leurs dernières forces pour satisfaire des besoins d'une fastueuse inutilité : paraître plus riche, plus fort, plus intelligent et plus beau que leur voisin de palier.

Il y a plusieurs semaines déjà, j'avais senti l'ombre du vautour bicéphale planer au-dessus de nos têtes. Certes j'avais sursauté sur le moment mais je ne m'étais pas inquiété outre mesure car nous étions en tournée en France. Rien de bien grave ne pouvait nous arriver si loin de chez nous, pensais-je distraitemment.

Nous voilà partis jouer dans des petites villes paisibles, affublées de noms exotiques. Des villes d'histoire et de vin. Nous avons pour mission de répandre partout les bienfaits de la Divine Chanson. C'est pourquoi je peux vous citer les noms de ces villes dans l'ordre sans me tromper beaucoup car ils sont imprimés dans mon cortex cérébral. Nous avons emprunté un car, puis un train régional pour reprendre le car en rase campagne et terminer par le rail. Nous avons sillonné la province française, de festival de jazz en festival de jazz, de Cognac à Vienne, en passant par Saint-Tropez, Uzès et Évreux. Enfin nous étions arrivés à Paris, accueillis par les déjections acides des pigeons de la gare Saint-Lazare.

Nous avons passé le plus clair de notre séjour à Paris, entre plaisirs culinaires, répétitions et visites de cloîtres ou de musées. Je dois avouer que j'aime tout de cette ville, l'élégance et la majesté des lieux me touchent particulièrement. Si le quai Voltaire, la Seine et le Louvre me séduisent encore et toujours, j'adore fourrer mon nez dans les recoins de la capitale, hors des circuits touristiques. Déambuler dans les jardins parfumés de la Grande Mosquée de Paris par exemple, siroter un thé aux épices dans

l'arrière-cour de ce sanctuaire des hommes vertueux, vous avez là des menus plaisirs qui vous réconcilient avec la vraie vie.

OceanofPDF.com

Goûter Paris avec gourmandise

Nous étions arrivés à Paris par le rail. Nous avions quitté New York une semaine plus tôt. À notre arrivée, le mois d'avril brûlait ses dernières cartouches et le ciel de Roissy arborait une couleur cire d'abeille. Sur le tarmac même, envahi par l'émotion, j'ai remercié chaudement la Providence de m'avoir ôté la peur. Envolée, ma hantise de l'apesanteur et du transport aérien. J'ai dormi comme un bébé durant la traversée. À mon réveil, j'avais de la pluie dans le regard.

Et nous voilà sains et saufs à Paris, la ville que mon maître et ami chérit tant.

« Je t'ai appelé Paris parce que tu as, comme cette ville, un gros cœur qui palpite », me taquinait Sammy quand il était de bonne humeur.

Entre Sammy et la Ville Lumière, c'est déjà une vieille histoire. Émaillée de grandes joies et de multiples orages. Une histoire où le chaud et le froid se joignent pour mêler leurs eaux tumultueuses.

Me voici à Paris donc.

Pour moi, c'était une première. Quelque chose me disait que ce voyage ne serait pas de tout repos. Que Sammy m'ait beaucoup parlé de Paris, de sa beauté éternelle, de sa grâce impeccable, ne me rassurait pas pour autant. Je m'efforçais d'imaginer une cité antique et moderne à la fois, tournée vers le sacré, la science et la beauté sans être trop austère, auquel cas elle n'aurait eu aucune chance de séduire le troubadour qui aime tant les villes vibrantes, conviviales et rétives. Sa compagne, Sappho, ne serait pas toujours de cet avis. Elle soulignerait que Paris n'est plus ce qu'il était.

C'est une momie, un musée à ciel ouvert, s'emporterait-elle, démarrant au quart de tour dès qu'il était question de beauté. Hier on y avait tendance à tenir les travaux de la raison en haute estime, à chérir les œuvres du passé, à cultiver les talents artistiques ou à rechercher la compagnie des mots. On y traquait la beauté là où elle se nichait, dans les faubourgs et les cabarets. Hélas, ce Paris-là n'est plus qu'un vieux souvenir, soupirerait-elle. La faute aux millions de touristes grouillant dans le ventre de la capitale,

transformant ses restaurants et ses légendaires brasseries en débits de plats congelés tout juste passés à la poêle et affublés de noms alléchants. Cuisine traditionnelle ou pas, Paris est un baptême longtemps différé qui se réalisait enfin, et qui plus est au seuil de ma dernière vie. Je n'ai pas boudé mon plaisir devant la tour Eiffel, les Buttes-Chaumont et le Moulin-Rouge. Au cimetière du Père-Lachaise, je me suis recueilli devant la tombe de Jim Morrison parti à vingt-sept ans comme Janis Joplin, Jimi Hendrix, Robert Johnson, Brian Jones, Kurt Cobain ou Amy Winehouse. Ces artistes maudits ont compris très tôt qu'une demi-vie et une poignée de chansons suffisaient à marquer son temps et entrer dans la légende.

Mourez jeunes et vous serez adulés, voilà ce qu'ils semblent nous susurrer avec l'approbation de l'enchanteur. S'ils ont été fauchés prématurément, c'est qu'ils ont pu éprouver tôt les vibrations de la grande chanson tellurique. Avant d'être crucifiés dans la fleur de l'âge. Ils ont mérité le grand repos. Cela force le respect, penserait Sammy qui lutte entre la vie et la mort, à l'heure qu'il est, sur son lit d'hôpital.

Paris force aussi le respect.

Il regorge de bâtisses gothiques, de tombes cachées sous les pavés, de clameurs terrestres dans les allées du métro et sur les Grands Boulevards où se fondent dans la population des fakirs afghans déguisés en vendeurs de fleurs, des yogis tibétains ou de vénérables maîtres tambours qui, dans les zaouïas du Maghreb, conduisent les fidèles jusqu'à la transe, jusqu'au vertige, jusqu'à l'extinction. Je sais les reconnaître ces officiants mais ce n'est pas tout.

Je veux tout connaître de Paris.

Tout goûter de lui.

Et j'ai fait le tour des disquaires et des clubs de jazz, puis j'ai changé de braquet pour filer d'arade au Louvre. Grande fut ma déception. La Joconde m'a paru bien modeste pour ne pas dire très minuscule. Ses lèvres si minces qu'elles disparaissaient sous le pic nasal. Cette femme qui semblait loucher pour de bon méritait-elle tout ce tintamarre ?

Paris vous réserve des surprises.

En guise de cadeau de baptême, j'ai eu droit à un carpaccio de poulpe baignant dans l'huile d'olive. J'ai avalé ma déception picturale pour me réconcilier avec l'humanité.

Je m'appelle Paris, je vous l'ai déjà dit. Celui que la presse décrivait parfois comme le Bob Dylan noir m'a donné ce nom totémique parce que Paris était synonyme de fête ininterrompue, d'éternel été, de bain de jouvence. Cela me vaut des « waouh » dans les rues et les gouttières de Manhattan.

Tout cela est déjà loin, le vautour est passé par là.

Ponctuel comme Papa Legba, le Maître des Carrefours, le personnage aux mille visages des contes haïtiens qui tient dans ses doigts osseux, tel saint Pierre, les clefs de l'autre monde.

OceanofPDF.com

Un homme en morceaux

Il y a le connu baignant dans la clarté de midi. Il y a aussi l'inconnu tapi au plus profond, que ce soit à l'intérieur comme à l'extérieur de nous. Et entre les deux mondes, il y a plusieurs portes. Depuis tout petit déjà, Sammy savait pousser toutes les portes, qu'elles donnent sur le perron du paradis bleu azur ou sur le parvis de l'enfer. Une fée s'était penchée sur son berceau. Elle était belle, radieuse. Divine et éternelle aussi.

Elle s'appelle musique.

Et elle fut là pour lui.

Dès le premier jour à veiller sur ses premiers pas, l'aider à pousser les portes sans effort.

Tout s'est joué dans la prime enfance, confirme Sammy au visiteur de passage ou au journaliste. Mieux, il se lance dans la confession en ces termes :

« Je suis né à Chicago mais c'est la glaise rouge du bourg de Savannah, dans le Tennessee, qui reste mon élément naturel. Tous les jours, tôt le matin avant de partir à l'école, j'ai pris pour habitude de lancer mes doigts à l'assaut du piano à quatre sous acheté par ma grand-mère. Je n'ai fait qu'obéir à ma grand-mère. Et sous sa direction je me suis jeté sans retenue dans la musique, laquelle ne fut pas seulement une pratique contraignante mais surtout un camarade de jeu invisible et fidèle. Je n'ai pas choisi la musique ; c'est plutôt la musique qui m'a choisi. Qui a fait de moi son serviteur vigilant. Toute ma vie, je resterai, je l'espère, ce tympan qui vibre avec le carillon de son époque. »

Humble et élégant, ce qui n'a jamais exclu chez lui l'ambition et l'exigence, Sammy en a fait du chemin depuis qu'il a quitté la gadoue du Tennessee. Sur scène, Sammy donne toujours le meilleur de son talent dans l'éclat éblouissant de l'instant, rassemblant autour de lui l'orchestre et le public réunis dans la même communion. Chaque concert apporte un son neuf et surtout de l'imprévu. De quoi surprendre tout le monde : un

incident, un grain de folie ou le sentiment tenace des jours qui filent sans crier gare.

Avant-hier soir, à l'occasion de son dernier concert à Paris, le virtuose a perdu son dentier en public. Ce détail a échappé à tout le monde. Les amateurs de jazz présents dans le club et bizarrement même ceux du premier rang, dans la fosse à deux mètres du groupe, n'y ont vu que du feu. Moi, je n'ai pas perdu une seule miette de l'action. Pourtant, j'étais au fond de la salle. Perché sur le rebord de la fenêtre aux rideaux métalliques. Et j'ai tout vu. Il faut dire que l'événement n'a duré que dix ou douze secondes. Les cinq autres membres du groupe (Ed Hurley à la guitare électrique, Rob Fulton à la contrebasse, Larry McGee aux percussions, Jordan Kim au piano et Tony LaPierre à la batterie) attiraient sur eux l'attention du public, même quand ils lui tournaient le dos.

Je ne suis pas du genre à me laisser distraire facilement, que je me trouve en plein air, au premier rang à Carnegie Hall, sur le toit d'un gratte-ciel ou dans un trou à rats.

Je vous jure que j'ai tout vu. Sur le moment, j'ai eu un pincement dans la poitrine mais aussi la force d'enregistrer chaque mouvement, fraction de seconde par fraction de seconde. Et j'ai stocké le tout dans mon cerveau de félin. Je suis capable de vous décrire la scène par le menu, je suis en mesure d'accélérer ou de ralentir le déroulé. Je peux vous faire un arrêt sur image.

Dès que Sammy a compris qu'il venait de perdre son dentier, son corps s'est raidi dans toute sa longueur, le temps s'est arrêté. L'espace d'une seconde qui m'a semblé une éternité en ce dernier jour d'avril 2011. Puis le temps a repris son cours, indifférent à notre sort de petits terriens. Et chaque élément regagne sa place et son rôle dans le grand théâtre des petits riens qu'on appelle la vie. La suite a été rapportée dans les journaux. Les chroniqueurs se firent excellents tisseurs de rumeurs. Les uns dessinant des ailes au dentier, les autres multipliant les variations sur le thème de la chute. Et pourtant aucun d'eux n'était directement présent dans la salle de concert. La toile s'est enflammée, répandant des flots de racontars. Des milliers de courriels « Bouche édentée » ont circulé de Tokyo à San Francisco. Sur Twitter, le fil de la discussion « #GueuleOuvverteAuNewMorning » a recueilli le plus de commentaires.

La tournure tragique et comique prise par cet incident me rappelle une vieille histoire que mon mentor me racontait dans ma troisième vie, du

temps où je m'appelais encore Farid et que j'étais un vrai chat soufi. Notre histoire circule aujourd'hui en Anatolie, au Tadjikistan et ailleurs en Asie Mineure.

On avait parqué un éléphant venant de l'Inde profonde dans une étable obscure. Les gens, poussés par la curiosité, se sont précipités dans l'étable. Comme on n'y voyait guère à cause du manque de lumière, ils se mirent à toucher l'animal. Très vite, les langues se sont déliées. L'un d'eux toucha la trompe et dit :

« Cet animal ressemble à un énorme tuyau ! »

Un autre toucha les oreilles :

« On dirait plutôt un grand éventail ! »

Un autre, qui touchait les pattes, dit :

« Non ! Ce qu'on appelle un éléphant est bel et bien une espèce de colonne ! »

Et ainsi, chacun d'eux se mit à le décrire à sa manière.

Il est vraiment dommage qu'ils n'aient pas eu une bougie pour se mettre d'accord.

Bien que faiblement éclairée, la salle du New Morning n'avait rien à voir avec l'étable de mon conte persan. Les choses se sont passées différemment.

Sammy a glissé une main osseuse le long de sa jambe pour ramasser le dentier. Cette main droite a heurté la semelle en caoutchouc du pied droit avant de repêcher le précieux accessoire. Avec l'autre main, l'air de rien, les doigts bien écartés, Sammy continuait de jouer, prolongeant quelques notes ensoleillées sur un tapis de percussions. Le public goûtait l'harmonie des sons avec une jouissance presque charnelle.

À Paris, Sammy était la douceur incarnée. Il célébrait à sa manière le creux de ce soir d'été précocé. Tour à tour pianiste solo, auteur-compositeur, chanteur, poète, éveilleur des consciences. Rieur et blagueur aussi. Sammy était au meilleur de sa forme. Il faisait tout avec brio.

Si Sappho LeDuc, sa dernière maîtresse, originaire de Nouvelle-Zélande, avait été là, tapie dans la pénombre du New Morning, veillant sur son homme comme une lionne sur son petit, elle verrait, comme moi, la bouche d'ombre de Sammy s'ouvrir et se fermer d'extase. Elle aurait reconnu la gencive rouge couleur foie, les lèvres gonflées, gercées et parcourues de

stries noires comme passées au chalumeau. Elle n'aurait sans doute pas quitté des yeux son amant qui, après l'incident, jouait des deux mains, le dentier coincé entre les mâchoires, les joues moins creuses.

La tête légèrement penchée, ses yeux mi-clos fixaient le plancher du New Morning. Il semblait tirer du sol de ce club du 10^e arrondissement, à mi-distance de la porte Saint-Denis et de la gare de l'Est, des forces colossales venues des profondeurs. Bien qu'affaibli, Sammy était beau comme un prince de l'Égypte antique. Son rire était contagieux, son sourire lumineux. Sa voix : la musique noire tout entière. On le sentait, à cet instant-là, libre. Il était là, vivant. Visible et libre. Un homme libre est toujours intrigant pour les autres humains, il leur fait peur au plus profond d'eux.

Sammy irradiait la grâce. Il tenait à distance la danse macabre du vautour. Le socle de la terre de Paris le soutenait, balayant ses doutes et ses angoisses.

« Pour moi, tout a commencé il y a longtemps, au temps de la haute enfance, dans la terre rouge du Tennessee. Sur ce terreau pousse le premier arbre initiatique dont je suis le fruit, comment faire entrer cette donnée dans des minables petites têtes ? Où que j'aille, quoi que je fasse, leur malveillance me suit comme ma propre ombre. J'entends leur morgue, je cohabite avec leur mépris. Je lis leurs pensées comme sur un écran. Putain si je suis à Paris, c'est pour jouer, renouer avec le public mais ces gens-là ne vont jamais me lâcher. Ils ne jouissent que lorsqu'ils m'enfoncent la tête sous l'eau. Je connais leur goût pour la merde, *the same old shit* », tempête Sammy au téléphone sans prêter attention à mes minauderies. Il a les traits plus tirés que ce matin et ses yeux noirs sont arrondis et brûlants comme la braise. Nina, à l'autre bout du fil, a trouvé les mots justes pour rassurer son protégé, je note que son visage retrouve progressivement son éclat. Quarante minutes plus tard, il a souhaité bonne nuit d'une voix calme à Nina, qui n'ouvre la bouche que pour proférer quelque chose d'utile ou de bienveillant. En posant le combiné, il m'a lancé un regard las. Et d'une voix claire, presque autoritaire, comme s'il voulait se venger de quelqu'un ou de quelque chose, il m'a annoncé : « Je vais marcher un peu. »

J'ai senti qu'il voulait être seul c'est pourquoi je l'ai laissé prendre la direction de la porte Saint-Denis. Il a besoin de solitude comme l'oiseau désire son nid au crépuscule. Son instinct l'a conduit dans la rue où les filles à demi nues battent le pavé de midi à midi. Avant de rencontrer Sammy, je

pensais qu'il y avait deux races particulièrement monotones dans le règne animal : les hommes et les chiens. Je ne suis plus de cet avis aujourd'hui. D'ailleurs, j'évite tout jugement péremptoire. J'ai appris auprès de lui l'humilité, la compassion et le sens du paradoxe. Il m'arrive, dans une même matinée, d'être animé par des mouvements d'empathie puis d'égoïsme. De sourire à tout le monde comme savent faire les enfants. Mais à cet instant c'est plutôt l'inquiétude qui commence à m'assiéger.

Il est parti, comme une furie, en claquant la porte. Et je n'ai pas su le retenir. Ni l'accompagner. Pour me consoler, je me suis souvenu de cette histoire orientale qui m'a été racontée du temps où je m'appelais Farid ou était-ce à l'époque où j'étais tombé fou amoureux de la belle et douce Shîrin.

Le cheikh d'un grand ordre à Istanbul, Sünbü'l Efendi, cherchant un successeur, envoya ses disciples cueillir des fleurs pour orner le couvent. Tous rentrèrent avec de grands bouquets de belles fleurs ; seul l'un d'entre eux – un certain Merkez Efendi – revint avec une petite plante bien fanée. Quand on lui demanda pourquoi il n'avait pas rapporté quelque chose qui fût digne de son maître, il répondit : « Je trouvais toutes les fleurs occupées à faire récollection avec le Seigneur ; comment pouvais-je interrompre cette prière constante qui était la leur. Je regardai et voilà une fleur avait fini sa récollection. C'est celle-là que j'ai rapportée. »

Ce fut Merkez Efendi qui devint le successeur de Sünbü'l Efendi, et l'un des cimetières du mur byzantin d'Istanbul porte aujourd'hui encore son nom.

Les histoires ont tendance à m'apaiser. À les entendre ou à les raconter, ce qui revient finalement au même, mon souffle se fait calme et régulier. Si je parle par flots c'est parce que j'ai le palpitant à l'envers à cause du chagrin. Je me sens dévasté, écrasé comme le manioc qui se rend à la farine sous les coups de bûtoir du pilon. D'ordinaire, je ne parle pas aux humains, qu'ils soient noirs ou blancs, jeunes ou vieux. Je me tiens à carreau avec eux. Surtout ici à New York. Je me méfie des hommes, des femmes et de leurs clébards. Leurs enfants, c'est pire. Ils vous donnent un os à ronger et vous mettent aux fers jusqu'à la fin de vos jours.

Avec mon guide, c'est une tout autre histoire. Une histoire de respect et d'amour. On se comprend à distance. On se caresse des yeux. Pas besoin de

mots. De morsures ou de coups de griffes. Je suis son ombre, le gardien de ses souvenirs. Je donnerais tout pour lui faire plaisir. Si j'avais sa merveilleuse voix, je chanterais ses chansons car je les connais mot pour mot. Presque aussi bien que lui.

Je parle par flots lorsque je suis très ému et que j'ai du mal à contenir mes émotions. Les émotions sont des impulsions électriques, elles balayent tout sur leur chemin. Elles transitent par l'aimant du cœur. Il nous est donné de ressentir la joie ou la peine, à distance, pour autrui. Par télépathie.

Je suis bien placé pour le savoir, j'éprouve les mêmes sentiments que Sammy, et qu'importe si je me trouve bien loin de lui. Il en est toujours ainsi, du moins depuis que j'ai installé ma couche ou, plus exactement, mon bac à litière dans son petit appartement.

« Tu es ici chez toi, ami ! »

Ce furent là ses premiers mots, si ma mémoire ne me joue pas de vilains petits tours. J'ai trouvé dans son ombre un foyer, une oasis. Et j'y ai déniché aussi des revues, des disques et des livres. Avec une patience d'ange, je les ai tournés dans tous les sens avant de les lire l'un après l'autre. La lecture me procure un plaisir sensuel. Je me suis senti bien en leur compagnie. Mon corps et mon esprit s'habituant peu à peu à une nouvelle discipline, mon organisme à une nouvelle hygiène, et mes sens à de nouvelles surprises.

Je n'ai jamais fait une grande différence entre les voyages et les livres. La durée des uns ou les pages des autres m'enchantent autant que les paysages de ma vie.

Sur la route, je tiens à mes petites habitudes et à mes rites sans lesquels le chaos s'installe en nous. Je cale mon rythme sur celui du bitume, toujours entre deux états de veille, je ne suis jamais réellement réveillé, jamais réellement endormi. Je me fonds dans la nature. Et avec un peu de chance, j'arrive à poser ma couche dans des espaces clairs et fonctionnels comme une maquette d'architecte, de ceux qui à défaut de conserver la sagesse du monde dans une calebasse nous facilitent l'existence. Dans le bus ou dans le train, je pars à la recherche d'un petit coin spacieux sur la banquette arrière ou dans le dernier wagon.

J'ai avalé les kilomètres, j'ai dévoré l'espace dans le sillage de mon maître et ami.

Pour Sammy Kamau-Williams la douceur de ce soir d'avril n'était qu'un répit passager, un retour temporaire à la vie, un quart de lune d'avant les ténèbres. Nous étions tous dans la nuit, nous avions grand besoin de repos.

Les quarante dernières années de Sammy ont été épiques et harassantes. Un geyser de sève. Et il a beaucoup donné. Il a passé son temps à rameuter les frères et les sœurs, à lier leurs énergies à la manière de ces arbres qui mêlent leurs ramures dans le ciel. À écrire, à composer en groupe ou en solo. À monter des troupes avec Dany Gibbs et d'autres artistes de grand calibre. À chanter, donner des concerts gratuits dans les ghettos de Washington DC, Los Angeles ou Dallas. À travailler en réseau dans le but d'accoucher la révolution. À se battre contre l'ennemi du jour, qu'il se nomme Ségrégation, Dick Nixon ou Ronald Reagan. Et surtout il ne fallait jamais désespérer car la vieille taupe de l'histoire finira par montrer le bout de son museau.

De toutes ses fibres, il voulait lever son peuple, laisser une œuvre musicale tout en cassant les jointures de la machine diabolique du capitalisme. Il est parvenu, avec ses mots, à se faire guérisseur, prophète, meneur. Chasseur de djinns. Et ce n'est pas tout.

Ses déboires de bohémien et son caractère irascible lui valent de sourdes inimitiés et d'innombrables ennemis. Mais Sammy n'écoute que sa conscience plus tourmentée que sa tête. Quand j'ouvre l'œil de la raison, on me traite de fou à lier, confesse-t-il dans l'une de ses plus célèbres chansons. Les gens du métier l'ont excommunié. Qu'importe. Sammy continue de sacrifier sa vie pour le bien-être d'autrui.

La révolution ne peut pas attendre. Il s'agit de faire sécession, martèle-t-il toujours véhément car la blanche Amérique, avenante comme un cactus, court à sa perte. Elle joue *mano a mano* avec la mort, fascinée par sa propre chute. Ses enfants perdus comme Jimi Hendrix, Sam Cooke ou Jim Morrison ont capté le message caché dans le blues comme l'amande est dissimulée sous l'écorce. Et nul n'ignore ce qui leur est arrivé par la suite. Avaient-ils éventé imprudemment des secrets trop lourds à porter ? S'étaient-ils bien comportés avec l'ange de la mort ? Qu'avaient-ils vu pleinement à l'heure ultime ? Avaient-ils entonné un dernier refrain de leur composition ou un poème de Rainer Maria Rilke en quittant cette terre ? Voilà les questions qui taraudent mon ensorceleur.

L'existence et l'œuvre du barde ont été, jusqu'à ce soir, une seule et même chose : génie et folie. Côté pile : incendies et enfer. Chute et

damnation. Gouffres abyssaux et démons. Côté face : illumination, musique et activisme, progéniture et coups de génie. Il y eut aussi des frôlements d'ailes angéliques. Avec Sammy, il n'y a jamais de demi-mesure, de juste milieu. Il fuit les mondanités, l'exposition médiatique, les honneurs. On admire son audace, ses coups d'archet vigoureux, sa vision et son magnétisme. On le déteste pour les mêmes raisons.

OceanofPDF.com

Du Mississippi à Montmartre

De mémoire de chat, ce concert parisien tenait de bout en bout du miracle. Je me repasse le film pour recouvrer les sentiments qui m'ont assailli au New Morning. Était-il, quelques minutes après l'incident du dentier, évanescent parce qu'assiégé par de fortes émotions ou était-ce simplement un effet trompeur dû aux lueurs pourpres et vermillon de ce temple du jazz ouvert la nuit du 16 avril 1981 avec le batteur Art Blakey, l'inventeur du hard-bop aux côtés des Jazz Messengers, dans le rôle de parrain ?

Les incrédules, qui croient déceler dans mes yeux les flammes de l'enfer, vont échafauder de multiples hypothèses. Je les laisse tourner en rond dans le puits à sec de leurs obsessions.

New York Is Killing Me, Sisters of the Yam, Take the A Train, Winter in America, Living to Love, Ain't I a Woman ? I'm New Here, il enchaînait les morceaux, et au fur et à mesure que crépitaient les flashes et les applaudissements, il reprenait confiance. Il se détendait, plaisantait en passant en revue ses déboires avec la justice. Comme toujours, terriblement séducteur. Éducateur. Passeur aussi, portant l'héritage de John Coltrane, de Bird et de la grande Billie Holiday.

I'm New Here, surtout, tenait toutes ses promesses. Le nouvel homme était là, si différent et si semblable. Les semelles dans la rosée, il était bien là.

Altier et indémodable.

Se tenant debout comme au premier matin du monde.

Entre deux morceaux, il débite des bribes d'histoires. Des récits réels ou imaginaires, le bluesman se muant en conteur qui aime raconter aussi des anecdotes divertissantes. Il sait se poster à la manière de Papa Legba aux croisements des chemins. Aux carrefours d'hier et d'autrefois.

Et sa mémoire remonte à la source. Dans l'arrière-pays de l'enfance. Quelque part entre Clarksdale, Mississippi et Savannah, Tennessee, là où le blues a vu le jour. Le son de la Création est né là-bas, dans le delta du

Mississippi, c'est-à-dire dans la fange, les boyaux et la sueur acide des esclaves africains.

La voix caverneuse de Sammy envoûtait son public, des connaisseurs pour la plupart. Des mordus ayant tété le jazz depuis leur prime enfance. Ce sont ces gens-là qui ont fait de Paris une des plus grandes capitales de la *new thing*, la chose dont on ne parle qu'entre initiés et dont on ne prononce jamais le nom.

Si Sammy n'était pas en tournée à Paris, il n'aurait sans doute pas couru le risque de croiser la *new thing*, ou à tout le moins de souffrir de ses effets. À Amsterdam, à Barcelone ou à Rome, en tout cas partout où sa détestable réputation ne l'a pas suivi, il se serait réfugié, comme à son habitude, dans ces endroits sombres qu'aucune électricité ne vient révéler. Il serait porté disparu comme il l'a été tout au long de ces sept dernières années. Traqué par ses démons, recherché par ses créanciers. Poursuivi par la police fédérale et par celle de l'État de New York.

Les gazettes bruissent de rumeurs sur son compte. Hier encore, on le disait reparti sans un mot pour les organisateurs français. Caprice ou canular ? On a cru qu'il s'est perdu dans son Paris chéri. Qu'il a été rattrapé par le danger. Qu'il est reparti à la chasse aux fantômes du passé dans les clubs d'antan, de La Chapelle des Lombards au Bœuf sur le toit. Les lèvres écumantes de blasphème, les Cassandre prédisent sa rechute. Il serait guetté par une ombre plus forte que lui. Il serait avalé par le désert galactique de son propre démon.

Dieu merci, il n'en fut rien. Nul ennemi n'a croisé la baïonnette devant sa longue silhouette. Sammy est accueilli avec chaleur et passion. Son public ne lui a pas tenu rigueur de son retard. Il faut croire que les gens ne l'avaient pas oublié. Au contraire, ils attendaient son retour. Ils espéraient le revoir une dernière fois. Ils l'aimaient comme au premier jour. J'ai eu le temps de lui faire un clin d'œil tandis qu'il s'asseyait au piano. Il a exécuté un petit mouvement à moi seul destiné. J'étais soulagé.

Quand j'ai une idée en tête, elle me vient toujours en musique et en mélodie. J'ai vu le jour dans un foyer bourgeois de Brooklyn. Vous dire que ma famille est blanche et huppée n'a pas trop d'importance car la différence entre les hommes, même aux États-Unis d'Amérique, a peu d'emprise sur ma toile psychologique. À ce stade, disons que je les vois tous pareils,

Noirs, Blancs, Hispaniques ou Asiatiques. Je vous dois un autre aveu : je suis un compositeur raté. J'ai été un saxophoniste passable, j'ai beaucoup fréquenté les œuvres, les compositeurs et les interprètes, mais j'ai très tôt compris que la musique n'était pas ma voie. Il faut savoir accepter ses limites et sa propre insignifiance dans certains domaines.

L'âge venant, j'ai appris à dompter mes émotions, à accepter ce que le destin me réserve chaque aube qui passe. J'ai accepté aussi ma propre insignifiance dans la création musicale mais je sais apprécier le talent d'autrui. De plus, coexister au quotidien avec un génie assoiffé d'absolu comme Sammy n'est pas une sinécure.

Attention, je serais très mal placé pour me plaindre aujourd'hui. Surtout ici, dans la Ville Lumière. Paris a le secret de nous rendre fous dingues, nous autres Américains. Et surtout nos artistes. Particulièrement les musiciens en quête de la Chose innommée et innommable.

La Chose serait partie de New York où elle avait ses habitudes dans le milieu interlope de Greenwich Village. On l'a vue pour la dernière fois siroter une bière au Five Spot Café, le club des frères Termini sur la 3^e Avenue. Puis elle s'est volatilisée sans crier gare. Évanouie. Disparue des écrans. Avalée par la grande nuit.

Quelques décennies plus tard, on la retrouve à Paris. Des initiés remettent leurs pas sur ses traces contre leur gré, happés par la Chose. Nouvelle disparition. Depuis, rien de solide à se mettre sous la dent. Tout juste des rumeurs, des chimères. Des hypothèses.

Les plus fins limiers ont repris l'enquête dès que la disparition fut avérée. Ils connaissent leur affaire, ils ont fait leurs classes chez les plus grands artistes. Chez Charlie Parker, chez Miles Davis. Chez Dizzy, Monk ou Coltrane. Pas de héros, pas de guide parmi eux, juste des inspecteurs patients comme la pierre.

Et pourtant rien ne remonte à la surface. La Chose se cache pour une raison inconnue. Dans la patrie du « nouveau roman », de la « nouvelle vague » et de la « nouvelle cuisine », ses apparitions étonnaient. Intriguaient. Les écrivains Jean-Paul Sartre, Boris Vian et tous leurs confrères de Saint-Germain-des-Prés guettaient le retour de la Chose. On a pensé un temps qu'elle s'était éclipsée dans les catacombes de Lutèce, non loin du Jardin des Plantes. La chronique rapporte qu'un Haïtien de Paris, un connaisseur qui prétend avoir rencontré la Chose pour la première fois, sur le balcon de l'hôtel des Orchidées à Pétionville, l'aurait vue se glisser dans

la cave d'un club de l'entre-deux-guerres, au 666 boulevard Montmartre. De là, on perd encore une fois sa trace. On suppose qu'elle se terre dans un de ces clubs par lesquels les Parisiens découvrirent les faits suivants dans cet ordre :

- a) que les sauveurs étatsuniens avaient parfois le teint ébène ;
- b) qu'ils avaient souvent la science du swing ;
- c) que certains d'entre eux avaient élu domicile dans la capitale à l'instar de Joséphine Baker.

La Chose s'était bien acclimatée dans le Montmartre d'avant-guerre. Mais dans les années 1945-50, elle migra soudainement au Quartier latin. Sur la rive gauche, la Chose est devenue la Nouvelle Chose. *The New Thing*. Tout devient signe ou présage pour qui est à l'affût, prêt à s'émerveiller, prêt à interpréter, prêt à imaginer des concordances et des rapprochements. Plus on la recherche, plus elle se laisse désirer. La Chose est pourtant à Paris, jure-t-on. Charmeuse. Mais toujours aussi invisible. Depuis les musiciens jouent leur musique, les femmes accouchent, les vieillards meurent dans la solitude, les guetteurs de signes guettent le moindre signal. La Terre tourne mais la Chose, elle, se terre. À Paris sans doute.

Le monde est suspendu à un fil les nuits de pleine lune. Il a la nostalgie de la Chose. Il désire son retour. Mieux, il l'attend comme un messie.

Le mystère du blues

De l'enfant on affirme qu'il grandit, et de l'adulte qu'il vieillit. Je me sentais en arrivant à Paris tout à la fois dans la peau de l'adolescent qui croît et dans celle de l'adulte qui dépérit. Je veux dire que je n'avais pas à me plaindre, la vie était douce. À Paris, le ciel était clair, presque blanc à force d'être bleu. Mai préluait à un été torride qui ferait oublier les frimas de l'hiver et les douceurs du printemps. Et pas l'ombre du vautour, de cela j'étais sûr et certain. Tout se déroulait comme l'a prévu Papa Legba, le pousseur des portes terrestres, le pourvoyeur de destins.

La rue du Faubourg-Saint-Denis constitue un microcosme unique en son genre. Elle déborde d'énergie et d'invention. Cette longue artère populaire possède son icône et sa dame patronnesse : Madame Eglal Farhi. La propriétaire du New Morning, du haut de ses quatre-vingt-neuf ans, était assise aux premières loges, honorant de sa présence le retour du prodige sur la scène internationale. Il émanait d'elle une douceur naturelle et l'élégance d'une princesse ottomane saisie sur le vif par le pinceau d'un maître flamand.

Le concert a démarré avec trois quarts d'heure de retard. Après un petit round d'observation, ils se sont retrouvés. Sammy et son public. Comme au temps d'avant la déroute.

Il tenait son pari. Son nom s'étalait en lettres énormes à l'entrée du club de la rue des Petites-Écuries. Pour quelques jours encore. Une éternité. Un immense pied de nez aux grands prêtres malveillants qui ont parié sur sa chute. Dieu sait se montrer clément avec Ses créatures, soupirerait la grand-mère de Sammy qui avait survécu aux grandes inondations du Mississippi de 1927.

Pas de faux pas. Pas l'ombre d'une menace en vue. Il était dit que rien ni personne ne viendrait contrarier le cours des événements à Paris. Et Sammy souriait jusqu'aux oreilles. Pas peu fier de faire mentir les Cassandre. Toisant son monde. Orgueilleux certes mais pas vaniteux pour autant.

Il était surtout libre, libre dans la joie et dans la communion. Il séduisait, agaçait et intriguait dans le même souffle comme si les mots sortant de sa bouche étaient proférés par un autre que lui, une source inconnue nichée au fond de ses entrailles. Entre deux morceaux, de sa voix rocailleuse burinée par les excès, il tempore, fait durer le plaisir. Il garde le meilleur pour la fin. Pour ravir définitivement son public en lui offrant sur un plateau les différents niveaux d'interprétation que recèle la Divine Chanson :

« Chacun d'entre vous comprend la Chanson à un niveau différent, parallèle à la profondeur de sa compréhension. Les grands maîtres de la science du blues des origines, ceux que j'appelle affectueusement les *bluesologues*, ont dénombré quatre niveaux de discernement. Le premier est la signification apparente, et c'est celle dont la majorité des gens se contentent de nos jours. Les chroniqueurs et les animateurs de stations de radio n'ont pas, eux, atteint ce premier niveau. » Et le public de rire dans la pénombre du New Morning, le temps pour Sammy de s'éclaircir la gorge et de reprendre son récit. « Ensuite, c'est le niveau intérieur atteint par ceux qui ouvrent grand leur âme tout au long de leur existence. » Pause, les yeux du compositeur se fixent sur un point à l'horizon comme si son regard allait tomber par-delà la ligne invisible qui commence au dernier rang, là où se tiennent debout, coude contre coude, ceux qui n'ont pas eu la chance de disposer d'une place assise. « Le troisième niveau est l'intérieur de l'intérieur. Le quatrième est si profond qu'on ne peut le mettre ni en mots ni en musique. Il est donc condamné à rester indescriptible. »

Une fois assis derrière son piano, c'est sur un petit hochement de tête en guise de signal que la musique reprit les rênes sous les applaudissements du public.

À New York, les éclipses du chanteur ont fini par lasser les journalistes, les producteurs de disques et les programmeurs de radio. Dès 1990, Sammy a eu de très mauvaises relations avec Athena, son second producteur qui voulait le presser comme un citron. Parce qu'il s'est révolté, on le disait perdu pour le show-biz, pas taillé pour le rôle de singe savant qu'on lui offrait sur un plateau d'or. À coups de contrats juteux, passés dans son dos avec des limonadiers et des parcs d'attractions situés à l'autre bout du pays, tantôt en Floride, tantôt en Californie ou aux Bahamas. Obstiné, il rejetait les propositions de la maison de production, tenant sa barre comme un naufragé sa bouée de sauvetage. Les gens d'Athena n'aiment pas qu'on

leur résiste. Ils se sont bien vengés. Dire qu'ils sont à l'origine de la mauvaise presse de mon maître et allié ne serait ni injuste ni excessif.

On présente Sammy comme un être instable, irascible et pas fiable. La rumeur existe pour être colportée. Elle se nourrit de mensonges, de quiproquos et de ragots.

On raconte que Sammy pique à l'héroïne tout son entourage, que sa famille en souffre énormément, surtout sa fille Dahlia, et qu'on l'a surpris dans un palace occupé à injecter de la drogue à son chat Paris. La malveillance toujours à l'affût de la vie privée des célébrités ne connaît pas de limites. Le cerveau de l'homme est ainsi qu'il souhaite le pire à son prochain dès qu'il est en proie à la peur, à la jalousie ou à la convoitise. Que faire ? Se cacher n'est pas possible et démentir n'est certainement pas le moyen le plus efficace dans ma situation. Que vaudrait la parole d'un vieux chat contre un bataillon d'avocats payés rubis sur l'ongle ?

Mon œil intérieur ne m'a pas trompé une seule fois. Sammy est bien plus doux et plus aimant que la dame de Brooklyn qui a noyé mes frères et sœurs. Quant à moi, je n'ai jamais été tenté par l'alcool et la drogue. J'ai pour coutume de garder la tête froide. Surtout en temps de déraison.

Ils ne se sont pas arrêtés là. Ils prétendent que sa harangue, son humour et ses outrances politiques sont dépassés, démodés. Pire, son étoile serait éteinte, morte comme la face cachée de la lune.

La mode est aux mélodies dansantes, faciles à retenir. Faciles à oublier. Le rap séduit la jeunesse qui réclame l'argent facile, les amours vénales, les charmes de la publicité et l'oubli de soi. Sur la piste de danse, cette jeunesse éprise d'elle-même sent son cœur boum boum boum se gonfler à se rompre.

Pourtant, Sammy est un alchimiste à la recherche de l'Opus Magnum, l'œuvre de toute une vie. Le papier est son alambic, l'encre son feu primordial. Il se détourne des jours ordinaires qui tissent la trame des misérables destins. Ces pauvres hères amputés de tout avenir vont périr comme ils ont vécu : en spectateurs. Sans foi ni lien.

Voilà des mois qu'il ne quitte plus son appartement du rez-de-chaussée, il attend l'inspiration. Il attend des anges un refrain ou un bout de mélodie. C'était plus facile avant. Tout était bon pour passer à la moulinette de sa conscience. L'esclavage, la ségrégation, la révolte et la soumission, Nixon, la bombe atomique et ses ravages, l'élection d'un vrai cow-boy bête, cynique et brutal à la tête de la première nation.

Sammy a calfeutré la baie vitrée avec un rideau épais, couleur pourpre, pour faire tomber la nuit dans son appartement tout en longueur. Constamment baigné de pénombre, c'est devenu un lieu empli d'ombre et de silence. L'ancre d'un moine. Son lit est moucheté de noir goudronneux comme si une pluie d'étoiles avait chu sur son matelas.

Dans la vie je suis parti avec un gros handicap. Ma chatte de mère avait mis au monde cinq chatons à son premier accouchement. De mon pater, pas de traces. Je ne sais rien de lui et c'est sans doute mieux ainsi. Chercher un père est une piste qui ne vous mène nulle part comme un vinyle qui tourne sans arrêt.

De ma mère, j'en sais un peu plus. J'ai juste eu le temps de comprendre qu'elle était une bonne mère, aimante et dévouée comme la huppe. Nos liens ont été coupés brutalement par une main implacable.

Il y avait dans cette maison une femme au dos plus voûté qu'un arbre ployant sous la neige. Un jour, cette femme très pieuse a pris soin de noyer quatre des cinq chatons de la maisonnée. Ma mère affolée courait dans tous les sens, ses neurones grésillaient et sautaient comme du pop-corn. Et, soudain, la vieille puritaine se tourna vers moi, l'œil fou, la bave aux lèvres. Elle tenta de m'attraper, à mon tour, par la peau du cou, j'ai réussi inexplicablement à sauter par la fenêtre de la cuisine donnant sur la rue Edgar Hoover Jr.

Je suis le seul survivant de la famille.

Transi de peur, trempé par la sueur, incapable tout à la fois de m'éloigner de cette maison et de me jeter dans la gueule du loup, je suis resté au milieu de la chaussée pendant une éternité. J'ai échappé de justesse aux roues de trois ou quatre voitures. Les chauffeurs parvenaient à freiner ou à m'éviter au dernier moment ; par chance à cet endroit la circulation est à sens unique et la route en contre-pente.

Et voilà qu'un chaton gris vint à mon secours. Sans desserrer les mâchoires, mon sauveur me tira par la patte. Je le suivis docilement.

Je n'avais plus une once d'énergie. J'étais sourd et muet, les klaxons parvenaient à mes oreilles sans toutefois accéder à mon cortex cérébral. En y réfléchissant, je crois bien que je voulais mourir à cet instant-là. Et puis des lèvres de mon sauveur, un avertissement est sorti en jaillissant.

« Fais pas le con ! »

Ces quatre mots m'ont sauvé la mise. Je suivis l'ordre. C'est ainsi que je fis connaissance avec Chacha, un chaton de race abyssine, de sexe féminin, orphelin comme moi.

Bien que relativement plus jeune, Chacha connaissait les règles en vigueur dans la rue. Elle m'a secoué les puces, séché mes larmes, ouvert son cœur. Je l'ai adoptée illico.

Elle était comme ça, ma petite sœur Chacha. Une boule d'instinct. Je me suis comporté en grand frère à mon tour. J'ai agi comme tel. J'ai pris sous mon aile cet être qui, par jeu ou par espièglerie, se prenait pour une dragonne et s'adonnait à son jeu favori : cracher du feu. À ma connaissance, Chacha n'est jamais arrivée à cracher du feu et sa petite queue tient davantage de celle du porcelet que de l'appendice du dragon.

J'ai extirpé Chacha des griffes de cette ville maudite où le malheur passe de foyer en foyer avec la ponctualité du destin. Parfois j'avais du chagrin et pourtant je savais qu'on ne revient jamais sur les traces de son passé. Mon monde était mort, j'ai dû le fuir, abandonner tout jusqu'à mes souvenirs.

Bien sûr, je n'ai plus revu ni mes frères ni ma sœur. Ni ma mère qui fut la première à étouffer dans l'eau chlorée et savonneuse.

J'ai une sainte horreur de Brooklyn, je ne mettrai jamais le bout de mon museau dans cette ville de transit. Et pourtant ma vie de chat saltimbanque n'a été jusqu'à présent qu'une suite d'escalades et de haltes. Une succession de chambres d'hôtel, de bagages, de voyages. Une vie d'errances en somme où on n'a pas le temps d'approfondir la relation avec les amis que l'on revoit de loin en loin.

Et Chacha, où peut-elle se trouver à l'heure qu'il est ? Quelque part dans le ventre de Manhattan ? Elle me manque beaucoup. C'est le chaton le plus enjoué et le plus inoffensif que je connaisse.

Je me souviens de son minois, du signe invisible qu'elle a au-dessus du museau, de la marque obscure qui sépare ses oreilles en forme de choux, de ses grands yeux noirs et des cils abondants qui voilent la surface de l'œil. Je donnerais tout pour revoir Chacha la tête fourrée dans un buisson de ronces sèches, sa queue duveteuse battant le rythme comme une baguette de chef d'orchestre. J'ai les traits de son minois imprimés sur ma rétine. Je vais tenter de la retrouver dès que nous quitterons Paris.

Occuper New York

Évidemment qu'un chameau ne passe pas à travers le chas d'une aiguille pas plus qu'un zèbre ne fait de l'équitation, et pourtant j'ai vu de mes propres yeux des petits miracles s'accomplir. J'ai vu des pauvres gueux se lever et marcher sur le temple de l'argent, du côté de Park Avenue. Et j'ai vu mon affectueux maître et ami retrouver le sourire. Les années passant, on dirait que Sammy parvient à faire silence tout autour de lui, et par conséquent autour de moi aussi. Il est souvent fatigué. Mélancolique. Les paupières lourdes, le menton sur la poitrine, on dirait qu'il est reparti dans ses pensées. Qu'il s'est glissé sans effort dans les plis de l'univers. Il est loin, inatteignable.

Une nuit, je suis réveillé par un petit bruit imperceptible. Pattes de velours, je suis entré dans sa chambre sans faire de bruit. Sammy était étendu, la jambe droite pliée le long de sa jambe gauche posée contre le mur. Ses yeux étaient humides. Son front brûlant, ses lèvres bien que sèches avaient la couleur du jus de betterave. Il respirait profondément comme un bébé qui a pleuré toute la sainte journée. Un silence lourd était tombé dans l'appartement comme si les murs voulaient capter la respiration du monde, étouffant le reste – le souffle du vent, le fracas du tonnerre ou les déchaînements des volcans à l'autre bout du globe. Dans l'écrin de cet épais silence, dans l'ancre de ce splendide chaos a jailli le fulgurant éclair du Vivant – son autre nom est Musique – il y a des milliers d'années.

Certains biographes prétendent qu'on peut mesurer l'importance d'un artiste à la puissance de ses admirateurs ou à la fortune de ses mécènes. C'était vrai par le passé, au temps des rois et des princes protecteurs des saltimbanques. C'est beaucoup plus aléatoire de nos jours, surtout quand les fondations qui font dans la philanthropie et le mécénat se transforment en machines à dégonfler leur feuille d'impôts.

J'inspecte la chambre, un œil sur le visage encalminé du saltimbanque. Le vieux poster de Muhammad Ali est bien là, épinglé sur la porte d'entrée. Un paquet de Marlboro rouge à moitié vide traîne sous le lit. Sur la petite

table africaine se tient en équilibre précaire un dictionnaire du jazz rédigé par une équipe de chercheurs de l'université de Columbia qui se trouve à quelques pâtés d'immeubles de notre appartement. De Sammy, aucune mention. Pas même une allusion en note de bas de page. Les critiques de jazz le considèrent comme un bluesman, les spécialistes du blues le rangent dans les sphères du jazz. Pour les poètes, il reste d'abord un musicien et pour les musiciens il est reconnu comme authentique poète. Il est vrai que dans ses entretiens Sammy donnait raison aux uns et aux autres, laissant les cuistres jacter à sa place.

La compagnie de Sammy n'est pas de tout repos. Au restaurant, il est frugal, mangeant du bout des doigts tout en dissertant sur la politique scandaleuse de George Bush ou sur le suicide programmé de sa communauté : les Noirs ou comme on le dit aujourd'hui les Africains Américains qui ont vu un des leurs se hisser jusqu'à la présidence. Sammy ne vivra peut-être pas assez longtemps pour jouir de ce qui semblait aux plus optimistes d'entre eux un conte de fées.

Il est inquiet et inquiétant, tout en tension. Un feu intérieur brûle constamment en lui. Il est toujours en colère, en montant sur ses grands chevaux pour un rien, pour un métro raté ou pour une cigarette mouillée qui refuse d'accueillir le feu du briquet. Il ne fait rien comme tout le monde. Il ne dit rien sur le temps qui passe, sur la neige annoncée ou sur le printemps qui déboutonnera les fleurs.

Un homme pareil ne vous laisse pas le temps de respirer. On le craint, on le fuit. Il devient vite infréquentable. C'est dommage que les gens se fient aux apparences. Sous la cuirasse de Sammy bat un gros cœur frémissant. Dans un de ces livres qui traînent dans les W-C de notre appartement, j'ai trouvé un poème qui m'a consolé un jour de pluie et de mélancolie. Je me souviens du nom si étrange de son auteur, du moins à mes oreilles de chat new-yorkais. Abdellatif Laâbi, c'est comme ça qu'il s'appelle et j'imagine que c'est un vieux sage qui en a vu des portes s'ouvrir et se fermer. Je vous le récite de mémoire :

Ô jardinier de l'âme

as-tu prévu

un carré de terre humaine

où planter encore quelques rêves ?

*As-tu sélectionné les graines
ensoleillé les outils
consulté le vol des oiseaux
observé les astres, les visages
les cailloux et les vagues ?
L'amour t'a-t-il parlé ces jours-ci
dans sa langue étrangère ?
As-tu allumé une autre bougie
pour blesser la nuit dans son orgueil ?
Mais parle
si tu es toujours là
Dis-moi au moins :
qu'as-tu mangé et qu'as-tu bu ?*

Eh Sammy, qu'as-tu mangé et bu ces derniers jours ? Tes musiciens ne traînent plus avec toi comme au bon vieux temps. Le concert terminé, chacun repart de son côté, les uns sautant dans leur train pour le New Jersey, les autres regagnant en voiture leur pavillon *upstate* New York. D'humeur maussade, tu te décides à rentrer en taxi, tu n'as pas le courage de prendre l'air en mettant en route tes longues foulées jusqu'à ton appartement entre Broadway et la 105^e Rue.

Tes vrais amis te soutiennent de loin en loin, évitant d'engager la conversation avec toi sur les sujets qui touchent les Noirs ou sur tout autre propos qui fâche.

Tes proches se taisent ou disparaissent. Ta première épouse a coupé les ponts. Sheila Jameela, ta seconde femme, s'est vite fait une raison, refusant de croiser le fer avec toi. La distance est sa meilleure protection. Depuis Los Angeles elle frémit à l'idée de te retrouver sur le seuil de sa porte, hirsute et sale, fiévreux, puant le whisky. Elle réserve son énergie pour l'éducation de la princesse Dahlia à qui toi, oui le papa des années roses, des années bonheur, tu as dédié *Eye to Eye*, l'album le plus tendre et le plus affectueux que je connaisse.

Sheila est convaincue d'une chose. Elle s'en tient à son intuition : si le génie de Sammy est gérable, c'est seulement à distance. Et je dois admettre

qu'elle a raison sur toute la ligne.

C'est après la sortie de *Eye to Eye* que vos liens se sont distendus. Non pas d'un coup. Mais par une petite série de secousses imperceptibles. Tu avais atteint la quarantaine orgueilleuse et suffisante. Tu étais au sommet de ta carrière, empilant les disques, raflant les succès. On te prédisait la plus enviable des ascensions, tu détrônerais les Jackson Five, Stevie Wonder et même James Brown, le travailleur le plus acharné que l'industrie de la musique américaine ait connu, si tu gérais un peu mieux tes affaires.

Les témoignages de seconde main s'accumulent mais tous conviennent que tu gâches ton talent avec une étonnante désinvolture. On te dit dominateur et condescendant, les succès t'ont inoculé le cancer de l'arrogance. Tu fraies avec des malfrats, des Italo-Américains du New Jersey. Quelque chose au fond de toi veut redescendre la pente, quelque chose te tire toujours vers le bas. Ta flamme est en berne, ta voix plus âpre et ta diction plus pâteuse. Cette dernière remarque pleine de sous-entendus, les fans la traduisent en litres de cognac et en cartouches de Marlboro. Bien sûr, il n'y a pas que l'alcool et le tabac à asseoir sur le banc des accusés, grommellent-ils en dodelinant de la tête tels des gamins pris la main dans la boîte à bonbons.

Ils sont tenaces, ils reviennent à la charge, les teigneux ! Ils ne sont jamais à court d'arguments et de projections. Curtis Mayfield se maintenait au firmament de sa carrière à force d'abnégation, crachent les uns. Le bouillonnant Sly Stone s'est beaucoup assagi en suivant à la lettre les conseils prodigués par James Brown, avancent les autres. Alors pourquoi Sammy n'écouterait-il pas ses collègues passés par tous les chemins d'ordalie ? Pourquoi ne s'inspirerait-il pas de leurs méthodes s'il n'a pas d'autre solution pour s'extirper de l'ombre du mal ? Pourquoi ferait-il exception ? Qu'a-t-il de plus que les autres frères ? concluent-ils, la bouche pleine de morgue.

D'anecdote en ragot, de rumeur en calomnie, ta mauvaise réputation, Sammy, se propage à une vitesse vertigineuse sur les sentiers balisés du show-biz. À ce rythme, les salles de concert ne seront plus qu'un lointain souvenir et les petits clubs en auront par-dessus la tête de ces sautes d'humeur, de ce manque de professionnalisme qui te collent à la peau comme un chewing-gum sous la semelle.

Un musicien fait-il défection pour une raison inconnue que la meule à rumeurs reprend son œuvre de destruction certifiant que les instrumentistes

redoutent de partir en tournée avec toi, à l'exception peut-être de la jeune pianiste Kim Jordan, la benjamine de la troupe.

De mon côté, les choses ne se présentaient pas sous un meilleur jour, du moins avant de rencontrer l'alchimiste. Survivre dans les égouts de Manhattan, je ne pensais pas y arriver même avec le soutien de Chacha. L'espérance de vie y est de quelques semaines tout au plus.

Les rues paraissent aujourd'hui plus dangereuses qu'à l'époque où le maire Rudolph Giuliani administrait la mégapole. Et pas seulement parce que la populace a pris ses quartiers à deux pas de Wall Street et que les riches sont aux abois. Le nouveau maire a déclaré la guerre aux manifestants, aux sans-logis et aux animaux errants. Ses unités mobiles déroulent leurs muscles dans toute la métropole. On dirait que le successeur de Rudolph Giuliani nous rejoue *Apocalypse Now* au beau milieu de la Grosse Pomme. Si quelques observateurs raillaient au début sa démonstration de force, les médias se sont rangés aussitôt derrière Mr. Propre.

Des hommes et des femmes de grande taille en tenue de combat, casque intégral sur la tête, matraque au poing et revolver à la hanche, ont pris d'assaut les avenues. Ils ont essuyé nos jets de pierres, de bouteilles accompagnés d'insultes. Ils répliquèrent par des gaz lacrymogènes et des canons à eau qui eurent raison de nos barricades de fortune. Les plus téméraires d'entre nous tentèrent d'entraver le convoi des fourgons et le déploiement des forces à pied. Des jeunes filles issues des beaux quartiers portant des jolies robes blanches de mariée vinrent soutenir notre bataille désespérée. Et ce fut épique.

En se tenant les mains, elles poussaient la chansonnette, vociféraient, rugissaient comme si elles avaient affaire à une cohorte de colombes blanches. Elles comptaient rehausser d'un œillet tous les fusils d'assaut. Elles déchantèrent rapidement.

Une fois les rues nettoyées de la racaille, le théâtre des opérations se déplacera, selon le vœu de son metteur en scène, à la périphérie. Les vagabonds seront reconduits là d'où ils sont venus, dans leurs villes gangrenées par la violence et la pauvreté à l'instar de Baltimore et de Camden, dans le New Jersey. Les conseillers juridiques évoquent tous les scénarios, veillant au grain, pesant le pour et le contre. Tout doit se jouer désormais à l'abri des regards, entre conseil et expertise, sous le marbre et le stuc des palais de justice. Les séquences s'enchaînent avec une précision

diabolique à faire pâlir de jalousie la direction des opérations du Pentagone. Rien ne résiste au successeur de Giuliani qui fanfaronne sur les plateaux de télévision. Les sans-logis ne savent plus où donner de la tête. Ceux du parc Zuccotti, plus solidaires que les étudiants du Village, font bloc et parviennent à repousser les forces de la répression.

Une semaine plus tard, Mr. Propre fait voter une loi qui déclare illégal le fait d'occuper sans autorisation un bâtiment, une bouche d'égout, un terrain, une portion du trottoir, le mobil-home ou la péniche d'autrui.

C'est ainsi qu'au milieu des années 1990 New York est devenue pâle et blanche, les Noirs n'y sont plus une composante importante comme ils le furent par le passé. C'est la fin d'une époque. Et pas seulement pour les minorités.

La musique noire, le grand courant électrique qui rivalise avec le Gulf Stream, entre en crise sous les assauts des courtiers et des directeurs artistiques. Le crack dévaste les ghettos noirs, jetant dans l'abîme de pauvres hères sans foyer ni ressources. De tous âges, les sans-logis s'agglutinent sous les ponts, les mains au-dessus d'un brasero, se grattent le derme mangé par la gale avant de se glisser sous une pile de cartons pour s'absenter du monde. Les gangs s'entre-déchirent dans une lutte interminable. New York est un monstre sans masque, un loup-garou avide qui bouffe les chatons de la famille. Tout n'est pas perdu car si les pauvres sont priés d'aller brouter ailleurs, leurs anciens quartiers sont nettoyés, rénovés, puis revendus aux petits requins de la nouvelle économie, d'autres squales viennent occuper Wall Street. Michael Bloomberg, le maire, est tout fier de sa nouvelle cité. Le marché de Fulton Fish a vécu, Times Square peut de nouveau accueillir les touristes en toute sécurité. La police est partout. Sous ce calme apparent, la colère gronde, les mendiants ne sont pas loin et la machine est à deux doigts de se gripper.

Mais Dieu que New York est triste. Harlem est devenue bourgeoise et blême. Il n'y a pas que Harlem qui a changé. Les gens ont changé aussi et en si peu de temps. Avant, ils s'écrivaient des lettres les uns les autres. Ils les illustraient avec des petits dessins, des motifs affectueux disant « I LUV U » ou quelque chose de ce genre. Puis ils les mettaient dans des enveloppes, collaient les timbres dans le petit rectangle à droite, prenaient la peine de se rendre au bureau de poste pour confier leurs précieux plis aux facteurs. Le téléphone public avait encore son utilité. On faisait la queue

devant la cabine, en attendant on comptait et recomptait les pièces jaunes à glisser dans la fente de l'appareil avant de tapoter le clavier en inox. Passer un appel longue distance n'était pas une simple formalité mais un geste qui donnait lieu à un rituel social.

À l'aube de 1990, New York lance de nouveaux objets qui seront bientôt aussi familiers que le journal de 20 heures. Le courriel, l'Internet, la bulle numérique, le monde virtuel sont arrivés conquérants, précédés par une solide réputation. Adulés, choyés, accueillis en panacées, ils se sont immiscés dans les plis de notre vie quotidienne. Ils nous enserrent dans leurs fils magiques, ils ne nous lâchent que pour nous attirer à nouveau. On dirait qu'ils étaient là depuis le début de la première chanson du monde.

C'est au terme de la dernière séquence après que la situation se fut rudement emballée que j'ai enfin compris que plus rien ne serait comme avant, du temps où j'étais un chat de gouttière. Qu'à New York, il y a désormais un avant et un après Rudolph Giuliani. J'ai décidé de quitter la rue, je n'en avais plus la force, et encore moins l'envie. D'autant qu'il était certain que dans quelques jours les déshérités et les grabataires sans foyer ne seraient plus qu'un mauvais songe s'agitant à la lisière du remords. Un mauvais songe à balayer d'un mouvement des paupières.

À cette époque, j'étais aussi mal barré que Sammy le rebelle désormais sans illusions ni causes à chérir. J'étais maigre comme un clou, sale et insomniaque. Je commençais à faire peur aux enfants et aux créatures bizarroïdes qu'il m'arrivait de croiser. Je me grattais tout le temps, les puces et la vermine grouillaient sous mes poils rêches. La nuit, il fallait redoubler de prudence, quand la mort et l'effroi viennent effectuer leur danse funeste dans le théâtre de la ville.

Se méfier de son voisin. Les pauvres passent leur temps à s'entre-dévorer, facilitant la tâche aux forces de l'ordre. Les chats de Harlem savent qu'un gosse noir a cent fois plus de chances de se retrouver derrière les barreaux que sur les bancs de la fac. Que la plupart des victimes connaissent leurs bourreaux ou leurs violeurs, souvent un parent ou un voisin. Que les pauvres dépècent d'abord leurs frères avant de s'attaquer à l'ennemi lointain.

Après l'assassinat de Moses, le clochard de Washington Square qui gardait pour moi et pour Chacha des os de poulet ramassés dans les poubelles, le cours de notre existence a pris un nouveau tournant. Le

lendemain du décret émis par Mr. Propre, nous avons versé de chaudes larmes pour le pauvre Moses, ensuite nous avons prié pour son âme, et enfin nous avons secoué nos puces avant de tenter de faire la queue à la soupe populaire à Union Square. La longue file n'avancait pas. De nouveaux gueux – certains agités, d'autres abattus par les substances – se plantaient en tête de peloton. On se bousculait et les coups volaient. Des victimes tombaient. Et bien sûr, les casseroles étaient vides quand nous sommes arrivés au bout de notre peine. Avec Chacha on s'est dit résolument : « On va aller la gagner notre pitance autrement cette fois ! »

À partir de ce jour-là, nous n'étions plus les mêmes chats pouilleux, geignant sur leur sort, ruisselant de peur. Nous avons mué comme les salamandres des religions antiques. Tout à coup, j'avais une fourrure neuve, une queue de jeune dragon actif. Je débute une nouvelle vie et Chacha, rajeunie, était partie de son côté.

Il était écrit dans le grand livre du blues que nous allions survivre à Manhattan avec ou sans Michael Bloomberg, le successeur de Rudolph Giuliani à la tête de la mairie depuis le 1^{er} janvier 2002. Nous avons la rage du désespoir, la culture du « c'est possible » que Moses avait eu le temps de nous inculquer. Personne ne pouvait ameublir notre détermination. Il était temps de tourner la page.

Le fils sans père

Né un 1^{er} avril. Non, ce n'est pas un gag. Peut-être un de ces coups de dés dont les astres ont le secret – à moins qu'il ne s'agisse d'un tour de passe-passe exécuté par le mystérieux Papa Legba. En tout cas, Sammy est bel et bien né le 1^{er} avril 1949 à South Chicago, dans l'État de l'Illinois. À l'autre bout de la planète, au milieu d'une forêt sacrée en Afrique, ou était-ce à Cuba, un vieux nègre à la bouille lumineuse a éclaté d'un rire rocailleux qui ébranla les montagnes et fit danser la terre ferme comme l'eau du ruisseau. De sa flûte de bambou, un son pur et cristallin a jailli, ricochant sur tous les arbres de la forêt. L'écho de la flûte a mis la puce à l'oreille d'une matrone sur le seuil de sa cahute. En versant un peu de rhum blanc sur la latérite, l'habitante des environs de Salvador de Bahia a invoqué la protection des ancêtres pour le petit Samuel né de Roberta Williams (Bobbie pour éviter toute confusion sur le sexe de la mère prénommée ainsi en hommage à son propre père) et de Reginald Kamau, footballeur, né à la Jamaïque. Au même moment, la foudre a frappé au petit matin un hameau en Louisiane, réveillant les chiens qui se mirent à aboyer à l'unisson. À Washington, il a plu comme vache qui pisse ; les eaux tumultueuses du Potomac ont déchaussé les rues piétonnes du centre-ville, emportant tout sur leur passage. À Chicago, une maman linge son premier bébé qui s'époumone comme un petit diable bleu toute la journée du 1^{er} avril 1949.

Bobbie est aux anges, son palpitant bat la cadence. Elle n'a d'yeux que pour son bébé joufflu. Elle le caresse avec affection, massant sa tête fragile en évitant de toucher la fontanelle d'où s'échapperait, qui sait ?, l'âme du nourrisson. Elle lèche sa peau de soie avec une application féline. Légère, souveraine, elle a souvent les lèvres pincées comme si elle voulait souffler sur une cuillerée de lait brûlant. Comblée, elle l'est dans chaque fibre de son corps même si son système nerveux, lui, n'est pas au repos. Quelque chose l'inquiète mais elle en ignore la nature et l'origine.

Les deux hommes de sa vie sont un don des cieux. Le premier est bien au chaud dans ses bras musculeux. Le second aime tous les regards extatiques ou envieux. Elle ne redoute point les couches à laver, la bouillie à réchauffer, la lessive à faire et le bain à donner. Elle fait tout toute seule sans compter que Reginald prend le large.

Les hommes ont peur des femmes. C'est une peur, je le sais d'instinct, qui leur vient d'aussi loin que le don de la vie. C'est probablement cette peur qui va éloigner Reginald Kamau de sa famille.

Dans la rue, le bonhomme ne passe pas inaperçu. Les filles se retournent sur son passage. Il marche d'un pas sautillant, élastique. Les muscles saillants de son postérieur : l'objet de commentaires graveleux. Il s'habille avec goût, exhibant ses biceps et son torse moulés dans un T-shirt blanc, la dernière fantaisie à la mode. C'est un accessoire, à l'origine, que les militaires portaient sous leur tenue de combat. Il a été rendu populaire par Marlon Brando et James Dean, et les jeunes Noirs de retour des champs de bataille européens ne comptent pas laisser ce bout de tissu aux icônes blanches qui se prélassaient dans leurs piscines à Beverly Hills tandis qu'ils affrontaient, eux, du jour au lendemain le feu nazi.

Alors que mon futur précepteur n'a pas encore soufflé sa deuxième bougie, on retrouve Reginald Kamau, dès l'automne 1951, dans le principal club de Detroit, la ville de l'automobile et le berceau du blues du Nord.

Il a fait très froid cette année-là. Les terrains sont gelés. On respire, en longeant la ligne de touche, une buée de banquise. Mais c'est le Jamaïcain qui porte sur ses larges épaules le potentiel offensif des Corinthians. Étrange parcours que celui de cet homme sorti du néant, chanceux et facétieux comme peu d'humains savent l'être.

Il est arrivé à l'âge de quinze ou seize ans à Chicago, débarqué d'un cargo rouillé en provenance de Kingston avec une escale de rigueur aux Bahamas. Il a fui la misère, sa famille n'a jamais eu les ressources pour nourrir sept enfants braillards et bien portants. Sous ses allures de boxeur, il y a un palpitant de rêveur qui bat la mesure. Sur un coup du sort, il a opté pour l'Amérique. Dans son imaginaire de gamin à l'oreille apeurée résonnaient pourtant quantité d'autres noms, des noms qui partaient loin, glissant sur les boulevards féériques que compte le vaste monde.

Deux ans plus tard, on le retrouve dans une usine qui produit de l'électricité bon marché. Passionné de sport, il tape dans le ballon avec ses collègues sur un terrain vague appartenant à la Western Electric. Les

Chicago Maroons, le club local, font appel à ses services avant de le laisser partir à contrecœur chez les Corinthians de Detroit, des semi-professionnels.

Le bruit court qu'un bouseux de la Jamaïque, fort comme un taureau andalou, fait des sortilèges avec un ballon de cuir. Les chasseurs de tête rôdent aux abords du stade à la recherche de la perle rare. Dans l'étang annexe du stade, les longues herbes se mettent à bruire dès que Reginald Kamau inscrit un nouveau but. Les grenouilles sautent de nénuphar en nénuphar dans un silence troublé par un léger clapotis. Les abeilles butinent d'arbrisseau en arbrisseau. À fleur d'orage, le ciel promène de gros nuages couleur de suie.

Une fois sur le terrain, Reginald a l'étoffe des princes. Balle aux pieds, il est inatteignable. Il aurait pu être tout aussi bien sprinteur ou boxeur. Il impose également sa puissance sur les pistes d'athlétisme. Il en est le roi, toutes disciplines confondues.

La passion et le talent attirent la foudre. Et la foudre attire les forçats du gain. Les tractations ne traînent pas en longueur. Les chasseurs de tête sont contents. Leur joueur ébloui par tant d'égards, tant d'attention sur sa personne demeurée jusqu'alors dans l'ombre. Emporté par le succès, Reginald s'éloigne inexorablement, tournant le dos aux siens. Les hommes sont ainsi faits qu'ils oublient souvent l'essentiel, soufflant à leur insu sur les braises qui vont provoquer demain des grands incendies. Le Caribéen est fils de l'exil. Il part, revient et repart avec le vent. Bien que je ne l'aie pas connu personnellement, ses traces sont visibles partout. Un sourire de Sammy et je revois Reginald ou son fantôme. Et sa présence ou son absence convoque des rêves, des visions et des histoires reliées ou non à son parcours légendaire. Des histoires, antiques ou récentes, qui mettent du baume sur les blessures d'hier et d'aujourd'hui.

Un sot avait un coffret plein d'or, qu'il laissa en mourant. Un an après, son fils le vit en songe sous la forme d'une souris qui, les yeux pleins de larmes, rôdait en trotinant autour de l'endroit où était enterré son or. Son fils raconta qu'il l'avait interrogé, en lui disant : « Pourquoi es-tu venu ici, dis-le-moi ? »

Le père répondit : « J'ai caché de l'or ici ; je viens voir si quelqu'un l'a découvert. »

Son fils lui demanda : « Mais pourquoi as-tu pris la forme d'une souris ? »

Il dit : « Fils, le cœur dans lequel s'est élevé l'amour de l'or a cette forme. Regarde-moi bien, et fais ton profit de ce que tu vois, en renonçant à l'or, ô mon enfant ! »

Reginald part seul encore une fois, laissant sa famille dans l'Illinois. Les agents ont bien préparé le terrain. Le grand bond ne l'effraie pas, les océans ne le rebutent pas. On retrouve Reginald au poste d'avant-centre dans l'équipe professionnelle du Celtic Glasgow, en Écosse.

Reginald loge à l'hôtel dans le centre de Glasgow. Certes il s'entraîne beaucoup mais en fait il passe le plus clair de son temps à écouter les derniers disques importés d'Amérique. Il les déniche chez Lewis & Sons, un disquaire féru de musiques noires.

Ma vraie vie a commencé dans les brumes et les prairies d'Écosse, dira-t-il plus tard. Cette confiance lui attire la sympathie des journalistes. À la Jamaïque, Reginald est issu d'une lignée de vagabonds, de marins et de prédicateurs. Enfant, il avait rêvé des villes dans lesquelles ses grands-parents, oncles et cousins s'étaient fixés, à Cuba, Panama ou à La Nouvelle-Orléans. Dans chacun de ces pays, on dit qu'ils ont bâti des fortunes, fondé des lignages, dirigé des entreprises et des églises. Et partout, au Venezuela comme ailleurs, ils ont connu la ruine, les guerres, les révolutions. Ils ont pour la plupart tout perdu mais leurs traces sont vibrantes de cette énergie inépuisable qui passe de génération en génération comme le crapaud saute de nénuphar en nénuphar.

Descendant d'une branche modeste, Reginald n'en est pas moins fier de la légende familiale. Il construit la sienne sur le gazon en inscrivant le but de la victoire dès son premier match avec ces diables du Celtic. Une étoile est née. Sa photo fait le tour du royaume. Ce renom exhale un parfum d'ailleurs, un relent d'exotisme noir et caribéen. Quelque chose d'extraordinaire comme un brouillard dans la baie de Londres, mais un brouillard qui se déchire pour laisser apparaître un galion espagnol.

En deux saisons, Reginald Kamau surnommé la Flèche noire étourdit le public écossais avec ses dribbles, ses accélérations, ses facéties, sa générosité et sa bonne disposition. Il entre dans l'histoire comme le premier joueur de couleur du championnat de première division au Royaume-Uni. Il

ouvre la voie à un bataillon de joueurs venus des îles du Vent, de la Barbade, de Saint-Kitts-et-Nevis, de son île natale ou de Trinité-et-Tobago.

Tout n'est pas rose dans la jeune carrière du Jamaïcain. Lassé par la brutalité du jeu britannique et par les cris vulgaires, et racistes – des cris de la jungle sortis tout droit du film *Tarzan* – poussés par une frange du public, il met brutalement fin à son contrat. A-t-il mûrement réfléchi à sa décision, considérant que la vie est mouvement, qu'aucun empire n'est éternel, qu'aucune fortune n'est acquise ? Ou agit-il sur un coup de tête ? Nul ne le saura, pas même son agent. Il retourne à Detroit en 1954 après trois remarquables saisons.

Bobbie n'est pas là pour son retour. Il y a bien longtemps que son couple a volé en éclats. Reginald ne reverra plus son Sammy avant ses huit ans. Entre-temps, Bobbie a accepté un poste de professeur d'anglais dans un lycée à Porto Rico, une colonie américaine dans la mer des Caraïbes. La mère partie seule, elle aussi. Sammy est confié à sa grand-mère Lily Williams qui vit depuis toujours à Savannah, dans le Tennessee. Bobbie compte récupérer son fils dès que ça se tasse un peu. Sammy vient de souffler sa deuxième bougie sur les genoux de Lily Williams.

« Je me sens différent sur le terrain », constate Reginald.

Personne ne prête attention à ses mots. Ses coéquipiers se passent le ballon, celui-ci s'appliquant à tirer un coup franc, celui-là un corner, tandis que le gardien ramasse ses gants et que l'entraîneur s'entretient avec un joueur qui s'échauffe le long de la ligne de touche.

« Je me sens différent », c'est son mantra sur le terrain. Et en dehors des terrains. Comme s'il voulait contenir son énergie débordante dans le corset des entraînements et des habitudes.

Seul et sans enfant, certains disent que Reginald s'ennuie ferme à South Chicago. D'autres, plus mesquins, ont couché sur le papier l'heure exacte et les raisons de ses déplacements à Detroit où se trouve son club de foot et n'hésitent pas à expédier des petits messages perfides et anonymes à Bobbie. La jeune femme est tétanisée par chaque nouvelle missive. Elle a cru longtemps que le bonheur durable se cachait dehors, derrière un arbre, tel un lapin. Elle voyait le bout de son nez, elle percevait son ombre portée, sa masse, ses ondes. À présent, elle redoute comme la peste ces petites enveloppes toujours bien cachetées, dépourvues d'adresse mais qui lui

parviennent sans coup férir jusqu'à Porto Rico. Elle sent qu'elle ne reverra plus son mari à moins d'un miracle : l'intervention de l'Ange de la Consolation, celui même qui apparut devant le Christ au Jardin des Oliviers, remettrait Reginald sur le chemin du domicile conjugal. Chaque matin avant de prendre son café sans sucre elle veut prendre Reginald et Sammy dans ses bras et elle n'embrasse que des ombres. Le foyer est coupé en deux. Mort-né. Des tensions d'un autre temps, les séquelles de l'esclavage et les déchirements de l'exil continuent, comme les répliques d'un séisme, à exercer leur effet sur la vie des gens. Pas besoin d'être géologue pour sentir cette souffrance palpable inscrite dans l'héritage de heurts et de luttes. Adulte, Sammy se donnera pour tâche de promener la lanterne de sa voix sur ces stigmates, de nommer ces démons. Même revenu à Chicago son géniteur ne peut pas imaginer qu'un jour son prodige de fils composera une chanson en l'honneur de la métropole noire du Michigan. *We Almost Lost Detroit*, un requiem beau et sombre comme une prophétie dédiée à la capitale de l'automobile frappée de plein fouet par le chômage et les délocalisations.

Pour l'heure, Reginald fait la fête, invite des jeunes gens dans son immense appartement. Ils dansent le scat et le rock. Ils chantent à tue-tête, s'étourdissent et boivent pour étancher une soif antique. Ils préfèrent les plaisirs, la marijuana, les liqueurs et la musique à l'austère tentation de la postérité.

En fermant les paupières, je peux l'imaginer en compagnie de ses amis. Je le vois qui remonte à la main son gramophone pour repasser les disques à la mode. Cab Calloway, Fats Waller et Louis Armstrong propulsent la jeunesse au sang bouillonnant dans la quatrième dimension.

Be-Bop-A-Lula.

I wanna be loved by you.

Be-Bop-A-Lula.

I wanna be loved by you.

Le vieux matou au pelage filandreux que je suis aime encore aujourd'hui le scat qui doit tout à notre famille : les félidés. Cab Calloway savait bien nous imiter quand il lançait son fameux *Hi De Ho*. Fauve égaré parmi les

humains, il dialoguait avec l'orchestre sur un tapis d'onomatopées, de miaulements et de gloussements entrecoupés de vocalises aiguës.

Sur la piste de danse ou dans le creux de son salon, Reginald est toujours entouré. Il a l'aura du voyageur rehaussé d'un sacré talent de conteur. Il décrit les traversées transatlantiques comme une féerie et l'Écosse comme une province du paradis vert mousse. Virevoltant sur le terrain, il ne tient jamais en place. C'est un papillon dansant qui attire la lumière sur tout ce qu'il touche. Légendaire est son impatience. Chez lui, une seule règle : c'est tout et tout de suite.

Tout ou rien.

La fête ne va pas durer. Ses économies fondent comme neige. Il faut retourner à l'usine, se louer comme soudeur, électricien ou carrossier cognant et clouant huit heures d'affilée. Le temps de se refaire une santé financière et un nouvel espoir luit au bout du tunnel. Nina dirait que les dieux africains sont parfois très cléments. Ces dieux, aux rondeurs parfaites et au verbe subtilement rythmé par des répétitions accentuant son caractère incantatoire, dépannent les humains plus souvent qu'on ne le pense. Faut croire qu'ils ont oublié le carrossier en short et crampons.

On dit que la fréquentation de ses semblables est une expérience indispensable à l'être humain pour s'épanouir, mais, pour nous autres félins, c'est la solitude qui nous est essentielle, impérieuse. Au cours de l'été 1956, un autre chasseur de tête croise la route de la Flèche noire. Il est portugais, flatteur et ne manque pas de flair. Il dorlote Reginald, le tirant virilement par l'épaule, lui glissant des mots succulents à l'oreille.

« Plus qu'un simple footballeur, Reginald est une idole. L'espoir de son peuple », glapit-il devant un journaliste sportif.

L'agent a bien l'intention d'envoyer Reginald vers la meilleure destination mais il fait durer le plaisir. Au bout d'un quart d'heure, il annonce la couleur.

« Il fera merveille, avec moi à ses côtés, dans un grand club digne de son rang. »

Nouveau silence.

Suspense.

« Reggie est attendu au FC Porto », lâche-t-il enfin.

Le journaliste, incrédule, arrondit les yeux. Puis il court envoyer un pneumatique. Quelques jours plus tard, l'agent rencontre une dernière fois son poulain mais ô surprise il n'est plus question du FC Porto.

Bluffeur comme agent, on ne fait pas mieux.

« Le consulat du Portugal à Chicago chipote pour le visa de sortie. Mais attention je t'ai trouvé une nouvelle équipe vite fait bien fait. »

Reginald ne dit rien comme s'il n'était pas du tout concerné. Si par extraordinaire une aubaine se présentait, il l'accepterait séance tenante. Cette seule certitude lui a toujours permis de rester lui-même, de garder la tête froide. Roublard, l'agent ne lui laisse pas le temps de respirer. Il l'appelle souvent, l'invite au restaurant, lui parle de tout et de rien. Six semaines à guetter des signes, fomenter des stratagèmes. À le cajoler. À palper ses épaules de nageur pour s'assurer que le Jamaïcain est bien à lui.

Quand enfin l'annonce officielle de sa nouvelle destination lui parvient, Reginald ne saute pas de joie. Respirant par le ventre pour contrôler son rythme cardiaque, il donne l'impression que rien ne le touche. Le lendemain, il se replonge dans sa routine : sorties, pistes de danse, jeux de hasard, filles aux yeux de tison. Et si quelqu'un lui demande où il ira la saison prochaine, il affirme qu'il n'en sait rien. En somme il n'a qu'une très vague idée de son futur club. Qu'importe, il est paré pour l'aventure. Sa décision est prise depuis longtemps, et comme toujours, sur un coup de tête.

Un soir, son agent le rejoint dans une boîte huppée toute proche du Trap Door Theatre, une bouteille de champagne à la main, un cigare aux lèvres mais celui qu'il appelle Reggie ne se laisse pas impressionner pour autant. Entre éclats de rire et volutes de cigarette, il met fin à l'entretien pour retourner danser le scat avec des filles aux yeux de braise et aux cuisses dodues.

Les lettres qui lui parviennent de San Juan, la capitale de Porto Rico balayée par les typhons, n'annoncent rien d'alarmant. Le bébé va bien, la mère aussi. Bobbie reçoit régulièrement des nouvelles de Sammy. Elle appelle Lily toutes les semaines, toujours le dimanche matin avant la messe. Elle vit très mal son éloignement, elle pleure beaucoup mais elle finit toujours par avaler son chagrin. Elle se cuirasse. Promet de penser à eux, de prier pour eux. Elle écrit aussi toutes les semaines à sa mère pour régler les factures et expédier les affaires courantes.

Reginald voit les choses d'un autre œil, la candeur en bandoulière. Selon lui, c'est à elle de donner signe de vie. Ceux qui restent se manifestent auprès de ceux qui sont partis, jamais l'inverse. De plus, les enfants sont très bien dans les bras des femmes – les grandes sœurs, les mères ou les grands-mères. Ce sont les femmes qui les mettent au monde et ce sont encore elles qui les guident et veillent sur eux. Lily ou Bobbie. Mère ou grand-mère, c'est du pareil au même. Pas besoin d'épiloguer sur les mystères de la nature.

Contrairement aux gens de son âge, Reginald ne s'est pas mis en tête, lui, de programmer sa vie. De la remplir avec des ambitions familiales, un emploi du temps, des murs à consolider et des priorités à agencer. Il vit au gré du vent, sans dessein et sans illusions, comme s'il voulait oublier le monde et que le monde l'oublie. Il a vécu ainsi au gré des événements par beau temps ou par gros orage.

Au milieu du mois de mai, un vieux paquebot longe les côtes de la Floride tout en crachotant une longue traînée de fumée. Reginald Kamau, désorienté par la traversée, croit reconnaître de loin les falaises plongeantes de son enfance. Il salue respectueusement ce paysage qui défile sous ses yeux humides et qu'il prend pour les collines enchantées de sa terre de naissance. Il fredonne une ballade mélancolique en hommage aux ravines boisées de sa jeunesse. Voilà comment il se retrouve au Brésil pour une saison.

Le soleil est là, c'est la monnaie d'or du pays. La baie de Salvador de Bahia est unique au monde par son attachement viscéral à l'Afrique. Imaginez un instant que vous vous êtes égaré, comme Reginald Kamau, dans le vaste espace des Amériques et que vous venez de tomber sur un morceau d'Afrique si vibrant qu'il paraît incarner seul toute la sève et tout l'oxygène du continent, alors nul doute n'est permis : vous êtes bel et bien, corps et âme, à Salvador de Bahia, à l'extrême orient de ce Brésil qui abrite la plus grande diaspora noire du Nouveau Monde. Vous voilà pris dans l'écrin en bois massif de l'Afrique.

Capitale du tout jeune état, Salvador de Bahia est le lieu de tous les trafics. Les cultures africaines, européennes et amérindiennes se mêlent les unes aux autres pour former une nouvelle tresse humaine comme la canne à sucre s'allie à la banane. Un quart de la population mise en servage aux

Amériques a transité par cette cité portuaire qui accueille aussi une solide colonie de chats persans emmenés dans les cales pour éradiquer les rats. Les Nègres arrivant par vagues. Extirpés du ventre du navire, entassés sur des pontons, offerts au chaland. On leur ouvrait la bouche, on glissait deux doigts sous la lèvre pour jauger leurs dents, s'assurer de leur bonne santé. On les envoyait dans les champs.

Étrange comment Reginald Kamau se sent, dans ce Brésil noir, comme un poisson dans l'eau. Un proverbe de son pays lui revient en mémoire : « Donne-lui un crayon et l'enfant bâtira sa maison. »

Il se sent dans la peau de cet enfant occupé à bâtir la maison de ses rêves. Depuis qu'il a quitté son île natale, il n'a jamais éprouvé cette paix intérieure. Son corps semble se mouler parfaitement dans la glaise rouge de Salvador. Ses pas ne trébuchent pas sur les pavés disjoints de la vieille ville, non, ils glissent nonchalamment. Reginald est sur un nuage des plus doux.

Les cartes postales envoyées à ses amis de Detroit décrivent cette ville en des termes bibliques, merveilleux, un rien mélodramatiques. Il compare Bahia à Jéricho, les tambours nègres en lieu et place des trompettes qui faisaient lever les eaux du fleuve Jourdain.

Fermez les yeux à présent comme Reginald Kamau dans la grande cathédrale João de Bonfim, dépliez une carte imaginaire devant vous en remontant le temps. Parti de la troisième ville du Brésil, vous voilà de retour sur une plage en Afrique, quelque part en pays yorouba ou du côté de Pointe-Noire au Congo, et vous rencontrerez des hommes et des femmes en tout point semblables à ceux que Reginald Kamau côtoyait sur les collines boisées qui l'ont vu grandir.

Le jour, il s'entraîne dans le stade flambant neuf. L'après-midi, il fait la sieste de rigueur. Et la nuit, il danse la samba dans le Pelourinho, le vieux centre, sur la place où se tenait jadis le marché aux esclaves. Ces derniers n'ont jamais déserté le rivage, ils campent sur le lieu de leurs afflictions.

Tous les chats savent qu'à Bahia les *Orishas*, les divinités parties des côtes africaines, vivent au grand air, au milieu de tous. Ils sont célébrés à longueur de nuit et de jour, dans un même bain d'enfance synonyme de joie – et pas uniquement par les artistes et les danseurs de carnaval. La voix du petit peuple résonne dans vos oreilles longtemps après que le vieux chanteur édenté a fini de chanter le dernier refrain de son éloge à la divinité Shangô ou à son acolyte Yemanjá.

Reginald Kamau éprouve ce que les mots « émotion », « fusion » ou « effusion » recouvrent à Salvador. Bahia est le cœur pulsant de l'Afrique. Il passe d'un groupe à l'autre. Un vieil homme l'enlace affectueusement. Le vieux chanteur concède entre deux éclats de rire dévoilant ses chicots noirs qu'il entretient une relation filiale, charnelle et profonde avec les rites du candomblé. Il lève un bout du voile qui dissimule les codes vestimentaires, les inflexions corporelles, les postures et les autres signes de reconnaissance inconnus des visiteurs de passage. En sa compagnie, Reginald Kamau éprouve la fête des sens. Et tous les édifices, toutes les maisons riches ou misérables, toutes les terres communales, les *suburbios*, les théâtres, les *blocos*, les *terreiros*, les *casas* et les *favelas*, les rues et les ravines, tout lui rappelle subrepticement, sinon ouvertement, la présence des esprits partis il y a des siècles dans la nuit des cales des bateaux négriers. Et s'il lui prenait l'idée incongrue, mais finalement pas si incongrue vu le contexte spirituel, de demander à la *chuva*, la pluie qui tombe dru depuis son arrivée sur la ville de Salvador de Bahia d'où elle tire sa vigueur, elle lui apprendrait sans hésiter qu'elle est aussi, bien sûr, de mèche avec les *Orishas*. Voilà comment les divinités africaines prennent leur revanche sur l'histoire des hommes. Voilà comment leurs voix surgissent de la cohue des innombrables troupes de samba et de carnaval. Ces voix d'hier virevoltent au-dessus des bois sacrés encerclant la baie de Salvador au sein de laquelle on a érigé des immeubles à six étages, interdits aux Noirs, et qui, par leur luxe insolent, tentent de faire croire que le Brésil moderne n'a rien à envier aux gratte-ciel de New York et de Chicago.

On croit choisir sa vie, mais c'est le contraire qui arrive, c'est la vie qui vous choisit. C'est elle qui vous retient dans ses filets. Vous voilà inscrit dans un parcours, une histoire. Arrimé à ce socle par vos gènes et par votre salive, par votre expérience et par le legs de vos ancêtres. Cette force est immense, irrésistible mais cela Reginald Kamau ne le sait pas encore. De ce point de vue, il n'y a pas de hasard, de déterminisme, d'action purement gratuite. Sa marge de manœuvre est étroite, c'est cela qui fait à la fois le sel de sa vie – sa grandeur et sa misère.

Le destin de Reginald, sur son terrain de foot brésilien, ressemble à une montgolfière poussée par les vents chauds. Une montgolfière libre de ses mouvements, du moins en apparence. Reginald est incapable d'en modifier

la vitesse et la direction. Si son destin se joue dans les airs, lui a les pieds dans la gadoue, les chevilles rougies de toutes les servitudes. Il court sur le terrain comme un arbre à la recherche de feuillage.

Reginald ressemble beaucoup à cette plante du Sahara qui consume toute sa sève et son entrain en un seul jour. Dès que la graine reçoit de l'eau, elle se met à bourgeonner puis elle devient tige et prend des feuilles. Et elle fait une fleur, des graines avant de se faner, et hop, c'est le soir, c'est fini.

En attendant de flétrir en une nuit, il prend son travail de footballeur au sérieux. Après tout, c'est plus distrayant et mieux payé que son poste de carrossier chez General Motors. Dieu merci, son contrat et son visa ont été renouvelés par les autorités locales infléchies par l'audace de l'agent portugais, à moins que ça ne soit l'épaisseur de son portefeuille.

Rien ne prédestinait le Jamaïcain velu à devenir champion du Brésil en 1959 avec les Rouges et bleus de l'Esporte Clube Bahia. Des footballeurs, le Brésil en produit comme des petits pains. Rien si ce n'est peut-être la main du Dieu clément ou celle du Diable charmeur. Moi Paris, je serais tenté de rechercher les empreintes digitales de Papa Legba derrière ce coup du sort.

Dès l'arrivée de Reginald Kamau en 1956, l'Esporte Clube remporte le championnat régional. Assis dans la tribune, il n'est pas sur la feuille de match. Mais il fut bel et bien là pour soulever la même coupe en 1958. O Cubano, comme ses camarades l'appellent, fut décisif pour la conquête de la coupe du Brésil l'année suivante.

Sur le terrain, l'entente est parfaite. Nadinho, Leone, Henrique, Flávio, Vicente, Beto, Agachados, Marito, Alencar, Bombeiro et autres Biriba l'accueillent comme un frère. Le jeu fait de passes courtes et de merveilles techniques séduit Reginald. Garder la balle le plus longtemps possible, voilà le secret du style bahianais. Ils jouent au football comme s'ils se rendaient au bal ou à l'église. Deux mots peuvent caractériser leur manière de faire : explosion et fantaisie. Rien à voir avec les longues ruées sur le gardien, le b.a.-ba du jeu du Celtic Glasgow.

En dehors du stade, Reginald est bien intégré. À la fin du match, les joueurs sont accueillis par un essaim de jeunes filles, la hanche généreuse, un verre de cachaça à la main. Et les amazones de les prendre par les épaules. De leur coller sur la bouche des baisers sonores et ardents tout en tourniquant du nombril. Les nuits sont longues, humides, animées. Bahia

est d'un rouge de soleil couchant. Il n'y a pas que le sexe. Il n'y a pas que les mets savoureux, épicés, parfumés et les cocktails à base de *maracuja*, de *morango*, de *caju* ou d'*abacaxi*. Il n'y a pas que les entraînements sur le terrain secondaire d'Almaviva. Il y a tout le reste. Le rêve et la réalité emmêlés. La grâce et la beauté. Les pieds qui ne perdent jamais le contact du sol, les yeux qui ne se lèvent jamais vers un ciel ineffable. La nuit venue, l'éclair d'un autre monde s'efface devant la morne routine du ballon roulant sur la boue argileuse du terrain de football. C'est un monde tout en couleurs et en relief qui s'offre à lui. Le satin chaud et humide des cuirs enlacés. Les rires en cascade. La coulée de tendresse. L'ivresse. Les fleurs de la nuit, tantôt oiseaux, tantôt papillons. Et partout la vie qui sourd et qui bat la cadence. La Divine Chanson.

Reginald Kamau assiste, place du Pilon à Bahia, aux festivités du 2 juillet 1958. C'est l'avènement du Brésil indépendant, né un 2 juillet 1823 dans la touffeur enivrante de Bahia, qui est célébré sous ses yeux. Dès le petit matin il a vu une masse humaine prendre d'assaut les vieilles ruelles du Pelourinho, la partie historique de la ville, pour s'acheminer vers sa grande place. Fanfares, parades, processions, banderoles. Musiques et danses à toutes les étapes et souvent tous les deux mètres. Maillots aux couleurs du pays, le jaune dominant. Gueules peinturlurées. Rires, joies, dérèglements des sens. On ne peut rien refuser aux divinités africaines qui ont pris des formes humaines. *Alegria, alegria, alegria*. On le bouscule. On l'enlace et on l'embrasse. Le voilà perdu dans le Pelourinho, emporté par la foule interminable.

Reginald Kamau a changé dès sa première saison. Il a maigri, il est plus affûté sur le terrain mais il n'y a pas que ça. Ses gestes ont changé, sa démarche est plus aérienne. Quand il court, on dirait qu'il coule ou plus exactement que sa chair, ses os et ses muscles s'écoulent parfaitement dans le goulot de l'air du Brésil.

Il ne voit plus les choses comme avant. En arrivant à Bahia, une ville dotée de trois cent soixante-cinq églises catholiques aux autels en or massif, la métamorphose a débuté sans qu'il s'aperçoive de quoi que ce soit. Ça a débuté tout doucement, à son insu. Il y eut d'abord les regards se fixant sur lui. Une attention non pas langoureuse mais au contraire enveloppante, flamboyante qui vous donne le sentiment que tous ces dards vous happent, s'infiltrant en vous sans que vous puissiez y faire quelque chose.

Il a vu aussi de ses yeux les mœurs des Nègres du Brésil. Les hommes et les femmes, tout de blanc habillés, buvant et mangeant, priant et honorant, dansant et chantant pour les esprits de leurs ancêtres. Rien ne l'avait préparé à ça. Et il a vu d'autres choses plus étranges au premier abord mais finalement pas si étranges que ça car elles deviennent par la suite si douces et si naturelles. Les prêtresses bondissantes, le sang figé sur les reliques, les tambours tonitruants, les transes interminables, les feux allumés dans les concessions, les offrandes aux *Orishas*. Les danseurs et les danseuses qui tournent et vrillent sur eux-mêmes, qui rampent et s'époussettent, qui feulent et s'envolent. Qui meurent pour renaître de plus belle. Oui, il a vu de près toutes ces créatures. Il les a approchées sans rien demander en retour. Il les a laissées venir à lui comme une calebasse glissant au fil de l'eau. Il s'est laissé porter par toute cette dramaturgie en se fiant à son oreille intérieure. Sans résister ni chercher à comprendre les rites antiques, les figures imposées, les gestes et les codes secrets.

Encore et encore, il a assisté à ces cérémonies, en spectateur attiré par on ne sait quelle force souterraine. Rien ni personne ne l'avait préparé à une telle découverte. Semaine après semaine, il en revenait délesté de ses soucis sportifs, les muscles dénoués, les articulations au repos. Apaisé et plus léger, il ouvrait, par la pensée, l'une après l'autre les portes et les fenêtres qui donnent sur les mythes et les rites du monde nouveau entr'aperçu au cours de ces chorégraphies liturgiques d'un genre nouveau.

Reginald se sent libéré, débarrassé d'un fardeau, d'un remords. D'une malédiction. Celle qui plane sur la tête des jeunes Noirs nés à la Jamaïque, à Chicago ou ailleurs aux États-Unis.

Le brillant élève

Voici New York et sa légende. Ses racines étranges et tenaces enfoncées dans l'imaginaire. La ville résonne de mille langues dans un halètement ininterrompu d'hommes et de machines. Riche en longues artères goudronnées, en gratte-ciel étincelants et en foules solitaires, la cité portuaire est pauvre en amour et en élans compassionnels, du moins c'est ainsi que ses habitants la voient.

À treize ans, Sammy est à New York, avec sa mère qui lui donne le sentiment d'être une inconnue. Il a passé les douze premières années de son existence dans les bras de sa grand-mère envers laquelle il nourrit une affection sans bornes ni conditions. Il découvre la métropole, le petit bouseux tout droit sorti de Savannah, Tennessee. Il est ahuri. Il se blottit contre Bobbie. Il a froid aussi. Dès le premier soir, elle lui donnera une tisane de sauge pour le réchauffer.

Bobbie a trouvé un logement social à Chelsea, sur la 18^e Rue Ouest, un quartier à prédominance portoricaine. Il n'y a pas de Noirs, exceptée la petite famille monoparentale. Les appartements sont neufs, étroits, propres comme un hôpital. Leur prix raisonnable pour l'époque.

L'exil et la solitude, ils connaissent. Ils se lancent vite dans la vie à deux. Ils auront tout le temps pour s'approprier. Bobbie a trouvé un poste de bibliothécaire et Sammy un bon collègue grâce à ses bonnes notes.

Il est accepté à DeWitt Clinton, d'excellente réputation, dans le Bronx. Il s'y rend toutes les semaines sans Bobbie partie aux aurores. Il faut goûter chaque jour comme si c'était la première fois, répète Bobbie. Sammy acquiesce. Fait des efforts. Et ça lui réussit, c'est un garçon doux et obéissant. De l'avis de tous, son travail est appliqué et ses résultats excellents. Il aime la lecture, la poésie et le basket. Il dépasse tout le monde d'une tête. Il est souriant, serviable. Toujours attentif aux autres.

Au cours de la dernière année, son professeur d'anglais impressionné par la qualité de ses rédactions remue ciel et terre pour lui dégoter une bourse

qui lui assurera son entrée à Fieldston, un établissement réservé aux enfants prodiges de la grande bourgeoisie juive.

Mawlânâ nous disait que les lieux où l'on a aimé et où l'on a souffert, où l'on a pensé et rêvé surtout, ces lieux quittés sans espoir de jamais les revoir, nous apparaissent plus beaux par le souvenir qu'ils ne le furent en réalité.

Le futur mage serait du même avis que mon auguste mentor et swami.

C'est lui qui m'a raconté comment au sortir de DeWitt Clinton il fut admis à Fieldston, le lycée le plus couru des rives de l'Hudson. C'est Bobbie qui est aux anges ce jour-là. Elle ne retient pas ses larmes lorsque Sammy, avec sa voix déjà ronde, lui annonce la bonne nouvelle. Elle remercie le Seigneur. Elle prévient aussi son fils qu'il a une épée de Damoclès au-dessus de la tête et qu'au moindre écart il sera exclu. Les riches ne te donneront pas une seconde chance, s'étrangle Bobbie à fleur de larmes. Les yeux dans les yeux, Sammy lui promet qu'elle peut compter sur lui et qu'il sera exemplaire.

Le lendemain, le voilà dans l'établissement aux briques rouges. Sur la centaine d'élèves inscrits, Sammy recense les têtes crépues qu'il croise dans les longs couloirs lumineux. Ils ne sont que cinq Noirs en tout et pour tout.

À la maison, Bobbie est une mère sévère, très stricte en matière d'éducation. C'est aussi une formidable fée du logis, tout est à sa place. Propre et nickel. Les longs trajets en métro, son travail de bibliothécaire, la mort de sa mère et le célibat forcé n'entament pas sa bonne humeur. Elle se dévoue à son fils, l'enveloppe de tout son amour. Elle lui enseigne des règles strictes et précises que l'adolescent suit à la lettre. Entre les prières, les leçons, il peut se détendre en jouant au basket au lycée. Il fait ses gammes à la maison tous les soirs. Mais pas question de s'attarder dans la rue, de traîner avec n'importe qui.

Fieldston est un bastion libéral. Seuls des gens très riches se permettent de nourrir ce genre de lubie. De prôner, par exemple, la liberté individuelle tout en payant moins d'impôts et en votant Démocrate.

À la fin des cours, les élèves retournent dans les beaux quartiers, direction Upper West Side. Sammy trotte pour ne pas rater le métro, arriver en retard à Chelsea et se faire gronder par sa mère.

Seul un autre élève prend le même chemin que lui. Il s'appelle Paul Margot, il vient d'une famille juive aisée. Paul et Sammy sont très liés au

point que Bobbie donne l'autorisation à son fils de dormir une à deux fois par mois chez les Margot quand les garçons ratent le dernier métro.

Sammy aime beaucoup la famille Margot. Sa mère aussi. Elle les a rarement vus mais d'instinct elle sait que les cinq membres de la tribu sont des gens bien.

N'ayant pas connu la chaleur paternelle, Sammy a pour Jerry, le père de son copain, des élans de tendresse assumés. Jerry et Sammy adorent discuter de politique. Bien que conservateur, Jerry se passionne pour les courants utopiques. C'est un anticommuniste féroce mâtiné d'anarchisme. Sammy possède une maturité politique remarquable pour son âge. Son cœur penche à gauche. En tout cas, nettement plus à gauche que celui de Jerry.

Tout a été dit sur l'enfance de Sammy Kamau-Williams, y compris ce que l'on ignorait. Pour en rendre compte, des anciennes connaissances se sont muées parfois en anges providentiels, c'est-à-dire en conteurs très loquaces. Paul Margot lui ne mange pas de ce pain. C'est un homme à principes, un ami fidèle.

Paul Margot se souvient aujourd'hui encore des nuits fiévreuses au cours desquelles son père et son meilleur copain ferraillent sans relâche. Il n'a pas oublié comment Sammy développait ses arguments calmement et fermement, comment il voulait remettre tout à plat, prônant un socialisme délibérément consenti par tous. Jerry ne partageait pas les opinions de son jeune adversaire de quatorze ans mais il avait pour lui une admiration teintée d'affection. Toutes les deux semaines, Sammy dormait chez les Margot. Jerry lui prêtait des ouvrages d'Ayn Rand, une philosophe athée individualiste et *libertarienne*, née en Russie sous le nom d'Alissa Zinovievna Rosenbaum, qui inspirera Ronald Reagan et l'école de l'économie rationnelle.

Sammy ne se laisse pas impressionner par les thèses de l'auteur de *Nous les vivants* qui jouit d'un grand succès public. Il annote les ouvrages, démonte les arguments pied à pied.

En 1963, Sammy a quatorze ans et demi, un cou de taureau et un duvet sur le menton. Il dépasse d'une tête tout le monde. Il aime rire et faire rire. Sur les terrains, il s'amuse comme un fou, le sourire fixé aux lèvres. Le seul trait étrange dont se souvient encore Paul Margot, son meilleur camarade de Fieldston, c'est sa voix. Profonde. Entre les ténors et les basses. Une voix

faite pour servir Shakespeare, dira plus tard Ron Carter, le virtuose de la basse recherché par tous les orchestres de jazz.

Pour les êtres sensibles et complexes comme Sammy, les années d'enfance comptent double. Tout leur vient de ce royaume d'enfance aux éclats d'ocre et de boue. Plus jeune, j'étais un grand chasseur de lézards. Je piquais des sprints, juste pour le plaisir de la chasse, le coup d'adrénaline. Bien sûr, je n'ai jamais goûté la chair élastique de ces petits reptiles mais j'aimais les effrayer. Dès qu'un gecko se retrouvait prisonnier, je le relâchais illico pour ne pas être tenté de le déchiqueter. D'abord, toutes les créatures sont vivantes et sacrées, les êtres animés comme les êtres inanimés. Ensuite, personne n'est à l'abri d'une réaction impulsive : un coup de griffes est vite arrivé.

Comme moi, Sammy était un petit garçon joueur. À trois ans, la bouille empourprée d'une joie exubérante comme un petit lutin, il posait des questions assez étranges. Plus d'une fois, il a demandé à sa grand-mère : « Est-ce que la pluie est heureuse d'être dehors, mamie ? »

Lily Williams redoutait les questions qui taraudaient son petit-fils surdoué. Car sous son apparence angéliquement paisible, Sammy est déjà intérieurement tourmenté. Il se sent sans cesse traqué, épié, surveillé. Toujours aux aguets, toujours en quête d'un bol d'air. Il cherche partout son ombre, le frère jumeau dont il rêve certains soirs. Il sait que le vautour bicéphale n'est jamais loin, que les bois de Savannah abritent mille bêtes, que la mort rôde alentour.

La quête de Sammy me rappelle une histoire persane ou turque. Peut-être connaissez-vous l'histoire de l'âne tombé dans le puits ?

C'est un très vieil âne qui ne servait plus à grand-chose tant il était vieux et usé. Un jour, il tombe par mégarde au fond d'un puits tari dans la cour de la ferme où il vit depuis sa naissance. Le fermier se dit que l'âne et le puits ne servant plus à rien, il allait combler le puits faisant ainsi d'une pierre deux coups. À l'aide de sa remorque et de son tracteur il rassemble quelques mètres cubes de terre. Il invite ses voisins pour un barbecue, puis à la fin du repas il leur donne à chacun une pelle et ils entreprennent de combler le puits.

Quand ils jetèrent un coup d'œil dans le puits pour voir le niveau de terre qu'ils y avaient jeté, ils virent avec surprise que l'âne était toujours présent et qu'au lieu

d'être recouvert de terre, il remontait, tant et si bien qu'il finit par regagner la surface. L'âne avait profité des pelletées de terre, les piétinant au fur et à mesure, pour remonter à l'air libre.

Si Sammy parvient à vaincre les forces qui le tirent vers le bas, je suis sûr et certain qu'il remontera, lui aussi, à l'air libre. Et moi je serai le plus heureux des chats. J'envisagerai, Dieu merci, ma septième vie comme l'une des plus accomplies.

En attendant de remonter complètement la pente, de reléguer ses peurs dans le vestiaire de l'enfance, il se dépensera tantôt dans le sport, tantôt dans la musique pour garder la tête sur les épaules.

Au lycée, tout chez Sammy tourne autour du sport. Basket. Base-ball. Football. Sur les terrains, son sourire sardonique ne le quitte jamais. C'est l'être le plus amical, le camarade le plus fidèle, se souvient encore Paul Margot tout excité à l'idée de converser avec un chat philosophe. Perdu dans la forêt de son passé, il sourit mécaniquement, comme s'il voulait exhiber ses petites dents symétriques, alignées comme il faut, telles les deux balances de la Justice.

C'est en cours de littérature que, pour la première fois, Paul se rend compte que Sammy est bien plus qu'un garçon charmant. Un jour, le professeur demande à tous ses élèves d'écrire une rédaction personnelle, un morceau de vie authentique. Une semaine plus tard, les élèves rangent dans leur cartable les trois feuillets remplis de clichés, annotés de la main bienveillante du professeur. C'est à ce moment que Sammy lève le doigt pour faire la lecture de sa copie. Le professeur accueille l'audace de l'élève avec un sourire malicieux.

Tout s'arrête instantanément. Plus rien ne bouge dans la classe. Les quarante pages défilent, donnant chair à la petite bourgade de Savannah, Tennessee, qui a vu grandir Sammy. Tout y passe, la féerie des nuits de veillées, la voix profonde du peuple noir longtemps étouffée par la vieille Amérique puritaine et jusqu'aux mains magiques de Lily. La tisane à la sauge, l'herbe sacrée des esclaves dans les champs de coton. Des descriptions tout en relief. Un sens précis des dialogues, une profonde chaleur, aucune note de fantaisie gratuite.

La cloche sonne. Les élèves se lèvent, silencieux et somnambules. Ils sont transfigurés. Des larmes glacées coulent le long de leurs joues avant de

s'écraser sur leur poitrine. Ils quittent Fieldston, traversant le grand préau à pas comptés. De dos, on sentait qu'ils étaient plongés dans un état second qui les accompagnerait toute la nuit.

D'une voix tremblante, devant le portail, Paul parvient à dire merci à Sammy. Et c'est le début d'une longue amitié.

Plus tard, Sammy enseigne le piano à Paul et Paul lui apprend à jouer de la guitare. Ils forment un petit groupe de rock avec des camarades du lycée : Paul à la guitare rythmique, Bill Horowitz à la basse, David Appleby à la batterie et Ira Resnick qui interprète les tubes des Stones, des Beatles et des Kinks. Au micro, Sammy alterne avec Ira moulée dans sa tenue noire qui lui donne un air de vulgarité délibéré. Sammy chante, lui, ses propres compositions. Il sait déjà ce qu'il fait. Il sait parfaitement ce qu'il veut. C'est un boute-en-train. Il ne se gêne pas pour glisser dans ses textes des mélodies empruntées au répertoire du gospel. Paul Margot, aujourd'hui encore, n'y voit aucune trace de malice. Le temps n'a pas altéré la qualité de ses souvenirs roulés dans la tendresse.

« Sammy savait très bien que nous venions de milieux sociaux très différents. C'était une bénédiction d'avoir parmi nous un camarade comme lui ! »

Le groupe est invité pour animer les fêtes de famille, les bar-mitsva et les anniversaires civils. Si les Warlords sont demandés pour faire souffler un petit vent de folie dans les salons bourgeois, les vrais guerriers auxquels les gamins de Fieldston doivent leur nom écument les bars louches du Village. Ils ont leurs habitudes dans la zone portuaire, le territoire des loubards sombres et terreux, des dealers aux sourcils broussailleux, des matelots, des putes et de leurs maquereaux. Et voilà que le bruit court, un soir, lors d'un bœuf organisé dans le foyer estudiantin du Manhattan College, que les vrais Warlords se sont introduits dans l'auditorium. Panique et débandade. On craint la baston. Les zazous manient indifféremment le couteau et la batte de base-ball.

« Je crois bien qu'ils ont vraiment aimé nos morceaux. »

Quarante-quatre ans plus tard, Paul Margot, l'œil étincelant, n'a rien oublié de ce concert qui aurait pu tourner au carnage.

Pour Bill Horowitz les faits les plus marquants de cette époque tournent autour des séances de répétition. Elles ont lieu invariablement chez lui, dans la banlieue cossue de Riverdale. Sammy arrive, salue tout le monde puis

monte directement dans la chambre de Nellie. Sammy joue aux cartes durant des heures, ses longues jambes allongées de part et d'autre du tapis. Sa partenaire de jeu n'est autre que la benjamine de la famille Horowitz, dix ans d'âge.

Quand il consent à quitter Nellie c'est pour se jeter sur le petit piano électrique et jouer des variations autour de sa chanson préférée de l'époque : *Go Now* du groupe de rock britannique, The Moody Blues. Il teste plusieurs versions de *Go Now*, tricotant et détricotant les lignes mélodiques. Une fois rentré chez lui, il rejoue encore le même morceau jusqu'à en connaître le moindre silence. Bill se souvient que Sammy désertait parfois les Warlords pour rejoindre un autre groupe issu du même lycée. Sammy est-il allé leur donner un coup de main de son propre chef ou a-t-il répondu à l'appel de Keith Kaufman, le leader des Voodoo Buddies, nul ne le sait encore aujourd'hui. Sammy passe d'une bande à l'autre comme il passe du football américain au basket avec le même bonheur.

Quarante-quatre ans plus tard, David Schwartz, le matheux de Fieldston, apprécie la loyauté de Sammy sur les terrains de sport comme dans la classe.

« Sammy donnait les ballons, défendait, marquait les points, traversant le terrain en quelques foulées. Il savait suer pour le plaisir. Sa présence nous apaisait. »

Et David d'ajouter : « Sammy avait un mot pour chacun – y compris pour nos pires adversaires. »

Le front haut, dégarni en demi-cercle, repoussant ses cheveux ondulés sur les côtés. Des traits fins, un profil doux et serein. La figure du chanter Langston Hughes accompagne l'adolescence de Sammy. On a tous besoin d'un héros pour grandir, franchir facilement la barrière de corail de l'enfance. Moi j'ai opté pour Mawlânâ, mon puits d'érudition et de sagesse soufies. Et Sammy pour un poète visionnaire.

Sammy découvre Langston Hughes dans les pages du *Chicago Defender*, le journal le plus en vue de la communauté noire, sur la table de la cuisine de Lily. D'abord, le portrait en médaillon. Puis ces mots, ces phrases, ce rythme et ces répétitions qui le harponnent. L'effet est immédiat. Sammy dévore les poèmes sublimes et les chroniques hebdomadaires composées d'un trait, en apnée. Semaine après semaine, c'est le même ravissement.

Plus qu'une figure paternelle, Langston Hughes est l'orfèvre qui transforme la limaille en or, le tisserand des tapis merveilleux où on respire le velours de l'instant. Mais il y a autre chose encore : un tact, une aisance. Pour Sammy, tout Langston Hughes se résume en deux mots. La fierté et l'admiration. Sentiments inconnus jusqu'alors pour le petit gamin du Tennessee.

À l'image de son parrain, Sammy s'applique à composer des récits et des poèmes avec une belle élégance à la fois précise et sobre. Il s'applique beaucoup, s'inspire de ses leçons de piano, alternant le plaisir et l'effort. Il s'en sort bien en assumant parfaitement cet héritage avec une harmonie dans les formes et une réelle décontraction qui montre qu'il en a encore sous le coude. Déjà Sammy veut prendre le frais, boire dans les nuages. Débusquer un avenir.

En 1967, Sammy a dix-huit ans et l'insouciance des fils prodiges. Il sort diplômé de Fieldston. Il renonce à Harvard, à Yale ou Princeton. Le confort et la sécurité ne le tentent pas. Il ne fait rien comme les autres. Ses camarades de Fieldston prennent la voie royale balisée pour eux depuis la naissance. Sammy a d'autres rêves. Il rejoint Lincoln, une petite université noire située au mitan de la Pennsylvanie. Le trouvère Langston Hughes est passé par cette université avant de devenir le dandy de la Harlem Renaissance. Sammy ne pouvait que le suivre, il se sent armé pour la poésie. C'est ce qu'il explique à Paul Margot, son meilleur ami.

Certains tracent les grandes lignes de leur destin sur le papier blanc, d'autres les déroulent au fil de leur voix, d'autres les gravent dans le bois tendre. Depuis la nuit des temps, mâché par le doute, sentant descendre en lui son propre crépuscule, l'homme se rebiffe et parvient à repousser ce qui habite les ténèbres avec la seule force de son imagination. Quant à moi, je veille sur mon Sammy qui couve un tempérament d'écrivain.

Mes deux pattes sur l'aiguillon, je tiens la barre, peaufinant mon agenda d'ange gardien. Je continue l'œuvre de protection tenue jadis par une petite femme extraordinaire. Vous avez déjà entendu parler d'elle, vous ne la connaissez pas encore très bien. Elle s'appelait Lily. Lily Williams. C'était la grand-mère de Sammy Kamau-Williams. Elle savait comme personne sonder les recoins secrets de son petit-fils. Comme elle, je ne peux me permettre de prendre de vacances, je ne peux laisser un seul jour Sammy suspendu entre le vide et la pénombre.

Chaque matin, je m'adonne à un rituel dont je vous épargne les détails. Disons que, dès le lever du soleil, ce rituel m'aide à faire preuve d'un subtil et profond discernement. Je fais silence dans mon enveloppe charnelle, je prête attention à ma respiration. Avec une pleine conscience. Puis je mets tout mon être en orbite, je l'oriente simplement dans la direction de Sammy. Et où qu'il soit sur cette terre, à l'intérieur ou à l'extérieur du territoire étatsunien, je me retrouve à ses côtés ou plus exactement dans son dos. Mon âme vient se coller à ses basques. J'entends son souffle sortir de sa gorge à petits coups saccadés. Je ne relâche pas mon attention. Mon souffle se superpose au sien. En douceur. C'est ainsi depuis le début de notre histoire. Il n'y a pas de raison que cela change.

Je hais les animaux de compagnie, les chiens fidèles à leur propriétaire, les perroquets répétant à l'envi des bouts de phrases, les petits chats miaulant au coin du feu. Tout me rebute chez eux et jusqu'à cette expression qui met l'homme au centre et nous ravale au rang de bête sans tête ni relief.

Je ne suis pas un chat de compagnie, je suis le double de Sammy Kamau-Williams. Je lui ai donné mon âme. Et j'ai calé ma respiration sur la sienne. J'accomplis l'œuvre que Lily Williams n'a pas eu le temps d'achever.

Avant que je ne prenne sa place, Lily a veillé sur lui chaque jour et chaque nuit que le Souverain leur a prodigués. Elle l'a bichonné comme un prince jusqu'à ses douze ans. Puis, ce qui devait arriver arriva sans que personne puisse y changer quoi que ce soit. Là-haut, Papa Legba le messager a ouvert une porte secrète. Là-haut, le Majestueux l'a appelée auprès de Lui. Lily n'est plus de ce monde ou plus exactement elle tourne en orbite autour de ce monde.

Pour les incrédules, elle est morte aux premiers jours du printemps 1961. C'est écrit sur sa fiche d'état civil. Elle repose, pour l'éternité, dans un petit cimetière mangé par les mauvaises herbes à Savannah, une grosse bourgade du Tennessee, pas très loin de Nutbush où la grande Tina Turner a vu le jour. Si j'étais sculpteur, je lui consacrerai un buste digne de Janus : d'un côté la mère et l'épouse parfaite ; de l'autre, la combattante et l'écorchée hantée par sept démons.

La seule chose dont elle se souvenait, c'est d'avoir vu quelque chose d'extraordinaire le matin où elle est morte. Le reste ne se dit pas avec des mots de tous les jours. Le reste ne regarde qu'eux.

Si je continue à veiller sur mon Sammy qui vient de dépasser le cap de la soixantaine et après toutes ces décennies, c'est d'une parce qu'il est la chair de sa chair, le fils de la fille unique de Lily. De deux, parce que des forces maléfiques ont jeté leur dévolu sur lui il y a bien longtemps, du temps où il n'était qu'une innocente petite créature.

Des voisins, pris de panique, déclarèrent ce jour-là que notre Sammy a été effleuré par la main gauche de la nuit. Ils se précipitèrent pour allumer des bougies dans l'église en bas de la rue et se prosterner jusqu'à terre devant de très saintes icônes.

Pour moi, tout cela n'était que sottises. Pourquoi lui ? Après tout Samuel n'était qu'un innocent enfant. Je dis Samuel parce qu'on l'appelait ainsi en hommage au Jamaïcain qui avait reçu ce prénom au baptême, en sa douzième année. Celui que le public connaît sous le nom de Sammy, le virtuose du jazz de soixante-deux ans, n'existait-il pas en puissance déjà chez le petit Samuel qui ravit le cœur de Lily ? Les incrédules ne feront pas facilement le lien entre ces personnes, entre d'une part l'enfant, j'irais jusqu'à parler du bébé, et d'autre part l'artiste qui a au compteur quatre décennies de production artistique, des milliers de concerts, une douzaine de disques et trois livres. Attention, Sammy n'est pas seulement musicien. Il est aussi poète visionnaire, écrivain précoce, militant politique de la première heure. Il a signé également deux romans et des recueils de poèmes. Tous écrits à un âge tendre, entre sa dix-neuvième et sa vingt-troisième année. Cet homme-là, vous êtes des centaines de milliers à l'aduler, à l'écouter depuis des années, bénis par sa musique. Ses photos illustrent des pochettes de disques, des couvertures de magazines et des T-shirts. Il vous suffit d'ouvrir la première gazette de jazz ou de hip-hop pour voir sa vie défiler comme sur les écrans gigantesques de Times Square. Notre Sammy à nous, c'est une tout autre histoire.

Je vous le redis car je doute que vous ayez une mémoire féline, fiable dans la durée. Elle s'appelait Lily. Lily Williams. Elle avait atteint l'âge de mille âmes. Lily était, est et Lily restera la grand-mère maternelle de l'enfant qui sera connu plus tard sous le nom de Sammy Kamau-Williams.

La vie ne l'avait pas épargnée, Lily. À la naissance, elle n'avait rien entre les mains. Pas même une paillasse pour dormir. À l'adolescence, des lambeaux de cauchemar lui scellaient les paupières. Son étoile ne pointait

que vers une seule direction. Destination servitude. C'était la connaître très mal.

Lily était une battante, une activiste chevronnée. Rien à voir avec la bonne Nanda du golfe de Guinée vaincue par la Chose dès le berceau. En tout cas, elle n'était pas comme ces êtres emmenés sur la côte africaine les yeux bandés avant d'être jetés dans la cale du bateau négrier.

Le monde est peuplé de monstres et d'âmes pures. Les Nanda d'aujourd'hui se pavanent dans les rues de New York. Ils ont troqué leurs frayeurs anciennes contre une indifférence indémodable. Solitaires, même dans la foule, ils se saluent d'un petit hochement de la tête pour ne pas avoir à se serrer la paluche et se tomber dans les bras les uns les autres.

Bien sûr, Lily fut de toutes les campagnes politiques menées par les siens pour les droits civiques. Comme jadis Lily, j'ai moi aussi une mission sur cette terre avant de finir ma vie de chat savant : veiller sur un homme malmené par la fièvre suicidaire des concerts, atteint par la violence de sa célébrité. Je sais tout de lui. Je vois tout. Seuls les incrédules oseront remettre en cause mon propos. Ils me font bien rire. Peuvent-ils se doter de la clairvoyance des chats pour sonder les mystères de ce monde de Nanda ? Que savent-ils, eux, de la migration des âmes, des déserts galactiques et des voyages intersidéraux qui se font à vitesse de la lumière ?

Nina Little

Si comme moi vous aviez eu le privilège de côtoyer la grande dame qu'est Nina Little, vous auriez tout de suite remarqué combien les chiens ont joué un rôle important dans sa vie. Je ne vous cache pas que je ne suis pas fou de ces bestioles besogneuses et idiotes, je me demande souvent ce que les hommes peuvent bien en tirer. À mes yeux, ils sont aussi sales, bruyants et insondables que les manifestants rassemblés dans le parc Zuccotti le sont pour les traders de Wall Street. Mais à chaque race ses mystères et n'étant pas un humain, encore moins un impitoyable banquier, je garde mes réserves pour moi. Je dois convenir cependant que Nina aime beaucoup ses chiens et la réciproque doit être vraie. Ils sont l'objet de son amour sans bornes. De son désir de maternité. Compagnons et enfants chéris, ils égaient son existence. Et il est fort probable qu'il en soit ainsi du premier jour de leur rencontre jusqu'à leur dernier soupir. Si ma mémoire est bonne Nina a eu des terriers, un boxer, un épagneul maladroit comme ce n'est pas permis et deux chihuahuas, faux jumeaux.

Un jour que je n'avais pas grand-chose à faire de la journée, il m'est venu l'envie saugrenue de suivre un chien dans la rue. Sans calcul. Juste pour voir où cela pouvait me conduire. C'était un bouvier australien, court sur pattes, au poil ras et cendré. Dans son sillage, j'ai pris la première rue à droite en sortant de chez moi, puis celle à gauche, puis à droite encore et ainsi de suite jusqu'au moment où le chien qui n'a pas remarqué ma présence s'arrête net devant une porte qui descend dans les profondeurs de la terre.

Au-dessus de cette entrée qui ne paie pas de mine, un petit écusson avec la mention SUBWAY, en lettres blanches sur fond bleu. Le chien s'engouffre dans la bouche du métro. Je le suis, ma caboche pleine d'émotion. Depuis ce jour, je prends le métro le cœur léger, en m'efforçant d'éviter les panneaux publicitaires et les rames qui finissent leur course à Brooklyn.

Les chiens de Nina ont un cachet particulier. Ils sont propres sur eux, bien coiffés, bien habillés et toujours un mot poli à la bouche. C'est du

moins comme ça qu'elle me les a décrits quand je fis sa connaissance.

Quant à moi, je sortais des égouts. J'avais le poil ébouriffé, la morve au museau et la griffe facile. Des spasmes incontrôlables me pliaient en deux. Pour manger, je ne vous dis pas l'ambiance. À peine l'assiette posée devant moi, je me jetais dessus, plongeais dans la sauce, pataugeais dans le jus, m'en barbouillais la gueule. Et pour le clou final, j'expulsais trois petits rots avant de prendre la tangente. En se détendant comme Muhammad Ali, elle me reprenait par le collet, me faisait asseoir avec douceur.

« Hop là, petit ! Calmos ! » siffla-t-elle la première fois en me tenant coï uniquement par la force de ses yeux.

Sauvage, je tentais à nouveau de m'échapper mais c'était compter sans l'avant-bras élastique de la dame. Vaincu, je me suis rendu. Et ce jour-là, Nina m'a administré, de sa voix calme mais ferme, ma première leçon de savoir-vivre.

À force de patience, j'ai appris à me tenir à table tranquillement, sans me basculer avec la chaise, ce qui avait le don d'énervier Nina. J'ai appris à ranger mon rond de serviette dans le tiroir, à faire la vaisselle et surtout à apprécier les bons plats qu'elle sait mijoter comme personne et dont la recette lui a été transmise oralement par sa grand-mère qui la tenait de son arrière-grand-mère née à Macon, en Géorgie.

Le riz blanc, les haricots rouges ou noirs, la viande de porc, le hareng saur, la farine de maïs, les acras, les crevettes rissolées à l'huile de palme, la patate douce et les bananes vertes, je ne peux plus m'en passer. Le porc m'était interdit du temps où je m'appelais Farid et vivais dans l'ombre chaude de l'Islam. Ce n'est plus le cas depuis mon long séjour dans les égouts de New York. J'ai embrassé le changement, je l'ai accepté au lieu de le gommer, de l'oublier. J'ai fait le deuil de quelques certitudes, je pensais aussi que le chaos était nécessaire à toute forme de création, je sais qu'il n'en est rien. À présent, je suis un autre. Je veux être un chat sans règle de vie autre que celle de l'Amour. J'ajouterais que je ne suis ni d'Orient ni d'Occident et que je crois bien que j'irais jusqu'à manger de la viande de rhinocéros juste pour le goût si je pouvais en trouver facilement sur la 125^e Rue. N'allez pas croire que j'ai perdu la foi, non, je conçois les choses un peu différemment et j'ai changé comme tout un chacun. On ne se baigne jamais dans le même fleuve, notait un vieux philosophe grec. Et le baigneur n'est jamais le même, précisent les adeptes du bouddhisme. Ils ont tout

compris avant les autres. D'eux, j'ai retenu une petite leçon pragmatique : ce que nous voyons est conditionné par nos facultés de perception, lesquelles sont fort limitées. Plus on admet que bien des choses nous échappent et que les apparences sont souvent trompeuses, moins on porte des jugements péremptoirs. Voilà qui ramène le calme dans notre gaine charnelle, fait baisser la température collective, favorisant grandement la paix et la tolérance. Depuis je me sens plus léger.

J'ai toujours aimé les crayons de couleur, les cahiers, les reliures de livres et l'encre. Nina me grondait quand elle me surprenait le doigt dans l'encrier. Tu vas tout me salir, grognait-elle. Je restais immobile, la patte bleutée en l'air, une petite larme factice au coin de l'œil. J'attendais qu'elle me tourne le dos pour m'enfoncer le doigt bleu d'encre dans la bouche. J'adorais le goût âpre de l'encre de Chine. Je crois bien que j'ai joué à ce petit jeu jusqu'à un âge tardif. Nina n'y a vu que du feu. Les fois où elle découvrait le pot aux roses, ses traits se figeaient instantanément, son visage prenait la couleur du mercure. Elle me tirait invariablement par la peau souple du cou, me soulevait du sol pour me sermonner. Je redoutais ses colères et pourtant je recommençais de plus belle dès que la douleur musculaire quittait la région du cou. Le goût de l'encre était irrésistible. Les mois passant, je retenais la leçon, multipliais les cajoleries, les tours de passe-passe. Nina me complimentait, présageant que j'allais cette fois retrouver le droit chemin, celui de la propreté et de la politesse. J'étais de nouveau son petit ange. Attentionné et tout. Je me demande aujourd'hui encore si elle se voilait la face ou si elle aussi jouait la comédie pour avoir la paix.

Quand il n'y a plus grand-chose à attendre de la destinée, quelques-uns comme Nina vont chercher au fond de leurs tripes le droit à l'indignation, la force de tourner en ridicule la chiennerie de la vie. C'est sur ce terreau qu'est né le blues dans les champs de plantation du Sud avant de monter dans les grandes villes du Nord.

C'est très tôt dans l'histoire américaine, vers 1620, que les esclaves africains débarquent en Virginie. Ils sont parmi les premiers immigrants, à ceci près que les Africains n'ont pas choisi de s'embarquer sur les bateaux négriers. Dans les années 1700, on ne dénombre que trente mille Noirs dans les colonies britanniques du Nouveau Monde.

La machine à dépeupler les côtes africaines tourne à plein régime avec la complicité des chefferies locales. En 1860, ils sont trois millions huit cent mille esclaves dans les États du Sud, les chiffres sont dopés par l'extension des cultures du tabac, du riz et du coton dans la Virginie, le Mississippi, la Géorgie et jusqu'aux confins du Texas. Dans le même temps, des volontaires noirs s'enrôlent dans l'armée de l'Union dirigée par le général Ulysses S. Grant pour aller combattre le Sud esclavagiste. Rien ne sera plus comme avant. La guerre de Sécession est passée par là. Elle laisse sur le carreau un million de morts, ruinant définitivement l'économie du Sud.

Le 18 décembre 1865, le 13^e amendement de la Constitution proclame la fin de l'esclavage. Une victoire posthume pour le président Abraham Lincoln, assassiné en avril de la même année.

James Meredith entre dans l'histoire en 1962 comme le premier étudiant noir à être admis à l'université du Mississippi. Hawaï qui a vu grandir le jeune Barack Obama, né un an plus tôt, montre un profil plus tolérant et plus cosmopolite que le vieux Sud esclavagiste.

Devant le petit appartement de James Meredith, des soldats campent pour assurer sa sécurité. À chaque déplacement, un agent fédéral l'accompagne. À New York et dans les grandes villes de l'Est et du Nord, le Black Arts Movement (BAM) entame un combat de tous les instants. Objectif : rien de moins que l'égalité et la justice. Rien de moins que l'émancipation des Noirs par tous les moyens possibles comme pour faire écho au mot d'ordre de Malcolm X. Des artistes, écrivains et musiciens tels que Amiri Baraka, Sonia Sanchez, Maya Angelou, Ishmael Reed vont hisser le BAM au plus haut des sommets. C'est sur ce terreau que Sammy Kamau-Williams enfouit ses premières semences.

En 1974, il compose *Winter in America*, un tube qui passe et repasse dans les ghettos, donnant à sentir le long manteau glacial qui recouvre l'Amérique, la perte des repères et la mort de tous les guérisseurs importés d'Afrique. Gerald Ford succède à Richard Nixon affaibli par les scandales et les coups de semonce de la jeunesse.

Ma dernière vie n'avait pas commencé. Pour les incrédules je n'étais pas né, j'ignorais tout de l'existence de l'enchanteur. Et personne n'avait encore tenté de mettre fin à mes jours en me noyant dans un seau d'eau saupoudrée de Javel.

Avec son copain Harry Gibbs, rencontré à l'université Lincoln lors d'un concert donné sur le campus par The Last Poets, Sammy concocte un chaudron poétique et politique. Le succès est immédiat, d'abord sur le campus. Le Midnight Band est né. La musique noire a deux nouveaux mages dans ses rangs. C'est à cette époque que les médias ont vite dégoté un surnom à Sammy. Ils l'ont baptisé le « Bob Dylan noir ». Il y a pire comme compliment de la part de ces journalistes blancs à court d'idées.

Mon vieux mentor disait que les clous avec lesquels Jésus-Christ a été crucifié s'appelaient Ignorance, Égoïsme, Hypocrisie et Rumeur. Les journalistes ont bien fait leur travail. Ils ont sali Sammy. La honte, la colère et le ressentiment ont eu raison de son inégalable bravoure. Depuis la drogue est passée par là. Elle attendait que l'alcool brutalise le squelette avant de s'emparer de son âme. Dans la glaise rouge et fumante du *Deep South*, Papa Legba l'attendait au premier carrefour.

Dans sa jeunesse Sammy est un garçon solide, long des jambes, étroit de taille, large d'épaules, le teint clair. Il arbore une coupe afro et porte des chemises africaines. Au fond de lui, c'est un enfant haut perché sur ses gambettes, surpris par sa nouvelle morphologie (oui, la souche de nos milliards de cellules) qui va désormais l'accompagner comme son ombre.

La Providence l'a doté de la plus grosse pomme d'Adam de la terre. Dès qu'il ouvre la bouche pour parler ou pousser une louange, on ne voit qu'elle. De la taille d'un poing d'enfant, elle monte et descend le larynx avec la régularité d'un métronome. Avec sa grosse touffe de cheveux et ses lunettes noires, sa pomme d'Adam est mise en valeur : un bijou dans un bel écrin acajou. Les filles n'ont d'yeux que pour lui et les hommes sont jaloux de cette voix de baryton jaillissant de sa poitrine. Cette voix ne cessera de réveiller le peuple noir, de secouer le monde à coups de refrains révolutionnaires et de mélodies compassionnelles.

Sammy est né avec ce don. C'est un chamane qui sait transformer le chaos en ordre. Un artisan du blues. Un *bluesologue*, voilà ce que je suis de toutes mes fibres, martèle-t-il aux idiots de journalistes qui le décrivent comme le parrain du hip-hop. La prédisposition se manifesta très tôt chez lui, dès sa naissance. Il est donné à peu de gens de maintenir cette flamme, d'y croire vraiment, sans soupçon ni retenue. Et une toute petite minorité sait en user sans effort – du moins, en apparence. Le reste de la vie n'est qu'un long et patient apprentissage pour arriver à maîtriser ce talent, à user

de ce feu intérieur sans risquer sa peau. Ce don des dieux comporte sa part de bien et sa part de mal. Sa magie, c'est d'être ni bon ni mauvais en soi, mais d'être les deux à la fois. En permanence. De l'affrontement avec le mal peut naître l'aspiration à la félicité. Que le mal disparaisse même pour un temps et le bien s'évanouit. Tout chanteur de blues le sait et s'il allume une chandelle c'est dans le but de projeter une ombre, créer une once de nuit qui pansera ses stigmates. La nuit est son présent et au bout luisent l'espoir et l'incandescence du jour.

Le jour est la main droite de l'univers, la nuit sa main gauche. Les rôles peuvent s'incarner, créant des zones intermédiaires et riches en brumes. On peut s'égarer longtemps dans les brumes. Toute une vie.

À tous égards, Sammy est fils du blues. Poètes ambulants, les chanteurs de blues issus du delta du Mississippi, colportaient de bourg en bourg la mémoire de la souffrance des esclaves tout en frayant avec les personnages de la Bible et les mânes des forêts africaines.

Leurs déchirants cantiques redonnent vitalité à des personnages plus grands que nature. Le Maître des Carrefours reste un personnage récurrent de ce répertoire. Il a vu le jour sur la côte des Esclaves, en Afrique. Son autre nom est Papa Legba, de Haïti à Trinidad en passant par Cuba et la Louisiane. Au Brésil, on l'appelle Eshu mais ne vous fiez pas aux apparences, il s'agit du même esprit mi-homme mi-dieu.

On le représente comme un vieillard décharné qui fume la pipe. Il est pauvrement vêtu, un vieux sac de jute en bandoulière. Il boite, marche en s'appuyant sur une béquille. Les enfants l'appellent Legba-pied-cassé. Prenez-y garde, ce lutin ouvre ou referme la porte de l'autre monde. Il règne sur les routes et les carrefours. Il garde sous son bouc les secrets sur les origines, les idiomes, les coutumes et les mœurs animistes des Africains déportés. Il tient son office à la croisée des chemins et la fumée de sa pipe remet sur pied les moribonds. À sa vue, on se raidit, puis on se met à chanter des prières pour l'amadouer. Il arrive qu'il vous laisse passer.

Papa Legba

Papa Legba l'uvri bayè pu mwê

Papa Legba pu mwê pasé

Papa Legba

Papa Legba

Papa Legba, ouvrez la porte

Papa Legba, laissez-moi passer

Papa Legba

OceanofPDF.com

I n t e r m è d e

UNE NUIT D'EXTASE ET DE CHUTE
BERLIN, DÉBUT MAI 2011

OceanofPDF.com

« La plus belle chose que nous puissions éprouver, c'est le mystère
des choses. »

ALBERT EINSTEIN

OceanofPDF.com

Je me sens bien partout où les jambes de Lily Williams m'ont précédé, m'invitant à trotter dans son giron. Et je dois dire que je me sentais particulièrement bien à Berlin en compagnie de Sammy et de son groupe nouvellement remanié. Le batteur était parti, débauché par Odin, un orchestre scandinave influencé par le piano gospel et la salsa cubaine.

Berlin n'est pas cette ville froide, dépeuplée et plongée dans la brume que l'on voit dans les films d'espionnage des années 1950. Pour qui sait tendre l'oreille Berlin grouille de vie le jour et surtout la nuit. Fait étrange pour une métropole striée de bus, de trains, de rames de métro et de taxis jaune paille, les bois de Berlin regorgent d'animaux sauvages. Des marcssins, des cerfs, des reptiles et même des loups regagnent le territoire perdu, conquis par la race humaine. Que l'homme ne soit plus seul au centre de la cité est une idée qui me plaît beaucoup, je dois l'admettre. Qu'une partie de l'espace urbain lui soit arrachée par ses frères à plumes, à ailes, à palmes et à cornes me réjouit davantage. Les hommes, les plantes et les animaux partagent la ville du dedans qu'est Berlin. Berlin qui n'a rien d'une métropole occidentale, d'une Babylone sans ni foi ni élan.

Je me souviens de ses rues larges, de son pavé inégal. De son ciel constellé d'étoiles, peuplé de créatures immatérielles, habité en permanence par la gent humaine et par les djinns. Voilà que mon oreille intérieure s'ouvre de manière inhabituelle. Et j'entends les colonnes d'oiseaux montant au firmament. J'écoute leurs sifflements, leurs chants de tambour, leurs battements d'ailes. Je sens les quatre crocs du sanglier contre mon flanc. Je redoute le retour du vautour au faciès démoniaque. Au fond de moi, je sais que les nuits de Berlin n'ont rien d'effrayant pour les êtres purs qui n'ont rien à craindre de l'existence. Tenir à distance ses démons personnels, poser un regard bienveillant sur le reste du monde, et le tour est joué.

Oui, je me souviens de Berlin. C'était juste après l'embellie de Paris. Berlin sous une pluie d'étoiles. Si je cherchais à m'exprimer d'une manière poétique je dirais que la main gauche du Seigneur a voulu renverser son encier sur l'azur du ciel berlinois. Mais la main droite a fait ce qu'il fallait faire. Le ciel au lieu de s'assombrir se fit tout beau. Tout bleu. D'un bleu ardent.

Sous ce ciel de cristal, le club Maria am Ostbahnhof n'a pas failli à sa réputation : un foyer chaleureux et revigorant qui bat la mesure en toutes saisons. Un temple de la musique.

Le premier soir le public était très enthousiaste bien que modeste en nombre. Cela a mis du baume au cœur de Sammy qui était souriant comme je l'ai rarement vu depuis. Et par contagion, cela a mis du baume au mien aussi. Comme au temps d'avant. Du temps où j'aimais encore la nuit en sa compagnie. J'avais la force d'affronter les fatigues d'une tournée, l'entrain requis pour accomplir ma mission sur cette terre : rester le chat du prodige Sammy Kamau-Williams.

Nous avons assisté à quelque chose d'extraordinaire à Berlin. Alors que les télévisions du monde entier sont braquées sur Knut, le petit ours polaire du Zoologischer Garten, d'autres animaux plus offensifs cheminent en silence la nuit tombée. Ils ne se laissent pas filmer par les caméras, caméscopes et autres téléphones portables, eux.

La mascotte du zoo de Berlin est devenue en quelques jours une figure planétaire. Un empereur. « Kaiser Knut » titrait le *Bild*, le plus lyrique et le plus populaire des quotidiens allemands.

Je suis jaloux de cet ourson, Sammy me l'a fait sentir tout de suite. Bien sûr j'ai nié l'évidence, pas pour longtemps. Le phénomène que la presse mondiale a baptisé la Knutmania met à rude épreuve ses concurrents les plus directs. Ces idiots de journalistes répètent que sa notoriété éclipse le renom de la reine d'Angleterre, la fortune du pape à Rome ou l'éclat de Michael Jackson.

Pour les incrédules, Knut l'ourson polaire est né le 5 décembre 2006. Là-haut, le Seigneur, dans Sa bonté infinie, l'a rappelé à Ses côtés le 19 mars 2011. J'ignore si Papa Legba le laissera monter, à son tour, au septième ciel des bienheureux. J'imagine que l'ourson se blottira dans les bras de Michael Jackson parti, lui, le 25 juin 2009.

La villa qui abrite l'Académie américaine de Berlin est située dans la banlieue de Wannsee. Accessible par le métro, elle est parfaite pour la retraite. Nous voilà partis pour Wannsee, son lac, ses villégiatures, ses bois calmes et profonds.

Nous prenons nos aises, ce n'est pas l'espace qui manque dans la villa. Sammy et toute sa troupe dorment ou répètent au premier étage. Je cours

après les écureuils dans le grand parc. Une chose inhabituelle m'a frappé en jouant avec les écureuils. Je les attrapais les uns après les autres sans grand effort de ma part. Les écureuils sont des petites pestes qui courent dans tous les sens et se réfugient au sommet des arbres en quelques secondes. Mais ceux du parc sont étrangement lents à la détente. Je ne tarde pas à comprendre aussi qu'ils portent sur leurs frêles épaules le fardeau de toutes les souffrances passées. Je ne tarde pas à éprouver une grande compassion pour ces écureuils affolés mais impuissants et à comprendre que la villa a une longue histoire derrière elle, de celles que l'on apprend dans les livres d'histoire.

Elle a appartenu à la famille du banquier et philanthrope Hans Arnhold dont l'héritage tumultueux se confond avec le cours tragique de Berlin au xx^e siècle. Peu de chats savent que c'est à Wannsee, dans un de ces luxueux hôtels autour du lac que les grands dignitaires du III^e Reich ont pris la décision de lancer la Solution finale et son cortège de calamités. Les écureuils en ont perdu leur agilité, et peut-être leur sommeil aussi.

Depuis les fenêtres à l'étage, j'entends un air mélancolique, sorti tout droit de la trompette de Chet Baker. Je frissonne. Il se fait tard. Je laisse les écureuils à leurs tourments. Je m'apprête à monter dans ma chambre mais sur le perron j'entends des salves de notes mélancoliques. Le trompettiste est lancé dans le répertoire de Chet le suicidé.

L'Académie américaine de Berlin accueille les chercheurs et les artistes américains désireux de séjourner et travailler dans la capitale. Le studio que j'occupe avec Sammy est au premier étage. Il a tout l'air d'un petit appartement dans un condominium à Manhattan. L'ensemble est confortable, spacieux et bien équipé. Un grand lit, un salon lumineux, une salle de bains et un petit coin cuisine juste à l'entrée qui me va comme un gant. Un ordinateur Mac branché sur le Net, une chaîne stéréo et un poste de télévision contribuent à atténuer l'aspect spartiate de cette résidence pour moines savants, ce qui est un pléonasme. Le clou de la distraction, c'est la vue sur le vaste jardin entretenu, et au-delà sur le lac, les bateaux de plaisance glissant paresseusement sur la toile bleue irisée par la bise venue des bois tout alentour. Des sculptures de facture classique se cachent sous les grands chênes qui mènent au perron de la villa. Le décor vous rappelle à chaque instant que vous n'êtes pas n'importe où. Et que vous n'êtes probablement pas n'importe qui. Je savoure ces infimes instants où je

sautille pour avaler les quelques marches. Mais pour les musiciens, Wannsee c'est le bout du monde, il faut un taxi, une bonne heure et demie de trajet et quelques billets de banque dans la poche arrière de son pantalon.

À Berlin aussi, Sammy nous a faussé compagnie. Il n'aimait pas le calme de la villa. Je vais voir les vrais gens de plus près, nous a-t-il glissé dans l'après-midi sans trop s'étendre sur le sujet. Bien sûr, nous étions très inquiets, mais têtu comme il est il ne faut surtout pas chercher à le retenir. Il s'est éclipsé en fin d'après-midi avec un des musiciens.

Ils étaient descendus à l'hôtel Savoy, un établissement chic situé dans le quartier de Charlottenburg, à vol d'oiseau du parc zoologique.

Le lendemain matin, on arrive tôt à l'hôtel, précédés par un mauvais pressentiment. On comptait retrouver Sammy et son musicien dans le lobby du Savoy. Le musicien est tout seul. Pas de Sammy. Il n'est pas descendu pour son petit déjeuner, nous indique-t-on. Il n'est pas dans sa chambre non plus. Il a dû s'évanouir au milieu de la nuit, ou peut-être à l'aube.

Nul ne sait où Sammy se terre. Les journalistes et les organisateurs se font un sang d'encre. Où est-il ? Mais où est-il parti ? La question ricoche sur nos tempes sans réponse. Se cache-t-il dans un bar de Prenzlauer Berg, dans les bras suppliants d'une nouvelle amante ou dans un cave, cherchant une veine où se piquer ?

Dans les journaux, on ne parle que de notre ourson. À sa naissance, Knut est rejeté par sa mère Tosca, née, quant à elle, dans un zoo au Canada. Les scientifiques concèdent ignorer les raisons pour lesquelles Knut et son frère sans nom furent abandonnés par leur mère. Lars, leur père, est de treize ans plus vieux que Tosca. Mais cela ne constitue pas une raison suffisante pour voir Tosca priver d'affection sa progéniture.

On sait que Lars est né le 12 décembre 1993, dans le parc zoologique de Munich. Knut et son frère sans nom sont recueillis par des gardiens du zoo de Berlin.

Pris de panique, les deux oursons se glissent au fond d'une grotte peu accessible. Il faut toute l'adresse des deux employés munis d'une longue canne à pêche pour les soustraire aux griffes de la mort. Quatre jours plus tard, là-haut, l'Absolu, dans Sa bonté infinie, appelle à Ses côtés le frère sans nom de Knut. À cet instant-là, je savais que Knut allait connaître un

destin d'ours hors du commun à Berlin, la ville qui ouvre grand ses rues et ses parcs à tout le monde.

Les incrédules croient dur comme fer ce qu'ils lisent dans leurs journaux au petit matin avant d'avalier leur café au lait et de s'engouffrer dans le métro circulaire.

Le frère sans nom de Knut a été emporté par une infection pulmonaire, confirme le communiqué officiel. Je ne lèverai pas le bout de mon museau pour les persuader du contraire. Bien que largement choyé par le personnel du Zoologischer Garten, Knut a la taille d'un cochon d'Inde. Sa vie ne tient qu'à un fil. Qu'importe. Aux grands maux, les grands remèdes. Quarante jours durant, il séjourne dans un incubateur. Thomas Dörflein, son ange gardien, veille sur lui matin, midi et soir. Il dort avec lui, il mange avec lui. Et surtout il joue avec lui pendant des nuits et des jours emmêlés.

Lavé, brossé, bichonné comme un petit prince, Knut est présenté au public le 23 mars 2007. Pour les incrédules, Knut est né ce jour-là. Plus de trois cents journalistes, venus du monde entier, se postent devant les grilles du principal zoo de Berlin. Les flashes crépitent durant deux heures. Des envoyés, brassards orange au coude, notent tout dans leurs petits calepins pour commenter en direct le conte de fées. D'autres tapent frénétiquement sur le clavier de leurs ordinateurs portables tandis que d'autres encore filment le moindre geste de Knut. Une patte levée au-dessus de la tête et c'est la ruée aux abords du zoo.

Le 23 mars 2007 a été baptisé le jour de l'Empereur Knut ou plus prosaïquement le Knut Day. Des milliers d'enfants, de Boston à Bangkok, s'endorment le lendemain soir avec un ourson en peluche de la même taille et de la même couleur neige que Knut. On peut parier que ces enfants seront des vieillards et avant que la mort ne les saisisse ils demanderont qu'on les porte en terre avec leur petit Knut en peluche.

Ce 23 mars 2007, Sammy n'a pas suivi comme tout le monde la folle journée de Knut. Il n'a pas su comment Knut a été nourri d'abord au biberon par Thomas Dörflein et ses collègues. Comment il a repris du poil de la bête avec une nourriture spécialement préparée pour lui. Une nourriture revigorante à base de pâtée pour chat (miam miam) et de foie de morue, le tout agrémenté d'une pluie de vitamines. Sammy n'a rien ouï des deux visites quotidiennes que Knut rendait à la presse internationale,

marchant telle une princesse à son couronnement, talonné par Thomas Dörflein, son ange gardien. Un petit contretemps dans cet agenda princier et tous les médias, saisis de panique, se donnent le mot pour colporter des rumeurs funestes sur le compte de l'ourson. Sammy n'aurait jamais imaginé comment les médias ont vite fait d'enterrer Knut, scellant son sort ce jeudi 16 avril 2007, sur la foi d'une hypothèse abracadabrante.

Ce matin-là, Knut se tient un peu à l'écart de l'enceinte d'où le public a l'habitude de le voir parader. Et aussitôt, une rumeur sur le mal fatal dont souffrirait Knut de faire le tour de la terre. La blogosphère s'emballe brusquement. Un bonimenteur nippon croit-il savoir que le petit ours polaire ne passera pas la nuit, et le Japon est en émoi. Les incrédules se ruent sur sainte Rita, la patronne des causes désespérées et des malades en phase terminale. La vérité est beaucoup plus simple. Knut souffre d'une légère poussée de dent. La canine supérieure droite émet des signaux au cortex. Quelques heures plus tard, les douleurs sont oubliées grâce aux soins prodigués par le doux Thomas Dörflein. De Tel-Aviv à Rio, les enfants retrouvent le sommeil dans les bras de leur ourson de compagnie.

De tout cela, Sammy n'a rien su. Il était aux abonnés absents depuis trois jours et autant de nuits. Le concert au club Maria am Ostbahnhof n'est qu'un lointain souvenir. On l'a retrouvé inconscient dans une cave à Schöneberg. Comment a-t-il fait pour rejoindre ce trou immonde, nul ne le sait. On a retrouvé une pipe, un cendrier qui a la forme d'un Bouddha en plastique, une feuille d'aluminium et son briquet tout contre lui.

Il a rechuté.

CD 2

REVOIR HARLEM
FIN MAI 2011

OceanofPDF.com

Les cuisses de Sappho

On quitte toujours un bon concert un peu hagard, comme au sortir d'une salle de cinéma quand on se retrouve passablement désorienté parce qu'on a emprunté sans y prêter attention l'issue de secours et qu'il faut replonger brusquement dans le tumulte et le mouvement de la ville. On a du mal à reprendre pied. Les fantômes que l'on vient de quitter donnent l'impression de vous retenir par la manche. C'est précisément dans ces moments, au croisement de deux états émotionnels, que la Chose vous attaque par surprise.

J'ai rarement vu Sammy aussi heureux à Paris comme à Berlin avant sa rechute. D'habitude, il avait l'air perdu, l'allure de quelqu'un qui s'est vautré toute la journée, sans se déshabiller, dans un lit défait. Mais là, il était frais comme un gardon. Il y a longtemps qu'il ne s'était pas produit en public. Même si par orgueil il vous dirait le contraire, inventant pour les journalistes des concerts imaginaires dans le Missouri, dans les casinos de Kansas City ou dans le Tennessee de son enfance. Les Parisiens, qui l'ont vu au New Morning d'abord puis au parc de la Villette, ne s'étaient pas rendu compte du bol d'oxygène qu'ils lui offraient. Normal, il les avait envoûtés avec sa voix d'outre-monde. Il savait y faire, notre homme.

En Amérique, son parcours est jalonné de hauts faits, de concerts fabuleux, de prophéties avérées et de collaborations exceptionnelles avec des artistes extraordinaires du calibre de Stevie Wonder, Michael Jackson ou Bob Marley. Ce passé est un mur d'enceinte qui l'entoure et l'isole du monde. Elle est très commode la légende, bien rentable pour les producteurs et les maisons de disques. Sammy ou Sam comme l'appellent aujourd'hui ses copains de lycée ne vit pas seulement d'épopée et d'eau fraîche. Il lui arrive de ne pas manger à sa faim, de sauter un repas. D'avaloir sa fierté en faisant la queue devant les églises qui offrent une assiette de soupe aux sans-abri. Réduit aux mille et une ruses de la survie comme tous les Noirs qui ont voulu dire son fait à l'Amérique de George Washington comme à celle de George Bush.

À Paris, le public voulait goûter au nouveau cru. Il était pétillant. Irradiait la grâce. Cette merveille on la doit à un jeune producteur londonien, Dick Simmons. Il attend son heure pour entrer dans la danse. Livrer son récit, éblouir les amateurs et refaire le monde à sa guise. Pour l'immédiat patience, semble nous murmurer le jeune Britannique.

Sammy était pétillant aussi. Je n'ai rien oublié de ces instants précieux. Son dentier était en place, les muscles de sa mâchoire bien détendus. Il fermait les yeux, on aurait dit qu'il s'envolait au-dessus de nos têtes.

Il n'y a pas que Paris ou Berlin. San Francisco fut aussi une oasis. Il a pu recouvrer des sensations connues ou plus exactement reconnues comme si son épiderme recueillait par tous ses pores la fraîcheur et la gaîté de la baie de San Francisco. Il n'avait pas joué au Café Society depuis des lustres.

Les incrédules se demandent même s'il a remis les pieds sur la côte Ouest. Ses pas l'ont-ils conduit ailleurs que dans un antre sombre où des gueux, en tout point semblables à lui, puants et broussilleux, tous Noirs et Hispaniques, riaient d'un rire diabolique tout en exhibant ensemble leurs bouches édentées. Saisis d'une frénésie inexplicable pour le commun des mortels, ils bougeaient sans arrêt, posaient leurs fesses sur l'unique chaise de la pièce principale pour se lever la seconde d'après. D'autres portaient à leurs lèvres la pipe à crack. Tombaient par terre. Restaient figés dans la position raide, celle du cadavre. Sammy a vécu toute une année au milieu de cette faune. C'est son chemin de Damas, et sa traversée du Styx.

Sa voix, jadis forte, qui s'éraïlle, se grippe et se brise comme au bord d'un sanglot n'en est que plus touchante. Le public, les Noirs surtout, est profondément ému par le personnage squelettique, hirsute, vieilli avant l'âge. Une marionnette suspendue aux phalanges d'un dieu farceur de carnaval : le Baron Samedi qui hante les cimetières du Nouveau Monde.

Ils savent par quoi Sammy est passé. Et si l'alcool et la drogue épaississent ses traits, si le tabac embrume ses cordes vocales, ils lisent sur son masque de revenant une douleur, un passé qu'ils connaissent depuis la nuit de la cale du bateau négrier.

Grande, rousse, bien charpentée, Sappho LeDuc a les pommettes saillantes des Slaves. Son pas ferme et décidé soulève un petit nuage de poussière. Son regard peut paraître dur pour les gens qui ne la connaissent

pas. Il est toujours doux en présence de Sammy. Il traîne sur sa frimousse un léger voile de tristesse qui ne se dissipe jamais, même par beau temps.

Un jour, dans l'avion qui le ramène de Dallas, Sammy est pris de tremblements, il tousse et son nez saigne. Sappho s'inquiète d'autant plus qu'elle n'ignore pas que son homme était clean depuis des semaines, voire des mois. Elle dira à l'hôtesse qu'il se relève tout juste d'une mauvaise grippe. En fait, il est en manque. Il est guetté par la Chose.

Le lendemain, il est devant sa porte. Casquette de base-ball vissée sur son crâne presque dégarni, le regard perdu dans le lointain. Depuis son perron, on peut facilement voir les gens arriver de loin. Il attend son dealer. Il y a la marée humaine au nord de Manhattan. Le ressac des badauds, les zigzags des taxis. Il y a un morceau de ciel, la mer à quelques encablures. Plus loin, le désert de glace, la neige et ses vautours blancs. Les meutes de loups prêtes à rallier la première horde d'hommes.

Le silence est parfois si dense dans l'appartement que Sappho a l'impression, en ces moments-là, d'ouïr le vent – léger, léger – souffler sur la baie vitrée côté jardin.

Sammy lui sourit d'un sourire tendre et inquiet. Et, soudain, un chien miaule et Sappho sursaute, apeurée. Ils rient ensemble. Ils s'enlacent aussitôt. La vie vaut d'être vécue, avec le silence tout autour. Un silence entrecoupé par le petit vent du jardin. Sammy fait l'amour avec une fougue maîtrisée, une habile douceur. Et Sappho, de chaque fibre de son tissu charnel, sent le poids de son homme s'animant au-dessus d'elle. Oui, elle aime Sammy comme elle n'a jamais aimé un seul être au monde. Elle est heureuse. Il lui donne beaucoup de plaisir. Ses mots affectueux et ses gestes savants ne laissent jamais à sa sensualité le temps de se reposer. Avec Sammy dans son sillage, elle maintient sa chaufferie à la meilleure température qui soit. Elle se souvient d'un jeu qu'elle pratiquait adolescente dans son pays lointain. Surtout en hiver. Ses parents allumaient un grand feu de bois dans la cheminée. Quand ses parents et son frère n'étaient pas dans le salon, Sappho relevait sa jupe, ouvrait ses jambes et s'offrait aux flammes pour s'exciter avant d'aller au lit. Ce jeu innocent l'amusait beaucoup, l'amour brûlait comme une bûche de sapin dans sa poitrine et dans son entrejambe. Les longs hivers maussades de la Nouvelle-Zélande ne sont plus qu'un lointain rappel. Et son cœur brûle d'amour ardent pour Sammy.

Tout cela est loin. Les nuits sont désormais synonymes d'insomnie. Cauchemars récurrents. Sammy entend régulièrement les voix de sa mère Bobbie et de sa grand-mère Lily. Il entend leurs pas, leurs conseils et leurs disputes. Il s'absente de plus en plus souvent, redoutant de fouler son quartier. Qui voudrait retrouver à la première station de métro les fantômes de ses parents enterrés il y a des années ?

« Les gens n'arrêtent pas de me dire que j'ai disparu toutes ces années, vous avez vu quelqu'un disparaître comme ça », plaisantait-il avec un chroniqueur en claquant des doigts, avant d'ajouter sur le même ton badin :

« Je dois avoir un talent fou pour les disparitions, non ? »

Tiens, il a une annonce à faire devant ce journaliste écossais, débarqué la veille d'Édimbourg, pour tirer le portrait du revenant, sur les conseils de Walt Hastings, l'ami fidèle, éditeur attentionné de Sammy et directeur de Beacon Books. Pour une fois conciliant, la discussion s'allonge, inutile de dire que l'Écossais est heureux. Il y a mieux. Un scoop en perspective. Sammy fait savoir au monde entier qu'il est en train de mettre au propre *The Last Holiday*, le livre retraçant la campagne pour la journée nationale de commémoration en l'honneur de Martin Luther King. Le gotha de la musique noire américaine s'est lancé dans une longue tournée à travers le pays pour sensibiliser les Américains sur les dangers du racisme et recueillir des signatures en vue de l'inscription dans la loi d'une journée chômée et payée dédiée au bon docteur King. Pari gagné. Le forgeron de la fraternité était aux premières loges. C'est à lui que revenait l'insigne privilège de prendre la main de Stevie Wonder, le parrain de l'événement, et de l'emmener saluer le public à la fin de chaque concert. *Hotter Than July*, le dernier album de Stevie Wonder, qui rythme les grandes étapes de la campagne, mêle harmonieusement les influences soul, rhythm and blues et funk. Il fait un tabac mondial en 1980.

Entre Sammy et Stevie, mieux que le respect et l'admiration, c'est la fusion. Ils ont institué un petit jeu, ou plus exactement c'est le second qui en a établi les règles par le plus grand des hasards, à moins que Papa Legba ne soit de mêche avec l'auteur-interprète des tubes *Happy Birthday* et *Master Blaster*. Stevie Wonder a donné une consigne à son entourage : ne jamais lui souffler le nom de la personne qui vient à sa rencontre. Les sens aux aguets, cet aveugle de naissance ou presque veut se débrouiller tout seul, sentir la

présence de l'Omniscient plus proche de lui que sa veine jugulaire, séparer le bon grain de l'ivraie et tenir à distance les courtisans. Quand Sammy s'introduit dans le cercle restreint, la tronche de Stevie Wonder s'illumine illico. Grand sourire, chaleur, complicité immédiate et cascade de plaisanteries. Mais il y a un petit détail qui a échappé à tout le monde. Quand Stevie s'adresse à Sammy, il ne l'appelle ni par son prénom, ni par un surnom. Il s'écrie tout seulement « Aries » ou « Ay » en le désignant par son signe zodiacal : Bélier se dit *Aries* dans la langue de Martin Luther King et de Barack Obama. Le pianiste le plus intuitif de sa génération a éprouvé tous les éléments qui entrent dans la composition de la personnalité de Sammy Kamau-Williams, et il a été très sensible à son élément principal : le feu. Le Bélier du deuxième décan est gouverné par l'astre solaire.

À l'aube, après une longue nuit d'ivresse et de folie, Sammy se confie à son journal avant de dormir comme une souche. Il retrouve le goût de la plume et du papier de ses années d'études. Ce sera un témoignage précieux pour les futures générations, si l'histoire veut bien le tenir dans sa lorgnette.

Un piano à six dollars

Si le Tennessee est le paradis de son enfance, la ville de Savannah en est le centre nerveux. Le royaume de l'innocence. Le territoire des premiers pas et des premiers jeux. Quand New York l'agace, Sammy se tourne toujours vers Savannah, Tennessee.

South Cumberland Street.

Tout près de la maison de Lily Williams, où Sammy a vécu toute son enfance, se trouve une petite entreprise funéraire. Outre la livraison des cercueils, on y organise les veillées, les célébrations et les funérailles. On chante souvent des morceaux de gospel, d'antiques cantiques et on danse parfois autour du vieux piano.

La maison est habitée par les êtres immatériels qui vont et viennent à leur guise entre la forêt sacrée de Xogbonou, quelque part dans l'ancien royaume du Dahomey, et cette ville du Tennessee. On sent la flamme des premiers feux. Lily Williams y trône sur un fauteuil en osier comme on en voit sous la véranda des familles aisées.

Le vieux piano va bientôt rendre l'âme. Il part en lambeaux, on le sent à chaque frappe, chaque note précédée de son écho métallique. Il est question de s'en débarrasser demain ou un jour prochain. Les nuits de pleine lune Lily accueille les esprits et autres ancêtres disparus depuis longtemps car elle détient encore des secrets et possède la langue des rites. Tous les jeudis après-midi elle anime un cercle profane, celui des tricoteuses. Des vieilles dames aux yeux humides derrière d'épaisses lunettes. Le cercle des tricoteuses fait l'acquisition du piano payé six dollars, un prix d'ami. Lily a une idée derrière la tête. Elle veut que son Sammy la rejoigne animer à ses côtés l'assemblée des matrones. Lui au piano, elle à la baguette. Elle chantera des psaumes et sous le voile des louanges chrétiennes elle invoquera les mânes du pays d'avant. Il l'accompagnera au piano, interprétera avec sa voix de fausset prépubère des vieux airs pour amadouer Papa Legba, l'inviter à ouvrir pour ces pauvresses la voie des cieux. En attendant Sammy doit apprendre les rudiments.

Loués soient Jésus et la Très Sainte Marie, ça tombe bien ! Crystal Faith, une vieille du voisinage, accepte de lui faire ingurgiter quatre morceaux à dix cents la leçon. Et voilà, du haut de ses huit ans, Sammy jouant tour à tour *What a Friend We Have in Jesus*, *Rock of Ages* ou *The Old Rugged Cross* pour le plus grand ravissement des couturières.

« Il a du talent le p'tit, pas vrai ? »

« Doux Jésus, la musique a pris possession de son petit corps. »

Elles l'accueillent tous les jeudis après-midi, le sourire aux lèvres, les yeux larges comme des soucoupes mélancoliques.

Deux semaines plus tard, Sammy tombe par le plus grand des hasards sur une station de radio qui reprend en boucle les vieux blues du *Deep South*. Elle émet depuis Memphis, la plus grande ville du Tennessee, une plaque tournante pour les musiques du Sud noires comme blanches. Parce que les vieilles dames se méfient du blues considéré comme une musique satanique, Sammy a trouvé la parade. Il coule les aspects les plus saillants du blues dans la musique religieuse qu'on lui a demandé de jouer.

Il fait ses gammes tous les jours sauf le jeudi. Entre-temps il ruse beaucoup, se mettant parfois en danger. Il se rue sur les accords du Diable dès que Lily met le nez dehors pour revenir aux psaumes et aux béatitudes dès qu'elle rapplique dans la pièce.

Quatre décennies plus tard, il n'a rien oublié de son apprentissage peu orthodoxe.

« Quand elle était sur le palier je jouais ce que je voulais mais quand elle revenait je devais couler John Lee Hooker dans la texture de *Rock of Ages* ou couler un refrain dédié à Jésus dans le fameux *Dippermouth Blues* de Joe King Oliver », confessait-il aux journalistes venus sonder la source de ses influences.

Lily Williams, la grand-mère de Sammy, avait eu la chance de connaître son arrière-arrière-grand-mère née en Afrique. C'était une très belle femme. Grande de taille, le teint couleur nuit. Elle avait vu le jour dans la cour d'un grand roi. Aux enfants, l'ancêtre rapportait que tous les Noirs achetés par les Blancs ne devenaient pas esclaves. À l'époque, dans cette cour royale, éclairée par six torches baignant dans la résine d'okoumé, le sel était un produit précieux et son grand-père était chargé de l'éclairage. Elle racontait que la vie était agréable avant l'arrivée des mangeurs d'âmes. Mais la joie

s'est éteinte peu à peu. Dès la tombée de la nuit, les villages étaient déserts. Les mangeurs d'âmes rôdaient, précédés par les hyènes, les chacals et les vautours.

Tous les Noirs ne devenaient pas esclaves, répétait la vieille pour nos oreilles innocentes. Il arrivait souvent que des captifs disparaissent au cours du voyage, échappant définitivement à l'esclavage. Volatilisés. Ils avaient des méthodes particulières et des fétiches qui leur assuraient l'accès à l'inconnu en empruntant des chemins escarpés et dangereux.

Grandir auprès de mes parents d'Afrique fut une chance inouïe, soufflait-elle, car j'eus tôt l'occasion d'écouter de nombreuses histoires. En ce temps-là, racontait l'ancêtre baptisée Adelina, pour être une bonne personne il fallait se doter, à la prime adolescence, de pouvoirs surnaturels. Les grands-parents avaient la charge de voir grandir leurs petits-enfants avant de leur transmettre les secrets entourant la préparation des breuvages. La confection des fétiches et des reliques se pratiquait, à l'écart du monde visible, au fond de la forêt. Et les Noirs de la côte, alliés des Blancs, étaient très intéressés par les pouvoirs surnaturels. Alléchés. Attirés par l'odeur du sang, ils se lançaient à la recherche des fétiches, sillonnant les terres profondes, tuant tout sur leur passage. Mais les hommes de la forêt savaient manier le coutelas. Rien ne pouvait leur résister, pas même l'assaut des troupeaux de buffles. Si d'aventure ils étaient pris par les courtiers de la côte, ligotés, destinés à être livrés aux Blancs, il suffisait aux hommes de la forêt d'un mot de passe pour que les liens se brisent sans délai. Ils s'enfuyaient. Une fois, deux fois, dix fois. Mais malheureusement pour eux, les hommes de la forêt n'allaient pas tous très loin parce que les Blancs les tuaient avec leurs longs fusils. D'autres, pris de panique, se disaient : « Il faut rester calme parce que le bâton que tient le Blanc peut tuer un éléphant. » C'est ainsi, disait la grand-mère de ma grand-mère baptisée Adelina en hommage à une religieuse espagnole, qu'on embarquait les hommes de la forêt défaits par les fétiches des Blancs.

Les fuyards s'enfonçaient dans la forêt, se terrant dans les massifs de Mbelet et de Mamfoumbi, quêtant de nouveaux fétiches. Les résultats ne furent pas toujours à la hauteur. La grand-mère de ma grand-mère Adelina avait entendu dire que les pouvoirs de certains féticheurs ne se réveillaient que les nuits sans lune. Les Blancs entendaient, de loin, les grognements de la panthère qui protégeait la cour d'Ouidah et au même moment, la carcasse d'un esclave s'agitait au fond de la cale. Pris de peur, les Blancs se

disaient : « Regarde-le ! Ses yeux sortent de l'orbite. Il a les poils de la panthère. Que faire ? Il est en transe. » Sans plus attendre, les Blancs le jetaient donc par-dessus bord. Au contact de l'eau, les esprits libéraient l'écrin charnel et s'en allaient. Et l'esclave ou, plus exactement, son enveloppe mourait par noyade au large. Tandis que sa part éthérée, sempiternellement neuve, retournait dans la forêt comme ça, sur un claquement de doigts. Voilà ce que me racontait la grand-mère de ma grand-mère baptisée Adelina en hommage à une religieuse catholique qui venait en aide aux Noirs de la Floride. Et voilà ce que je racontais moi-même à mon petit Sammy baptisé en l'honneur d'un ancêtre au masque pommelé de taches de rousseur comme s'il était sorti d'un brasier. Cet ancêtre nègre rouquin avait connu la religieuse espagnole. Il s'appelait Samuel lui aussi.

Lily n'était pas une femme ordinaire. Elle avait l'art du conteur chevillé au corps. Et comme le diseur des sept vérités, elle déroulait ses récits ésotériques tout en gardant pour elle leurs codes et leurs énigmes. L'histoire finie, elle reprenait son balluchon, elle se levait d'un bond pour retourner à ses grandes bassines en inox. À ses draps et au reste de son linge à laver car elle nourrit ses enfants et ses petits-enfants à la force de ses poignets couverts de mousse de savon. Il ne restait plus qu'à guetter la prochaine occasion. Les soirs d'été, les fêtes spontanées ne manquaient pas. Le parc et l'arrière-cour de l'église étaient pleins comme un œuf. Mariages, baptêmes, récoltes, arrivées de nouveaux dans le voisinage, toutes les occasions étaient bonnes. Les membres de la famille, les voisins, les métayers des bourgs environnants, les chanteurs ambulants, les ouailles de la paroisse et les pèlerins d'un soir se retrouvaient pour d'interminables ripailles suivies d'interminables danses et célébrations.

Les récits de l'ancêtre agissaient comme un révélateur. Toute la lignée en gardait la trace, à son insu. Lily fut de ceux qui tiraient la famille vers la lumière, la clarté du jour, les aubes au détriment des crépuscules.

Pour sa part, Sammy aimait autant Harlem qu'il détestait New York. Il haïssait son côté froid, ses foules hurlantes, ses bureaucrates au regard vide, son ventre grouillant, sa rumeur incessante. Tout dans la ville lui rappelait les murs, les murs, les murs, la mer sans fin des palissades, des cloisons et des grillages. Il ne trouvait le repos que chez sa compagne. Ils n'ont jamais vraiment habité ensemble. L'un et l'autre préservant son coin, la pratique de son art et son agenda domestique. L'un ne pouvant accepter que l'autre

empiète sur son territoire. Au début, Sappho a évoqué du bout des lèvres la perspective d'une cohabitation mais quand elle a vu un éclair de folie dans les yeux de Sammy, elle a rebroussé chemin en se confondant en excuses. Elle se souvient encore combien par la suite Sammy fut tendre et aimant. Il a élaboré un rite qu'il s'efforçait de respecter. Dès qu'elle sonnait à la porte, c'était la sarabande, l'inextricable embrassement de la matière. Je me tassais dans un petit coin, j'observais tout. Voyeur au plaisir décuplé. J'ai frémi quand pour la première fois, dès que Sappho a franchi le seuil, il a pris sa main droite. D'un geste fougueux, il l'a plaquée contre son corps charpenté. Et il l'a embrassée tendrement. Sappho a répondu à son baiser avec la même lenteur. Leurs doigts enlacés, il l'a conduite comme au bal jusqu'à l'immense table du salon au bois brut pour lui coller un second baiser qui a duré une éternité. Ils ont butiné ensemble le miel des lèvres. Ils ont échangé, les yeux dans les yeux, les mets de la vie et de l'amour.

Sammy pouvait passer de la colère au silence, des rires aux larmes sans raison apparente. Cet après-midi, ils inaugurèrent un autre rituel pour épicer leurs jeux d'alcôve : paresser dans l'immense canapé recouvert de vieux cuir sur lequel ils dorment parfois quand ils n'ont pas la force d'arriver jusqu'au lit.

Aujourd'hui encore, c'est la passion et la communion qui leur dictent chaque geste, chaque caresse. Ils rêvassent sur ce vieux canapé qui sent la sueur, à demi étendus, les flancs joints et les jambes mêlées. Ils se donnent l'un à l'autre, puis se lèvent, à tour de rôle, pour allumer une cigarette ou goûter d'innombrables alcools que Sappho ramène de ses voyages. Des bouteilles achetées dans les magasins *duty free* des aéroports ou offertes par des galeristes bien disposés à son endroit.

Sammy est enjoué comme un gosse sur son tapis de jeux. Il raconte mille histoires, inventant des tours et des devinettes de son cru. Il soutient que cette part affectueuse de sa personnalité lui vient de sa prime enfance. L'héritage du Sud profond. La mémoire des Noirs du delta du Mississippi à laquelle il élèvera une stèle digne de ce nom.

Poussière d'ange

Hiver 2008, de retour d'une longue tournée sur la côte Ouest, de San Diego jusqu'à Vancouver en passant par Oakland, Portland et Seattle, Sammy a ressenti une immense fatigue l'envelopper de sa toge noire. Sa boussole intérieure est malmenée par les avions, les hôtels qui changent tous les jours, les bagages à trimballer, les concerts devant des publics toujours nouveaux, parfois intéressants mais souvent indifférents. Il s'est emporté avec les musiciens, s'est montré injuste avec Sappho aussi.

« On prétend que moi je ne supporte plus grand-chose », se justifie-t-il avant d'ajouter : « Mais vous, regardez autour de vous. Regardez bien. Je ne reconnais plus mon pays. Même Oakland, la ville des Black Panthers, est rentrée dans le moule mercantile. Comment les gens ont-ils pu changer en si peu de temps. S'ils sont de plus en plus ignorants, indifférents et moutonniers, ce n'est quand même pas de ma faute. Vous ne savez plus distinguer le vrai du factice. Rien ne vous touche désormais. Normal, ma braise politique ne vous remue plus mes frères ! Avouez que ma musique vous effraie. Et mes mots, mes mots d'esprit ne ricochent plus comme avant, non ? »

« Tes provocations tu vas les garder désormais pour ton entourage et pour toi-même, Sammy ! Voilà ce que je me dis dans le fond de mon cœur. Il y a des soirs où la passivité de mes compagnons intimes me désole. Et là je ressens une immense lassitude. Je n'ai qu'une envie : rentrer à Harlem, appeler Sappho, regagner mon appartement caverneux, ouvrir une bouteille de Cointreau et regarder des vieux films burlesques sur mon magnétoscope. »

L'Apollo Theatre, épicentre de la révolution musicale et politique, n'est pas très loin de ton nid. Situé sur la 125^e Rue, c'est un temple chargé d'histoire davantage qu'un théâtre. De retour de ton harassante tournée en Californie, tu rentres vite au bercail. Pour l'Apollo, tu n'auras même pas un regard. Ses affiches, ses artistes et son programme, tu t'en contrefiches. Tu

te précipites chez toi. Tu joueras à la boxe avec Muhammad Ali. Il n'est jamais trop loin, son poster est épinglé sur la porte de ton bureau. Ali écrasant Foreman. Ali le dominateur devenu musulman. Comme lui, tu vas tout envoyer valdinguer. Les gens n'ont que ce qu'ils méritent. Qu'ils ne viennent plus pleurer dans ta loge. L'Amérique noire se détourne de la révolution. Séduite par les forces du capital, elle s'égare et s'épuise dans ses petites querelles personnelles ; ses prophètes prêchent dans le désert du monde. Ça aussi, ce n'est pas nouveau.

La marée nocturne monte, tu en sens le ressac au fond de tes tripes. Tu penses à tes compères morts si jeunes. Les plus réalistes mettent de l'eau dans leur vin, rallient les marchands de soupe et sortent des disques commerciaux pour ados écervelés. Tu ne veux pas suivre cette voie, tu t'en voudrais de te vendre pour si peu. Tu as ta fierté, on te l'a assez reproché. Ce n'est pas maintenant que tu vas assombrir le soleil de ta conscience, Sammy !

La marée nocturne est là, te submergeant à nouveau. La tyrannie des émotions. Tu risques de basculer à tout moment. Tu passes de l'excitation à l'abattement sans crier gare. Tu as des sautes d'humeur. Tu es imprévisible, agressif. Amer. Acerbe, presque cynique comme un vieux clébard. Ton cynisme ne blesse personne. Il n'y a plus grand monde autour de toi. Tu es seul. Tu dialogues avec ton ombre. Tu as arraché le papier peint dans l'appartement. Tu cherchais des micros cachés par le FBI, la CIA, le NYPD ou les traîtres de la cause noire.

Tu es devenu pathétique.

Tu glisses lentement dans la marge. Tes vieux démons reviennent à la charge. Tu es arrêté au printemps 2009 pour usage de stupéfiants. Retour à la case départ. En prison.

À l'infirmerie du pénitencier de Rikers Island où tu es admis pour des brûlures d'estomac, un maton qui t'a reconnu sonne l'alerte. La presse à sensation apprend que Sammy Kamau-Williams a été jeté en prison. Mais elle perd de nouveau ta trace dans les sables des jours. Plus d'une fois, tu t'es retrouvé au cageot. Hirsute, hagard. Abattu comme le taureau égorgé qui plie les genoux. Plus d'une fois tu as été donné pour mort. Ta rubrique nécrologique circule dans les salles de rédaction.

La nouvelle de ton hospitalisation se répand comme une traînée de poudre propagée par de petits diables bleus. Le téléphone sonne sans arrêt. Pourquoi accourent-ils tous dès que le vautour montre ses serres. Étrange, le réflexe moutonnier des humains attirés par le sang. Nina, qui a pour habitude de marteler lourdement le parquet de ses escarpins tout en me prodiguant des caresses, ne prend plus la peine de le décrocher. Elle a bien d'autres soucis. D'autres tâches. Elle s'occupe de ta petite maison de production : Brouhaha Music, installée dans son appartement.

Toutes ces années, Nina a été pour toi le phénix, un port d'attache, un refuge. Et, à travers ses conseils et ses reproches, un garde-fou. Le téléphone pouvait sonner dans le vide, nous savions que ce n'était pas toi qui rappliquais. Nous gardions le silence sur tes allées et venues. À quelques encablures de ton appartement, tu es peut-être allongé sur la dalle froide d'une cellule à Rikers Island, le plus grand centre carcéral de la ville de New York et de tout le pays. Tes empreintes digitales et tes photos anthropométriques, face et profil, font la première page du *New York Post*. On dirait qu'ils ont affaire à un criminel.

Dans les cellules avoisinantes, les détenus pariaient sur ton retour. Ils disaient que tes rêves, à toi, ne s'envolaient pas. Que l'homme à la voix de baryton ne sait pas mentir. Ils disaient qu'ils reconnaissent son cri, mélange de rire, de râle et de sanglot contenu.

« Je suis un animal traqué », gémis-tu une fois tes douleurs calmées.

Et tu ajoutes ceci : « Écoutez mon cri. »

Ce n'est plus une annonce mais une prophétie. Vent, grondement, murmure, litanie. Branle-bas : voilà ce qui rend unique le retour de Sammy en prison.

Et tu sais converser avec les gens comme personne, trouver les mots justes pour les remettre d'aplomb. Mobiliser leur attention, rallumer la flamme éteinte au fond des ghettos. Le FBI te surveille depuis les années de lutte pour les droits civiques. Tu es fiché. Ta paranoïa n'est pas feinte car la CIA et les organes de renseignements savent mieux que toi l'incandescence de ton œuvre dont tu as presque tout oublié. Les autorités pénitentiaires te redoutent comme le diable. Comme le retour du refoulé. Il leur faut trouver une parade. Les matons te font taire en t'envoyant un coup de gourdin dans les gencives. Et les autres prisonniers t'écoutent pleurer, figés dans le silence. Un silence à mi-chemin entre horreur sacrée et adoration religieuse.

De nos jours, on ne prend plus soin de noyer les chatons. On ne fait pas la piqûre soi-même. On la fait administrer par quelqu'un d'autre, un vétérinaire ou son assistante. On prend en charge le coût de l'intervention. Et voilà une opération propre et anonyme. Indolore et professionnelle.

Comme dirait Lily Williams, il vaut mieux en appeler au Roi du Jugement dernier, au Maître des mondes qu'à ses saints, c'est pourquoi j'ai accepté, après réflexion, de prendre publiquement la parole pour énoncer ma part de vérité. Témoigner devant le Seigneur et Ses créatures et ainsi mettre fin aux falsifications et autres ragots.

Témoigner pour sauver son âme et la mienne.

Mourir en paix quand mon heure viendra, dans le silence et la paix du Très-Haut. En attendant, je me préoccupe peu de savoir ce qu'on pense de moi. Je n'ai jamais cessé d'être un enfant à l'oreille apeurée, un chaton tout juste sorti de la matrice de Maman-patte-de-velours. Quand quelqu'un me donne du « vieux matou », je me revois en train de sucer le sein de ma mère ou de marauder autour d'elle et, cinq fois sur six, je suis pris de fous rires. Moi, un vieux et sage matou ? Ah, si tu savais, mon ami !

Le départ de Sammy sur une civière m'a mis dans tous mes états. Assailli par les tortures d'un bourreau invisible, je me sens totalement désorienté, comme si la conscience avait déserté mon être. Je n'ai plus faim, plus soif. Ma coupelle de lait est pleine. Le téléphone sonne obstinément dans le vide. Le poste de télé est resté allumé, baignant la pièce d'un halo glacial et bleuté.

Les épaules crispées, Nina a mis fin à mon maigre sommeil sans ronflement, ni rêve. Nina, que j'appelle petite maîtresse bien qu'elle ait l'âge de Sammy, a du mal, elle aussi, à sortir de sa torpeur. Elle a la mine blafarde des mauvais jours. Ses lèvres sont pincées comme si elle voulait souffler sur une cuillerée de soupe brûlante.

Qu'à cela ne tienne, je viens me blottir contre ses jambes. J'ai froid, j'ai chaud. Je frissonne. Nina me soulève, me prend dans ses bras arachnéens. Je me blottis dans le creux de sa poitrine. Elle me caresse l'échine et remonte par le cou. Là, oui là, gratte-moi sous la gorge. Est-ce que tu sens mes amygdales. Je ronronne de plaisir. Nous sommes deux orphelins en quête de tendresse et de réconfort, me dis-je. Le troisième nous manque terriblement. Son démon s'agite au fond de la fiole en attendant la main innocente qui viendra le délivrer par inadvertance.

Pas besoin d'être sorcier, j'ai toujours su que mon maître et allié était un homme extraordinaire. J'ai toujours su aussi qu'il tirait le diable par la queue, qu'il portait le poids d'un fardeau trop lourd jusque dans son sommeil.

« Des jours durant, je pouvais rester plongé dans un état proche de la prostration comateuse sans boire ni manger, me confiait Sammy. Allongé dans mon lit défait, je restais immobile quoique secoué de brefs sursauts comme chez un chien domestique qui vient de faire un cauchemar sur le tapis du salon. Le jour suivant, sans crier gare, je retrouvais des forces et je me levais d'un bond, soulevais le sommier pour le poser contre le mur, mettais ma chambre cul par-dessus tête puis je disparaissais sans qu'un seul mot ne sorte de ma bouche. Je faisais peur aux autres, rien qu'en les regardant dans les yeux. Ce n'était pas moi mais le démon qui menait la barque », cracha-t-il en guise d'explication.

Nina aussi se souvient de cet épisode mais contrairement à moi que ce tohu-bohu mettait mal à l'aise, ne sachant que dire et encore mieux que faire, elle restait calme. Nina montrait un visage rassurant sur lequel planait toutefois un reste d'anxiété. Ses yeux se plissaient comme pour rendre sa vue plus perçante.

Tout chat que je suis, elle n'hésitait pas à me confier ses impressions. Impressions n'est pas le bon mot. C'était quelque chose de plus pénétrant et qui vient de loin. Quelque chose comme une certitude soutenue par des visions et des songes, un souffle constamment intériorisé. Nina me soufflait que c'était bien Satan qui se rappelait au bon souvenir de Sammy. Il le malmenait pour brouiller son acuité en vue de s'emparer de son âme. Entre les deux, une lutte sans fin et sans merci.

Pour les incrédules, ce combat a tout l'air d'un mauvais feuilleton télévisé. Une sorte de péplum avec centurions, arènes et chariots solaires. La fin est connue du spectateur. Il va éprouver comment Sammy est retourné à l'état d'animal sauvage. Comment ses blessures d'enfance se sont rouvertes. Combien elles saignent abondamment ; le manque d'estime, la honte et le doute l'irriguent de plus belle.

« Des pensées parasites tournent dans ma tête, marmonne-t-il. Qui suis-je ? Qui sont-ils, ceux qui disent m'aimer vraiment ? Ceux plus nombreux qui, dans mon dos, travaillent à ma chute ? Ceux qui se servent de moi, le jour et la nuit ? Ils fomentent des plans. »

Le voilà encore en plein délire paranoïaque. Loin de tout.

Tout au long de la décennie, il s'obstinera, seul et sans ami, à livrer bataille pour sauver sa peau.

Comment je sais tout ça ? Je suis un vieux matou, avec plus d'un tour sous mon chapeau. Je suis son ange gardien. Je le suis partout, comme son ombre. Malheureusement je ne suis pour lui d'aucun secours dans l'adversité, sinon j'aurais tout donné pour garder mon Sammy constamment auprès de moi. J'aurais dansé pour lui, son totem à la main, tandis que des flottilles d'hirondelles empliraient de cris le ciel de Manhattan. J'aurais massé son squelette avec de l'huile de fleurs de moutarde et du sirop d'orgeat pour le protéger du mauvais sort. J'aurais tout entrepris pour le sortir des serres de Satan. Je ne l'aurais jamais quitté d'une semelle.

Bien avant de filer à Paris, j'ai senti que Sammy sombrait dans la dépression. Une dépression carabinée qu'il n'arrivait pas à noyer dans l'acide de son humour. Maussade, il perdait le goût de vivre. Qu'importe de se piquer les bras, les jambes et les pieds, de se détruire à l'alcool, de fumer du crack, de devenir fou à lier et squelettique, de perdre ses dents, ses cheveux ? Il pouvait pleurer tout son soûl, cracher sur sa ville en composant *New York Is Killing Me*. Que dit-elle, cette chanson ? Un constat lucide : des tas de médecins se sont penchés sur son cas mais aucun ne comprend pourquoi New York le tue à petit feu. Le remède : revenir à Savannah, sur les lieux de son enfance, la source de ses tourments.

Il pouvait pleurer et implorer le Puissant. Se faire du mouron. Scruter le moindre signe à l'horizon. Chercher le chemin. Papa Legba, le gardien des morts et des vivants, n'entendait pas ses pleurs tandis que ses proches – y compris sa fille, sa petite Dahlia bien aimée – disparaissaient de son paysage les uns après les autres.

Sammy tu es coriace. Un vrai animal social. D'instinct, tu saisis tout. Tu mets en place un plan B. Le meilleur moyen pour se rehausser ou se détruire. Tu as longtemps vécu des bienfaits de ton don sans te soucier du reste. Certes, tu t'acharnes à vouloir changer la vie. À casser les murs mentaux qui encerclent le pays et enferment ses habitants dans différents territoires. L'amour, la révolution, la justice, la lutte des Black Panthers, le soulèvement contre l'apartheid à Johannesburg, le combat écologique avant l'heure, tout finit en chansons et en poèmes. Tes strophes, comme les

ruisseaux du Tennessee, rejoignent la mer cosmique. La Divine Chanson. Tout t'inspire. Et le combat est partout, au coin de la rue. Tu travailles pour l'avancement de l'homme noir. Un militant au caractère d'acier, possédé par le besoin de répandre la lutte, voilà ce que tu es. Mais sur le champ de bataille, tu as oublié l'essentiel qui se résume à cette question :

« D'où te vient-il ce don ? »

Tu as négligé les dieux et les ancêtres, la longue lignée de prêtresses qui ont sauvegardé les secrets et les rituels venus de la Guinée et du Dahomey. Seul *Spirits* témoigne de cet héritage. Un album sur seize, avoue que c'est trop peu. Tu le sais, tu le sens mais quelque chose t'empêche de léviter, ton orgueil sans doute. Ce n'est pas le cas de tout le monde. Regarde du côté de tes pairs, que vois-tu ? En hommage aux ancêtres, John Coltrane a composé *Africa / Brass* et *Dakar*. Sonny Rollins, Art Blakey ou Illinois Jacquet, ses rivaux, n'ont pas manqué de plier le genou devant le saxophoniste devenu mystique. Dans les notes de pochette de l'album *A Love Supreme*, Coltrane parle de son nouvel état d'esprit : « Au cours de l'année 1957, j'ai fait l'expérience, grâce à Dieu, d'un éveil spirituel qui m'a mené à une vie plus riche, plus remplie, plus productive. À cette époque, j'ai humblement demandé que me soient donnés les moyens et le privilège de rendre les gens heureux à travers la musique. »

Sammy, mais comment as-tu pu ignorer si longtemps la leçon magistrale de John Coltrane ? Comment as-tu pu rester insensible à l'appel spirituel, venu du monde musulman ou bouddhiste, qui a sauvé nombre de tes collègues et parfois proches amis ? Convertis à l'Islam, ils furent des dizaines sinon des centaines à user de cette nouvelle religion comme d'une valve de sécurité, à s'éviter les affres de la dépendance des dernières années avant la mort ou la rédemption.

Le pacte avec le Diable

Un point de départ et un point d'arrivée composent un chemin en ligne droite. Asphalté, le chemin se fait route, donnant naissance à un bourg. Deux routes croisées forment un carrefour.

C'est dans un carrefour que Robert Johnson aurait scellé son destin. L'homme n'a pas laissé beaucoup de traces. Son séjour sur cette terre n'est pas suffisamment documenté pour prouver son existence.

Les sceptiques ne sont pas les plus faciles à convaincre, et pourtant le fait est là. Johnson est passé en météorite sur cette terre, le temps d'un bref séjour parmi nous. On raconte des choses étranges sur lui depuis que j'ai entendu son histoire pour la première fois à New York. On sait qu'il a fait griller des patates sur un brasero en compagnie de camarades de fortune, qu'il a semé une multitude d'enfants sur la route, qu'il a signé un pacte avec le Cornu et, surtout, qu'il a laissé sa captivante musique pour nos oreilles.

Trop facile, ripostent les uns. Les autres doutent, tapent du doigt sur la table et, après force grimaces, décrètent qu'un tel homme n'a jamais existé. Non, Robert Johnson n'a jamais existé ! C'est la piètre invention d'un vieillard épris d'alcool, protestent les incrédules qui veulent tout ignorer du sacré troubadour. De sa caisse harmonique, de l'ovale angélique de sa trombine ou de son chant suspendu entre le vide et les ténèbres.

Les contes de fées n'existent pas plus que les génies, hormis dans les histoires à l'eau de rose et les jeux vidéo bas de gamme. Bien sûr, concèdent-ils du bout des lèvres, ce patronyme banal peut s'accorder à n'importe quel individu mais le vrai Robert Johnson, le virtuose du blues, celui qui aurait réuni l'alliance de l'œil et du mot juste, le génie qui aurait brûlé les planches comme sa vie, celui-là serait l'invention d'un plaisantin génial. Génial, d'accord, mais facétieux tout de même.

Pour preuve, son style de jeu a été tellement copié qu'il serait presque impossible de déterminer avec certitude que l'homme qu'on appelle Robert Johnson en serait l'auteur. Aurait-il inventé une prouesse technique ou ce

léger temps de retard qui est le secret du swing ? Non, rien de tel n'est signalé dans les encyclopédies savantes.

Les incrédules sont diserts. Ils taillent le bout de gras. Ils ne boudent pas leur plaisir. Il y a mieux, chuchotent-ils avec des airs de conspirateurs. Ce Robert Johnson, affirment ceux qui ont vu la copie de son certificat dans le bureau du shérif, serait né un 8 juin 1911 à Hazlehurst, bourgade improbable du Mississippi. D'autres prétendent que la bourgade aujourd'hui annexée à la banlieue de Birmingham, la capitale de l'État, fut par le passé une ville peu banale. En ces temps, la vie paraissait valoir le coup d'être vécue, sauf pour les Noirs.

Le noyau de ce qui se muera en une petite fourmilière riche de trois mille habitants se trouve un peu plus en amont : là-bas sur les rives d'un bayou dénommé Pierre. Des Noirs malmenés par les chaînes de la ségrégation, dans le comté de Copiah, constituent l'essentiel de la population de cette cité.

En 1991, une équipe de la BBC se met à la recherche de Robert Johnson. Elle passe au peigne fin tout le Sud profond des États-Unis en quête d'indices. Date, lieu de naissance, noms de ses parents, tout est bon à prendre. Magnanimes, les icônes blanches de la musique, de Keith Richards à Eric Clapton, se bousculent au portillon pour témoigner leur affection et leur admiration au génie précocement disparu. Envolé très exactement le jour où il allait se produire au Carnegie Hall en compagnie des étoiles de l'époque dont un certain Count Basie. Papa Legba a le sens de la dramaturgie.

L'affaire se corse quand nos enquêteurs s'engagent sur le terrain labouré par le troubadour lui-même : l'aveu du pacte avec le Diable. Une confession ou une légende ?

Et sa mort précoce, ou plus exactement son meurtre, a-t-il un rapport de causalité avec ledit pacte ? Combien d'enfants aurait-il laissés, notre prodige ? Est-il resté sans héritier à qui donner son nom ? Quel mal a emporté sa première épouse ? Et le lieu de son repos éternel, pourquoi n'est-il pas identifiable ? Que se cache-t-il derrière son cercueil ? De chanson en chanson, d'enregistrement en enregistrement, la caméra fourrage le passé et le présent, malaxe les territoires. Elle croit reconnaître les femmes destinataires des chansons de Robert Johnson. Le nord et le sud de l'État du Mississippi, l'Arkansas et le Texas sont retournés par les

chercheurs sans qu'une trame ne se dégage de cette enquête autour du fantôme connu sous le nom de Robert Leroy Johnson.

Les incrédules ont réponse à tout. Ils disent que le pacte avec le Diable n'a été qu'une rumeur colportée par les parents de sa première épouse. Virginia Travis, c'est son nom, meurt lors d'une fausse couche. La mère et le bébé emportés par la faucheuse. Robert Johnson était absent. Dégoûtée, la famille de la jeune épouse maudit le vagabond et sa musique diabolique.

Rongé par la culpabilité et par l'alcool, fatigué par la vie, l'auteur de *Me And The Devil* montre un profil psychologique de plus en plus erratique. Il calque son comportement sur l'image que sa belle-famille lui a renvoyée. Il se croit possédé par le Diable qui hante les carrefours et les routes qui forment des fourches.

Robert Johnson est frôlé par la main gauche de la nuit. Il aurait vendu son âme au Diable, comme Faust. Ce n'est pas la première fois que cela arrive, concluent les sceptiques qui partagent avec les incrédules la foi en la science. Au sujet de sa mort brutale, ils avancent la thèse rebattue de la vengeance.

Le compositeur de la chanson *Sweet Home Chicago* avait la réputation de choisir une femme dans l'audience, de la couvrir de louanges en vue de la séduire sur-le-champ. On colporte qu'après chaque représentation il partait avec une femme différente. De là à ce qu'un mari trompé ou un frère sali lui fasse la peau, il n'y a qu'un pas, franchi allègrement par les incrédules. Les enquêteurs ne sont pas de cet avis. Leur film documentaire n'apporte pas de réponses à l'énigme Johnson et ses multiples avatars (Robert Morton, Robert Spencer etc.). Mieux, il soulève d'autres questions plus ardues à résoudre. Il évoque une autre piste. Celle des témoins qui auraient assisté à l'empoisonnement du baladin.

Autant que je me souvienne la récolte initialement pauvre s'enrichit au fil de la recherche. On en apprend un peu plus sur notre homme. On attribue au virtuose de la guitare et de l'harmonica non pas un mais deux fils prénommés Claude et Gregory, un petit-fils baptisé Richard, trois compagnes régulières dont Willie Mae Powell et une pléiade d'admirateurs, de relations, de collègues comme Johnny Shines. Les amis d'enfance se montrent à la caméra. Entre admiration et aversion, ils recousent un manteau fabuleux sur la silhouette de Johnson. Et ce n'est pas tout. Le

certificat de décès a tout l'air d'avoir été rédigé avec la plus grande négligence.

De toutes les personnes interrogées par la BBC, le plus silencieux est un certain Miller Carter, le gardien du cimetière où serait officiellement enterré Robert Johnson. Aux questions des journalistes, il oppose des hochements de tête et des roulements d'yeux attristés. Car Miller Carter, lui, n'ignore pas l'existence d'une autre tombe. Et même d'une troisième. La main gauche de la nuit ne connaît pas de frontières.

Si la légende rapporte que Robert Johnson, l'un des plus grands guitaristes du ^{xx}^e siècle, a rencontré le Diable à un croisement de routes dans les environs de la petite ville de Clarksdale, dans l'État du Mississippi, elle ne précise pas que ce Diable n'est autre que la divinité des Yoroubas, parfois affublée d'une tête de chien, qui tient son office aux carrefours. Du golfe du Bénin à Salvador de Bahia, à Cuba ou dans le delta du Mississippi, cet esprit ou *Orisha* est appelé tour à tour Legba, Elegba, Eshu ou Eshu Elegbara. Le pouvoir et le talent reçus par Robert Johnson en échange de son âme ne seraient alors que l'autre nom de la quête de la vérité. Mieux, le refus de la chair, reléguée au rang de péché par le christianisme, est tourné en célébration par les diseurs de la vérité qui propagent leur message en jouant de la musique.

Ces messagers de la vérité sont les premiers chanteurs de ce que l'on appellera plus tard le blues. Les messagers seront en butte à trois murs, l'un plus infranchissable que l'autre.

Méprisés par la culture blanche dominante peu disposée à comprendre les secrets de leur art, ils sont ignorés par la bourgeoisie noire, et ils sont enfin maudits par la plus puissante institution au sein de leur communauté : l'Église noire. La Chose, ulcérée par la surdité de ces trois groupes d'intérêt, se venge sur les bluesmen. Elle dévore ses enfants les uns après les autres. Certains, comme moi, la reconnaissent de loin. Elle est précédée par un vautour à deux têtes.

Coma

Je me souviens d'un vieux chat laid dans mes années d'errance. Il avait le poil putride, les oreilles en berne et le regard fuyant. On disait de lui qu'il fut jadis orgueilleux et suffisant, dominateur et condescendant. C'était un chat des rings, un as de la boxe. On le surnommait Foreman au temps de sa gloire. Mais les coups assénés à longueur d'années ont eu raison de sa caboche.

Il n'avait plus toute sa tête. Il échappait constamment à la surveillance de sa famille. On avait épinglé sur son torse chenu l'adresse de sa maison située dans les beaux quartiers d'Upper East Side. Il se perdait souvent dans le labyrinthe de son passé, refaisant le film des combats perdus ou gagnés il y a plusieurs décennies. Même affaibli, on le respectait car on craignait toujours son uppercut. Quand il miaulait, le bruissement polaire sortant de son ventre emplissait les ruelles de mon enfance. Je suis sûr que ce chat a survécu. Il avait les ressources pour affronter tous les orages.

Laisser les courants maritimes décider de leur destin, c'est la sagesse qui a servi d'aiguillon à des millions d'esclaves africains. Se laisser transporter par l'océan pour mieux pénétrer dans la contrée de la mémoire, le pays des ténèbres, la résidence des défunts pour l'éternité, voilà pour le trajet. Ces esclaves étaient innocents, c'est-à-dire étrangers au mal. Leur sort était suspendu à un fil : les courants maritimes. Rejoindre Cuba, les Bahamas, Port of Spain ou Charleston, qu'importe. Partout les mêmes fers, la canne et le coton. Partout la même déveine. Hier comme aujourd'hui.

Printemps 2007. Le jour d'anniversaire de ses cinquante-huit ans, Sammy sort de la prison de Rikers Island. Sa silhouette : une lame fine, tranchante. Si la prison lui joue des tours, lui prend son temps, elle ne l'atteint pas profondément. Il a le don de la survie, d'autres se sont tués après un tour au pénitencier. Pas Sammy.

Le nœud d'un individu tel que Sammy n'est pas fait d'une seule corde. Ce n'est pas un corset ou une cuirasse rigide et immuable. C'est une forme

souple, fluide, toujours en devenir. Un souffle, une bise qu'on recherche. Qu'on guette et qu'on accueille. Comme le fils qui quitte la maison de ses parents mais y retourne souvent par la pensée ; l'identité du virtuose est ainsi faite, c'est quelque chose qui se perd pour se renouveler dans un mouvement incessant de départ et de retour. On ne possède pas son identité comme on possède un fétiche d'hier ou une propriété.

En prison il travaille beaucoup sur ses textes, compose des mélodies, mémorise celles des autres, dort beaucoup, discute tout autant, entretient ses muscles en soulevant des barres de fer, raconte le temps qui passe comme on décrit une longue saison.

À la sortie, Nina et moi sommes là pour l'accueillir devant la grande porte. Je feule de joie, la note aiguë coincée dans le larynx et viens me blottir dans les bras décharnés de Sammy. Personne n'est là pour toi, lui murmure Nina à l'oreille. Sauf l'ombre de Lily. Ça le fait rire.

Tu ne l'as pas vue, l'ombre de Lily. Avoue-le Sammy ! Ça m'attriste quand j'y pense. Il y a longtemps que tu ne la vois plus. Elle t'a prévenu, depuis ta plus tendre enfance. Elle t'a dit, méfie-toi des péchés capitaux. Méfie-toi des miroirs aux alouettes, des femmes fatales, de l'argent trop vite gagné. Sammy méfie-toi surtout de toi-même, du serpent tapi dans ton ventre. Tu es ton meilleur ennemi. Méfie-toi de ton talent, il va sûrement t'attirer des ennuis gros comme des nuages. N'oublie pas que la plupart des gens ne croient que ce qu'ils voient. Les incrédules, les benêts ne croient que ce qu'ils peuvent tenir fermement dans la main. Ils ne sont pas capables de retenir les vrais noms des choses et des êtres. Ils ne sont pas comme toi, Sammy, parti à la chasse aux secrets divins.

Voilà ce que je voulais lui annoncer. Mais je n'ai pas osé. Je me suis tu, gardant mes reproches pour moi seul.

Il est à nouveau en vie, capable de mettre un pied devant l'autre. Apte à s'arracher à la glaise coulante. Tomber et se relever. Tomber et se relever encore. Les membres inférieurs engoncés encore par le tunnel d'une longue ankylose, mais qu'importe le sang bat à nouveau dans ses veines et l'air enflamme ses poumons.

Tout est à réapprendre au bout de ces années de nuit profonde et de brouillard opaque. Des gestes les plus simples comme porter une cuiller à sa bouche jusqu'au b.a.-ba du langage des hommes. Oublier ceux d'avant, les

frères de combat, les camarades morts par overdose, les poètes de la rue vaincus par l'hiver des années Bush.

Oublier les morts-vivants, les os sous la peau, la poussière indistincte de tous ceux qui sont tombés ou qui se sont brûlés. Parfois, Sammy ne sait plus très bien où il a mis sa clairvoyance. Il accepte de rendre les armes, de se laisser mourir une seconde fois. Il n'a rien à expliquer, rien à comprendre. *Don't Explain*, miaulerait Billie Holiday, sa muse emportée par l'héroïne.

Et c'est tellement décourageant pour son entourage. Je ne suis plus de ce monde, semble-t-il nous susurrer, et pourtant, je m'entête et je m'enfonce, je ne lâcherais pour rien ce quotidien de merde. Je me plongerais dans la lave ardente du crack, consumerais chaque cellule de mon corps, chaque particule de l'univers pour une dernière bouffée. Un ultime trip. Sammy a quitté les rails de l'existence pour le rivage de la survie. Il fait un avec elle.

J'espère que c'est la dernière fois qu'il éprouvera l'envie de respirer sa propre haleine comme un dernier soupir, la dernière fois que nous viendrons le rejoindre sur le perron d'une prison.

Il lui reste à trouver du boulot. Et tout de suite. Le propriétaire du club new-yorkais SOB (Sounds of Brazil) s'est montré fidèle à Sammy par le passé. Entre deux tournées, ses pas le conduisaient au SOB où, malgré ses absences et ses excès de narcotics, le manager était trop heureux de le récupérer. Sammy était un pôle d'attraction. Le SOB était plein tous les soirs. Sammy rentrait à l'aube épuisé mais radieux. Il traînait sa longue carcasse, tâtant l'horizon de la pointe du pied, dansant sur le fil du rasoir. J'espère que le SOB va lui ouvrir à nouveau sa porte.

Passé la soixantaine, l'homme n'a plus besoin de craindre la terre. Car la terre se rappelle à lui, proclame qu'elle a toujours été là pour lui et qu'elle attend, tranquillement, patiemment. À chaque pas, elle l'attire à elle en disant :

« N'aie pas peur, endors-toi, je ne te ferai pas de mal, essaie seulement bonhomme, endors-toi ! »

Sammy a la soixantaine à présent, il a cru plusieurs fois que la mort était au bout du chemin, au bout de la seringue ou dans les volutes de la fumée. Mais chaque fois la mort s'est écartée pour le laisser passer.

Qu'on noie les chatons dans un seau d'eau chlorée et savonneuse ou qu'on les pique chez le vétérinaire, qu'importe la méthode. Au final, on

crève tous. Un sac d'os qu'on jettera au fond d'un trou et qu'on oubliera, pour solde de tout compte.

Sammy aurait voulu réécrire l'histoire de Savannah, se défaire des liens du passé. Il aurait voulu être désenlacé des chaînes de l'autrefois, détaché de sa propre ombre. Libéré de Lily, sa grand-mère qui, en glissant dans la mort, a refermé ses bras sur lui pour l'entraîner avec elle dans la grande nuit.

Sammy a beau raconter ce trauma dans ses chansons, ses livres et ses entretiens, il ne peut seul briser les fourches du destin, se libérer de sa camisole.

À douze ans, lorsque Lily est morte dans ses bras un matin où le ciel arborait des guirlandes funèbres de crêpe noire, Sammy devint bègue instantanément. Il dira plus tard que depuis ce matin-là il y a une part de lui qui baigne dans le sang et l'autre dans l'envoûtement des rêves, une part hantée par la carcasse raidie de la vieille la bave aux lèvres et l'autre investie par les grandes voix du blues.

Lily lui rend visite chaque nuit ou presque. Voici Lily drapée dans une longue tunique blanche, la tignasse enroulée dans un foulard blanc. Elle exécute une danse secrète, tournant sur elle-même, la nuque arrimée aux épaules, les bras au-dessus de la tête, l'avant-bras gauche légèrement replié. Elle danse et danse jusqu'à la transe. Au sol, ses pieds ouverts dessinent de grands cercles, sa robe esquisse des volutes. Et quand la danse cesse d'elle-même, la voilà à genoux. Respirant profondément. Puisant dans le sol des forces souterraines. On dirait qu'elle aiguisé une longue lame à l'aide d'une grosse pierre noire et ronde comme une pastèque d'Alabama recueillie au fond de l'océan. Elle marmonne pour elle-même des mots étranges, une prière venue de loin :

Une porte se ferme ici,

Une autre s'ouvre là-bas.

Quand les ténèbres sont là,

La monture doit se laisser chevaucher.

Les lèvres s'ouvrent à peine tandis que sa main droite continue d'aiguiser la lame. Elle prie et veille et pleure.

*Dors, mon doux ange.
Dors dans mes bras.
Le vautour l'ignore,
Ma monture sait où elle va.
Dors mon doux ange, dors.*

Lily Williams dévide son récit, un petit mouvement sur les lèvres.

Tu auras pour tâche de défricher et de déchiffrer le monde en en chantant le mystère.

Tu seras un maître de la parole, un génie de la musique, mon petit-fils.

Un génie brut, sans emballage ni filtre.

Je ne serai pas présente à tes funérailles comme je n'étais pas physiquement présente à ta naissance.

Qu'importe. Bien des matrones à la tête blanchie couleur de coton se sont penchées sur ton berceau, d'abord à Chicago dans la petite chambre où tu as poussé ton premier cri et ensuite dans le Tennessee là où tu as éclos, à mes côtés.

Et tu fus la prunelle de mes yeux, les jointures de mon squelette, les muscles de mes jambes et la joie qui enflamme mes neurones.

Pendant douze printemps et autant d'hivers, d'automne et d'étés, tu fus à moi et je fus à toi, mon Sammy. Nous ne fûmes jamais deux points d'ancrage œuvrant dos à dos, bien au contraire nous formions un seul véhicule. Ta douleur la mienne. Petit, tu avais de ces migraines. Soudaines et fulgurantes.

Tu restais enfermé dans la petite chambre du fond des jours et des jours.

Ah ! Ces migraines incessantes ! À rendre fou les chevaux qui paissaient dans le pré derrière la baraque du ferronnier Monsieur Batouque, un artisan hors pair. Silencieux et méfiant le jour, que ce soit dans les champs ou dans son minuscule atelier de ferronnerie. Volubile et chaleureux le soir quand il revêt sa tunique de révérend pour animer messes et fêtes en tout genre.

La légende prétend que tu dois ta première leçon de musique à Monsieur Batouque qui a alors plus de quatre-vingt-quatorze ans. D'aucuns disent que

l'ancêtre était plus que centenaire. Quel que soit son âge réel, il avait bon pied bon œil et ne semblait pas particulièrement souffrir de l'épaisse moiteur des étés, si lourde dans cette partie du Tennessee.

Monsieur Batouque était un astre, il avait rejeté et défait bien des monstres. Il ne parlait pas avec les autres, il louangeait la vie. Il mangeait de la parole, la mâchait avec gravité. Il était sublimement de la race des mangeurs de parole.

Musicien et militant, bien sûr. Tu ne peux pas laisser les tiens sur le bord de la route sans mot dire. Tu sculpteras le grand chant de la révolution.

This Revolution Will Not Be Televised.

Oui, la grande révolution populaire des Noirs des Amériques, celle que l'on désigne sous le nom plus pudique de Mouvement pour les droits civiques, c'est toi qui l'auras, avec quelques autres camarades, sculptée et mise en forme.

En mots. En chansons.

Tu dois mener une vie saine, éduquer ta progéniture, maintenir les liens avec tes ancêtres. Manger sain. Cinq fruits par jour. Dormir tôt pour se lever tôt. C'est à ce prix que la révolution se fera sous tes yeux, de ton vivant.

Tu es né mage, tu mourras mage. Tu es capable de retenir le vrai nom des choses et des êtres. La grande fièvre spirituelle aura élu ta gorge pour trouver son chemin. Atteindre les milliers de jeunes gens qui n'attendent que l'étincelle qui les jettera dans les rues.

Cette étincelle, tu l'incarnes avec ta confrérie, ta voix, tes instruments. C'est bien ça, l'art de la rue, l'art des pauvres criblés de pathologies. Cette façon de tresser ta destinée personnelle à l'aventure de tous tes frères et tes sœurs, cela restera ta signature. Tu n'as cessé de réajuster thèmes et variations, d'avertir des incendies qui ne vont pas manquer d'exploser sur ton passage à Harlem, dans le Sud de l'affliction paysanne et dans le Nord des misères urbaines.

Tu as défait et refait le labyrinthe où se perdit le premier esclave noir, tu as reconstitué pièce après pièce le grand tambour de la mémoire. Les pieds nus, poudrés par la poussière, qui repoussent jour après jour l'heure fatidique du retour ; ces pieds-là n'ont pas de secret pour toi. Comme la Chose qui te ronge la conscience et

hante ton cerveau. Montée du lointain des âges, elle t'accompagne comme un chien fidèle, un clébard plus fidèle même que Sappho, la compagne de tes dernières années. Sappho plus infirmière que maîtresse. Sappho LeDuc qui aurait volontiers troqué son patronyme d'ascendance française, probablement acadienne, contre ton double patronyme Kamau-Williams, moitié jamaïcain moitié afro-américain. Un nom double entre deux eaux. D'un côté, la mère sévère. De l'autre, le père absent.

Sappho t'aime beaucoup. Elle t'offre son cœur. Elle voudrait partager ta couche. Te donner son âme. Évidemment tu n'en feras rien, tu n'as pas la force d'épouser quelqu'un, fût-ce Sappho qui exhale un doux parfum de caramel.

Tu trouveras tôt ou tard le repos du guerrier. Tu as bien fait de colporter la Divine Chanson.

Sammy est plongé dans le coma. Personne n'est venu lui rendre visite, à l'exception de cette pauvre Sappho LeDuc à qui Sammy en a fait voir de toutes les couleurs. Dès que Sappho est partie de son propre chef, j'ai laissé Nina retourner chez elle car elle n'avait pas la force de se traîner dans les longues allées de l'hôpital, et elle n'ignorait pas qu'elle serait plus utile au bureau. Elle a pris tout son temps avant d'accepter. Pas facile de la convaincre quand elle a une idée ancrée dans sa tête.

« Le Jour des morts, ô Seigneur, priez pour nous autres mortels ! » soupira-t-elle en tournant les talons. Je l'ai connue plus vigoureuse. En d'autres circonstances, elle aurait narré des histoires profondes et mystérieuses dont elle seule a le secret, dévoilant comment notre terre n'est pas le monde et qu'il y a nécessairement des communications entre les créations. Ensuite, elle aurait ajouté : « Opposons aux violences de la nature l'unité humaine. Partout où les forces inconnues éclatent et propagent le mal, que les hommes se dressent unis et fassent le bien. » Sur ces mots, elle se serait tue et moi je me serais incliné devant elle, la patte en avant, le museau effleurant le plancher. Nina a cette manière d'être qui tranche avec le reste du monde. Une façon qu'elle a d'être digne et noble. De soutenir le duel des regards.

Je me suis approché de mon Sammy. Immobile, il a les yeux clos, le visage serein. Un soupçon de sourire plane sur ses lèvres.

Ma présence et celle de sa grand-mère Lily Williams le maintiennent en vie, j'en suis convaincu. Les paupières encore engluées par le précipité de ses rêves agités, il se tourne vers moi. Son œil de cocker malheureux semble chercher un peu de réconfort. Il est tout maigre. Un sac d'os enveloppé dans un pyjama de laine blanche se confondant avec les draps blancs du lit. Tout est blanc. Couleur linceul, cercueil ou blême aurore. J'ai l'impression qu'il suit mes pensées alors qu'aucun mot n'est encore sorti de ma bouche. On l'a requinqué. Il replie les jambes comme s'il se redressait pour s'asseoir. Mais c'est trop demander à son corps. Il renonce. Reprend sa respiration calmement. Son souffle est plus régulier, plus rassurant. C'est alors, comme pour trancher avec le silence de l'hôpital, qu'un filet de voix sort de ses lèvres. Pour en capter les mots qui tombent, goutte à goutte, il faut me pencher sur Sammy.

La terre est belle et bonne et lumineuse mais ce n'est pas tout. La terre est aussi sombre et terrible et cruelle. Et là où les hommes adorent les richesses et s'abaissent devant elles, de là vient le mal qui étouffe tout. Ne t'inquiète pas, mon Sammy, lui dis-je en effectuant de grands signes pour me faire comprendre, je suis à tes côtés. Je veille sur toi. Le meilleur de mon âme est poussière voletant au-dessus de ta dépouille, lui susurré-je. Rendors-toi mon ami. Résiste à la douleur comme tu l'as toujours fait. Ne plie genou que devant le Seigneur, ne baise que Ses lèvres. Les incrédules pensent que c'est signe de faiblesse. N'en crois pas un mot. L'ascète que tu méprisais, le mendiant que tu chassais, le sage que tu ignorais, les voilà emplis de Son amour, ivres de Son désir. Rendors-toi mon Sammy, rendors-toi ! Tu vas recouvrer la paix, tu vas te réconcilier avec ton enfant intérieur. Pour toi, le plus dur est fait. Le plus dur est derrière toi.

Ta musique t'attend. Longue et droite comme l'ombre du soir. Généreuse, elle t'enveloppera dans une ondée d'étoiles pétillantes. Elle t'emmènera dans le pays natal d'avant ta naissance, sur la côte des Esclaves. Puis sur cette terre maudite où tes ancêtres ont erré sans fin dans les champs de coton. Ils ont hurlé à la lune. Hurlé, hurlé et hurlé encore.

Dans les nuits sans bruit ni étoiles, dans l'autre monde, tu auras un masque de cire qui n'égratignera jamais l'horizon. Il est des hommes qui continueront à subsister après leur mort et ne connaîtront jamais l'extinction de la conscience. Même quand le monde est hanté, que tout n'est que peur. Tu viens de cette famille, sacrée et singulière. Tu attires les jeunes gens, tu

attires les oiseaux, les chrysalides et les papillons. Tu es un théâtre ouvert aux quatre vents. Comme Robert Johnson, ton astre brille dans le firmament du blues.

Robert Johnson, l'homme aux joues creuses et aux yeux de braise. Qui aime le public et le fait fuir. Il a connu une vie trouée, faite de plongées dans la nuit et de renaissances. Il fallait qu'il chante ou qu'il meure.

Écoute-moi Sammy. Tu mourras, peut-être ce soir. Tu ne vivras pas toujours ; ni toi, ni personne. Nul n'est immortel. Mais il n'y a qu'à nous qu'il est donné de savoir que nous devons disparaître. Certains animaux le savent d'instinct. Knut, le petit ours polaire qui a tenu un temps la planète en haleine n'avait pas ce don, lui ! Et c'est un don précieux : c'est la chance de se mettre en accord avec soi-même. En fait nous ne possédons que ce que nous savons que nous devons perdre, ce que nous acceptons de perdre.

Tout d'un coup, j'ai la nette sensation que Sammy entend mes mots. Qu'il accepte mes arguments. Mieux, qu'il les comprend. Il comprend d'instinct la sagesse ancestrale des matrones noires qui se soucient du pain quotidien de leur progéniture comme de l'harmonie de l'univers. Elles prenaient en charge la gestion des quilombos, elles le tiennent d'une main compassionnelle, une main ayurvédique.

Son propre père Reginald Kamau a quitté le monde du foot et ses plaisirs factices. Il s'est retiré dans un quilombo, un sanctuaire dans les alentours de Bahia. Il confesse y avoir trouvé le repos du corps et la quiétude de l'esprit. Il forme le vœu que son fils aussi retrouve son équilibre mental et qu'il suive enfin le chemin qui mène à son enfant intérieur, le sentier de l'union et de l'extase.

Un vieux proverbe persan atteste que l'Esprit souffle où il veut mais que l'honneur va où il doit. L'honneur ici a un nom : Quilombo.

Quilombo est d'abord le nom d'une ville d'Angola avant de désigner les communautés des Noirs fugitifs au Brésil comme ailleurs. Le plus célèbre quilombo s'est constitué en république. La République de Palmares fondée par un esclave marron du nom de Zumbi et anéantie au canon par le pouvoir esclavagiste quelques décennies plus tard.

Le nom de Zumbi dos Palmares résonne dans toutes les Amériques, son sang a coulé pour tous les hommes asservis. Il résonne dans cette chambre ne serait-ce que par le truchement de Reginald Kamau.

OceanofPDF.com

Épilogue
ou
Mélodie de la compassion

OceanofPDF.com

« Écoute le ney (la flûte de roseau) raconter une histoire, il se lamente de la séparation :

“Depuis qu’on m’a coupé de la jonchaie, ma plainte fait gémir l’homme et la femme.

“Je veux un cœur déchiré par la séparation pour y verser la douleur du désir.

“Quiconque demeure loin de sa source aspire à l’instant où il lui sera à nouveau uni.

“Moi, je me suis plaint en toute compagnie, je me suis associé à ceux qui se réjouissent comme à ceux qui pleurent.

“Chacun m’a compris selon ses propres sentiments, mais nul n’a cherché à connaître mes secrets.

“Mon secret pourtant n’est pas loin de ma plainte, mais l’oreille et l’œil ne savent pas le percevoir.” »

MAWLÂNÂ RÛMÎ

Sammy est parti ce matin à l'heure où l'aube s'ambrait de gris. Il a consommé jusqu'à la dernière goutte d'huile de sa lampe vitale. La colère m'a pris et, Dieu merci, m'a relâché aussitôt. En proie à une angoisse tenace, j'ai versé toutes les larmes de la terre, j'en ai les vibrisses hérissées rien que d'y penser : ce vendredi 27 mai 2011 restera gravé dans le marbre de ma mémoire.

Tout a une fin. Je vais clore mon journal mais le feu que j'ai allumé, à votre insu, dans la plus profonde obscurité continuera son œuvre. Les pages de ce journal se sont immiscées en vous, par diffusion ou par contamination. Je me suis efforcé de tenir le fil narratif le plus droit, gardant pour moi les jugements et commentaires personnels sur la conduite de l'enchanteur. Mon opinion n'a pas grande importance puisque mon but était simplement de présenter l'homme tel que je l'ai connu et non de scruter ses gestes ou tamiser ses actes à quelque filtre moral. Heureusement que j'avais pris mes précautions. J'ai noté aussi fidèlement que possible tous les détails afin que l'histoire conserve une trace sensible de la vie de Sammy Kamau-Williams.

Enfin, je forme le vœu que ses plus fervents adeptes me pardonneront d'avoir représenté de façon succincte une personnalité aussi complexe que remarquable. Si cette gerbe de souvenirs n'avait qu'un seul mérite, ce serait la sincérité de son ton.

Il y a longtemps que les animaux ont pénétré l'imagination humaine en jouant le rôle de messagers, qui plus est porteurs de promesses. L'animal incarne, depuis la nuit des temps, la seule extériorité et la seule objectivité que les humains puissent percevoir. C'est ainsi que la gent humaine a longtemps considéré l'animal comme un intime tel Knut, un parent, et non comme un objet de substitution ou un fétiche à la sauce Walt Disney.

Cher lecteur, je m'ennuie déjà de ne plus vous avoir à mes côtés. C'est une espèce de mort avant l'heure. Je vous baise sur les deux joues, tendrement.

J'attends, à mon tour, l'arrivée du vautour. Qu'il pose son aile sur le toit, je suis prêt, il le sait. Je l'accueillerai sereinement.

Vous les humains, vous avez une singulière façon de voir et de lire le monde – par votre cerveau, votre bouche, autant que par vos yeux. Et

pourtant vous ne voyez que l'écorce du monde et non son noyau. Vous oubliez que rien ne s'arrête, la roue tourne toujours. Je n'habite pas un pays, je n'habite même pas la terre. Le cœur de ceux que nous aimons, voilà notre vraie demeure.

J'espère que j'ai réussi à couvrir la nudité de Sammy Kamau-Williams en lui cousant un costume à sa mesure. Pour le reste, c'est entendu, je reste ici à attendre sagement l'aile du vautour, en récitant mon chapelet. Oui, attendre et c'est tout car l'aventure véritable est invisible, intérieure. Et la grandeur véritable est plus encore dans l'être que dans le savoir-faire. Je m'appliquerai à chercher sans relâche les choses spirituelles, les seules durables, le fulgurant éclair jaillissant du Vivant. Je ferai mien le conseil du Mawlânâ qui est niché aussi dans le Saint Coran :

« Cherche à travers les ténèbres de la vie matérielle et l'étoile brillante te guidera vers le jardin des beautés réelles et éternelles. »

Laissez-moi vous rapporter une dernière anecdote édifiante. Un jour du x^e siècle, assis à l'ombre d'un vigoureux grenadier, un disciple du mystique musulman Abou Bakr al-Chibli relatait ceci :

« Dieu m'a fait venir et m'a dit :

— Sais-tu pourquoi je t'ai donné ma miséricorde ?

— C'est parce que j'ai beaucoup prié.

— Non pas.

— Parce que j'ai beaucoup jeûné ?

— Non plus : c'est parce qu'un soir d'hiver, dans une rue de Bagdad, tu as ramassé une chatte abandonnée et l'as réchauffée dans ton manteau. »

Vous devinez la suite. Onze siècles plus tard, Sammy Kamau-Williams, idéaliste en faillite, revenu de tout et rejeté par tous, m'a ramassé dans la rue et m'a offert le gîte et le couvert. Sans contrepartie, il m'a réchauffé dans son manteau. Tout homme, bon ou mauvais, est le dépositaire d'une parcelle de la Divine Chanson. Malgré ses défauts et son fichu caractère, Sammy Kamau-Williams avait un bon fond. Il n'est pas interdit d'imaginer que le Généreux vient de lui accorder Sa miséricorde à l'heure où nous nous quittons.

On présume que le chat, quel que soit son âge ou son pedigree, se doit de chasser les souris. Toute mon existence, avec l'aide de tous, j'ai fait mentir cet axiome. Chaque être existe non seulement en lui-même, mais aussi par rapport aux autres êtres et, surtout, par rapport à son Créateur. Au lieu de chasser les rats, j'ai fait don de ma petite personne en me mettant au service des autres, de Sammy principalement. Je me suis occupé d'autrui avant de m'occuper de moi, j'ai retrouvé la paix intérieure au seuil de ma dernière vie. Je quitterai cette terre – le monde des apparences – le cœur léger, le sourire aux lèvres quand mon heure sonnera.

Mais voilà assez parlé de moi !

Le 19 mars 2011, Dick Simmons, le jeune producteur britannique, reçoit un coup de fil tandis qu'il déambule dans les allées de la librairie Foyles qui s'étale de son long sur la grande artère de Charing Cross, à Londres. Là, il déniché des vieux disques vinyle rares et précieux pour son travail d'alchimiste.

La veille, il a fêté ses trente ans et son portable sonne toutes les dix minutes. Le producteur du label XL Recordings tapote frénétiquement le clavier de son smartphone pour rappeler le correspondant identifié sur-le-champ. Une aubaine. La voix rocailleuse de Sammy Kamau-Williams l'enveloppe chaleureusement. Il s'entretient pendant plus d'une heure avec celui qu'il considère non seulement comme un génie musical, mais aussi comme son père spirituel. Il est aux anges. Il dira plus tard que cette discussion à bâtons rompus avec l'auteur de *Spirits* était la cerise sur le gâteau de son anniversaire. Depuis son adolescence, Dick Simmons nourrit une profonde admiration pour l'alchimiste. À distance, il lui prodigue des marques démonstratives d'amitié et de considération. Il n'est pas peu fier d'avoir pu relancer sa carrière en lui rendant plusieurs visites en prison, lui redonnant patience et confiance. Le résultat est connu de tous : *I'm New Here*. Plus qu'un album de 29 minutes. Un chef-d'œuvre qui remet en orbite la voix et les mots de Sammy, l'essence fraternelle du poète charismatique qui n'attendait plus rien du monde terrestre. Pour ma part, fidèle à mes avatars, je dois témoigner des faits. Lorsque mon maître et allié a fini de converser avec le jeune producteur il est parvenu miraculeusement à se relever, son regard a repris de l'éclat, son cortex visuel semblait intact, le sang réapparut sur ses joues et sur ses lèvres, ses membres retrouvèrent sève

et vigueur. Il m'a souri comme pour me rassurer. Il n'a pas ouvert les lèvres mais pourtant j'ai pu ouïr, un à un, les mots qui tournoyaient au-dessus de sa tête sans parvenir à se frayer un chemin jusqu'à sa bouche ou ses cordes vocales.

« Je serais demeuré inerte, paralysé, expirant, si Dieu ne m'avait pas envoyé Dick pour me porter secours : tu es mon témoin ! Tu diras que je pars en paix. Telle sera désormais ta mission. »

Aucun mot n'est sorti de sa bouche. Le silence s'est prolongé dans la chambre de l'hôpital St. James, écrasant et imposant, sans qu'aucun de nous ne puisse le rompre.

Les funérailles de mon maître ont eu lieu dans une chapelle de la célèbre église baptiste de Riverside située entre la 120^e et la 122^e Rue. Une foule compacte se tenait sur l'esplanade une heure avant la messe. Ils étaient plus de trois cents à l'intérieur et autant à l'extérieur. Badauds, amis, voisins ou artistes reconnus, ils étaient tous là pour l'accompagner dans son dernier voyage.

Je m'étais glissé sous les pieds de Nina assise au premier rang. Je n'avais pas envie de parler, me tassant sous le siège de Miss Little. Ses deux jambes, serties dans des collants noirs, encadraient mon champ de vision. L'ambiance était à la fête, à la magie cathartique. Les larmes coulaient sans retenue ni tristesse. Les visages restaient radieux, l'autel majestueux. Ce fut aussi un défilé de stars même si cette demeure de Dieu a eu son compte d'événements historiques et que son scintillant orgue a accompagné les discours des grands de ce monde à l'instar de Martin Luther King, Nelson Mandela, Fidel Castro ou Kofi Annan.

Ce premier jeudi du mois de juin 2011 ne fut pas un jour comme les autres. Harlem fêtait son fils disparu six jours auparavant. Salves de souvenirs, gerbes de témoignages, chansons et poèmes de Sammy, peu de klaxons. Le micro passait de main en main. Sur l'estrade les musiciens se mirent en place. Ils commencèrent à jouer dans un brouhaha indescriptible. Et, soudain, un silence se donnait limpidement, offert à tous et à chacun. Des nappes d'harmonie montaient, s'étendaient, s'étiraient, s'allongeaient, serpentaient dans le vide, planaient sur l'assistance qui s'était animée par contagion. Cette onde de joie rayonnerait même dans la plus sombre des nuits.

Tout émue mais très digne, Sheila Jameela, la première épouse et la mère de Dahlia, est montée sur l'estrade. Aucun rôle, aucune posture, juste une présence. Et elle a raconté comment elle a rencontré son bonhomme par l'entremise d'un ami commun : le basketteur Kareem Abdul-Jabbar. Et elle a passé le relais à sa Dahlia qui a rendu le plus émouvant des témoignages à son père. C'est en poétesse, et avec ses mots à elle, d'une douceur absolue, qu'elle a traduit toute son affection avant de tendre le micro à un Kanye West sanglé dans un costume anthracite. Au-dessus d'une forêt de micros tendus par la horde de journalistes, le jeune artiste a rappelé combien la musique de mon maître et allié l'a nourri. Si je suis aujourd'hui au sommet de mon art, c'est grâce au génie de Sammy Kamau-Williams, a-t-il reconnu un sanglot dans la voix. Puis, il a entamé a cappella une version de *We Almost Lost Detroit* empreinte de respect et d'amour absolu. J'en avais le pelage hérissé, du museau jusqu'aux pattes. Rien que des larmes de joie. C'est en silence que j'ai suivi la foule.

Sur le parvis, j'ai reconnu les profils familiers et d'autres moins connus que j'avais pourtant vus sur les pochettes des vinyles ou dans les coupures de presse. Le bon docteur Ronald Jones était là, admirable de dignité. Abiodun Oyewole, l'un des poumons du groupe des années 1970, The Lasts Poets et compère de longue date, avait pris un train de nuit pour être là de bonne heure. D'autres comme Walt Hastings, l'éditeur écossais et complice de toujours, étaient venus de plus loin, de Glasgow, des Caraïbes ou d'ailleurs. D'autres encore, retenus, n'ont pas manqué d'envoyer qui une gerbe de fleurs qui un message de condoléances. En quelques heures, ce fut une marée qui déferlait sur Manhattan, propagée par les médias sociaux. Partie de Harlem, l'onde a atteint Paris et Tokyo en moins de temps qu'il ne faut pour le constater. Partout la même émotion palpable, la même compassion.

Sans stress mais déterminés, les vedettes de la scène rap et hip-hop se démenaient pour célébrer la mémoire de leur parrain. Les obstacles, les imprévus n'ont jamais désarmé la patience des épigones. Les radios retiraient du purgatoire les disques du prophète noir. Des concerts se préparaient en Europe, aux États-Unis, au Brésil et à la Jamaïque. Sammy Kamau-Williams repose, lui, sous six mètres de terre et de silence, dans le cimetière de Kensico, dans le comté de Westchester, à une quarantaine de kilomètres de son Harlem chéri et si loin de la terre rouge du Tennessee.

Aujourd'hui, un an après sa mort, ses trois livres ont été réédités, ses mémoires publiés sous le titre *The Last Holiday* et aussitôt traduits en plusieurs langues. Aux quatre coins du monde, les hommages nous parviennent. Des récompenses lui ont été décernées à titre posthume et ont été remises symboliquement aux enfants de l'artiste. Pour une fois réunie, la famille a mis sur pied une fondation qui porte son nom. Bientôt des rues et des écoles perpétueront la mémoire du vieillard aux longs membres squelettiques, une casquette sale coincée entre deux touffes de cheveux blancs épars, de part et d'autre de son crâne tanné. Des millions de gens se sont pris d'affection pour le jeune homme en colère qui a composé un jour de 1970 un chant de colère divin, *The Revolution Will Not Be Televised*.

Quant à moi, son humble serviteur, j'ai tout fait pour sauver une parcelle de son âme et de la mienne. J'ignore si j'ai réussi ma mission ou si j'ai échoué lamentablement.

Peu importe, l'essentiel est ailleurs.

Sammy Kamau-Williams n'est pas mort, il a rejoint son Seigneur. Il tourne en orbite autour de la Terre, décrivant des cercles immenses. Consumé d'amour, je le suis à distance, par la pensée. Je suis à ses côtés silencieux et serein, concentré uniquement sur mon souffle – inspiration et expiration – et comme par magie tout le reste s'efface – attachement, sensations, monde extérieur. Je suis absorbé par un silence et une paix que rien ne peut plus troubler. Je suis le même et je suis un autre, de tous les sexes, je suis là et ailleurs, aussi bien dans l'ombre que dans la lumière. Et c'est très bien ainsi.

NOTE D'INTENTION ET SOURCES

La substance de ce roman découle partiellement de la vie et de la trajectoire artistique du chanteur, compositeur, poète et romancier afro-américain Gil Scott-Heron (1949-2011) dont l'œuvre écrite (romans et récit autobiographique) est disponible en français aux éditions de l'Olivier (*Le Vautour*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-François Ménard, Éditions de l'Olivier, 2001 ; *La Dernière Fête*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Stéphane Roques, Éditions de l'Olivier, 2014). Ses paroles, ses textes et sa musique nous ont accompagné lors de la rédaction de ce roman. Cependant, il n'était pas question pour nous d'écrire la biographie de Gil Scott-Heron, l'intéressé s'en est chargé lui-même. De plus, notre imagination est assez rebelle pour ne pas se contenter de rester confinée dans les frontières de la vie de ce grand artiste. Nous avons suivi les chemins escarpés de la fiction – avec jubilation – et ce faisant nous avons effleuré quelques traditions spirituelles d'hier et d'aujourd'hui. Tout manquement patent ou grossière erreur serait à mettre à notre crédit car nous ne quêtions pas la perfection.

L'histoire de l'éléphant est racontée dans le *Mesnevî* de Rûmî ; celle de Merkez Efendi est rapportée par Annemarie Schimmel (*Le Soufisme ou les dimensions mystiques de l'Islam*, Éditions du Cerf, 1996). L'histoire de l'avare est empruntée à Farîd-Ud-Din 'Attar (*Le Langage des oiseaux*, Albin Michel, 1996) et la dernière anecdote à Amadou Hampâté Bâ (*Vie et enseignement de Tierno Bokar*, Seuil, collection Points, 1980). Enfin, le poème d'Abdellatif Laâbi est extrait de son recueil *Zone de turbulences* (La Différence, 2012).

DU MÊME AUTEUR

ROMANS ET NOUVELLES

Le Pays sans ombre,
Le Serpent à plumes, 1994 ; Motifs, 2000.

Cahier nomade,
Le Serpent à plumes, 1996 ; Motifs, 1999.

Balbala,
Le Serpent à plumes, 1997 ; Folio, 2002.

Moisson de crânes : textes pour le Rwanda,
Le Serpent à plumes, 2000 ; Motifs, 2004.

Rift, routes, rails,
Gallimard, 2001.

Transit,
Gallimard, 2003.

Aux États-Unis d'Afrique,
Lattès, 2006 ; Babel, 2008.

Passage des larmes,
Lattès, 2009.

OceanofPDF.com

CATALOGUE NUMÉRIQUE DES ÉDITIONS ZULMA

Dernières parutions

ANJANA APPACHANA

L'Année des secrets

traduit de l'anglais (Inde)
par Catherine Richard

Le fantôme de la barsati

traduit de l'anglais (Inde)
par Alain Porte

BENNY BARBASH

Little Big Bang

Monsieur Sapiro

My First Sony

traduits de l'hébreu
par Dominique Rotermund

VAIKOM MUHAMMAD BASHEER

Grand-père avait un éléphant

La Lettre d'amour

traduits du malayalam (Inde)
par Dominique Vitalyos

BERGSVEINN BIRGISSON

La Lettre à Helga

traduit de l'islandais
par Catherine Eyjólfsson

JEAN-MARIE BLAS DE ROBLÈS

Là où les tigres sont chez eux
L'Échiquier de Saint-Louis
L'Île du Point Némó

GEORGES-OLIVIER CHÂTEAUREYNAUD

Zinzolins et nacarats

CHANTAL CREUSOT

Mai en automne

BOUBACAR BORIS DIOP

Murambi, le livre des ossements

EUN HEE-KYUNG

Les Beaux Amants

traduit du coréen

par Lee Hye-young et Pierrick Micottis

PASCAL GARNIER

Cartons

Comment va la douleur ?

Le Grand Loin

Les Hauts du Bas

Lune captive dans un œil mort

La Place du mort

La Solution Esquimau

La Théorie du panda
Trop près du bord

HUBERT HADDAD

La Cène
Géométrie d'un rêve
Opium Poppy
Palestine
Le Peintre d'éventail
Théorie de la vilaine petite fille
L'Univers
Meurtre sur l'île des marins fidèles
Un rêve de glace

HAN KANG

Les Chiens au soleil couchant
traduit du coréen sous la direction
de Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet

HWANG SOK-YONG

Shim Chong, fille vendue
traduit du coréen
par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet

GERT LEDIG

Sous les bombes
traduit de l'allemand
par Cécile Wajsbrot

LEE SEUNG-U

La vie rêvée des plantes
traduit du coréen
par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet

ANDRI SNÆR MAGNASON
LoveStar
traduit de l'islandais
par Eric Boury

MARCUS MALTE
Garden of love
Musher
La Part des chiens

DANIEL MORVAN
Lucia Antonia, funambule

R. K. NARAYAN
Le Guide et la Danseuse
traduit de l'anglais (Inde)
par Anne-Cécile Padoux

Le Magicien de la finance
traduit de l'anglais (Inde)
par Dominique Vitalyos

AUÐUR AVA ÓLAFSDÓTTIR
L'Embellie
L'Exception
Rosa candida
traduits de l'islandais

par Catherine Eyjólfsson

NII AYIKWEI PARKES

Notre quelque part

traduit de l'anglais (Ghana)

par Sika Fakambi

RICARDO PIGLIA

Argent brûlé

traduit de l'espagnol (Argentine)

par François-Michel Durazzo

ZOYÂ PIRZÂD

L'Appartement

C'est moi qui éteins les lumières

On s'y fera

Un jour avant Pâques

traduits du persan (Iran)

par Christophe Balaÿ

ENRIQUE SERPA

Contrebande

traduit de l'espagnol (Cuba)

par Claude Fell

RABINDRANATH TAGORE

Chârulatâ

Kumudini

Quatre chapitres

traduits du bengali (Inde)

par France Bhattacharya

INGRID THOBOIS

Sollicciano

DAVID TOSCANA

L'Armée illuminée

El último lector

Un train pour Tula

traduits de l'espagnol (Mexique)
par François-Michel Durazzo

ABDOURAHMAN A. WABERI

La Divine Chanson

BENJAMIN WOOD

Le Complexe d'Eden Bellwether

traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Renaud Morin

Les Kâma-sûtra

suivis de *l'Anangaranga*

traduit du sanskrit par Jean Papin

Si vous désirez en savoir davantage sur le catalogue numérique des éditions
Zulma n'hésitez pas à vous rendre sur **l'espace numérique de notre site.**

OceanofPDF.com

CATALOGUE
DES ÉDITIONS ZULMA

Dernières parutions

BARZOU ABDOURAZZOQOV

Huit monologues de femmes
traduit du russe (Tadjikistan)
par Stéphane A. Dudoignon

AMBAĬ

De haute lutte
traduit du tamoul
par Krishna Nagarathinam
et Dominique Vitalyos

PIERRE ALBERT-BIROT

Mon ami Kronos
présenté par Arlette Albert-Birot

ANJANA APPACHANA

Mes seuls dieux
traduit de l'anglais (Inde)
par Alain Porte

L'Année des secrets
traduit de l'anglais (Inde)
par Catherine Richard

BENNY BARBASH

My First Sony

Little Big Bang

Monsieur Sapiro

traduits de l'hébreu
par Dominique Rotermund

VAIKOM MUHAMMAD BASHEER

Grand-père avait un éléphant

Les Murs et autres histoires (d'amour)

Le Talisman

traduits du malayalam (Inde)
par Dominique Vitalyos

DOMINIQUE BATRAVILLE

L'Ange de charbon

ALEXANDRE BERGAMINI

Cargo mélancolie

BERGSVEINN BIRGISSON

La Lettre à Helga

traduit de l'islandais
par Catherine Eyjólfsson

JEAN-MARIE BLAS DE ROBLÈS

Là où les tigres sont chez eux

L'Île du Point Némó

La Montagne de minuit

La Mémoire de riz

EILEEN CHANG
Love in a Fallen City
traduit du chinois
par Emmanuelle Péchenart

GEORGES-OLIVIER CHÂTEAUREYNAUD
Le Jardin dans l'île
Singe savant tabassé par deux clowns

ANNIE COHEN
L'Alfa Romeo

CHANTAL CREUSOT
Mai en automne

MAURICE DEKOBRA
La Madone des Sleepings
Macao, enfer du jeu

BOUBACAR BORIS DIOP
Murambi, le livre des ossements

EUN HEE-KYUNG
Les Boîtes de ma femme
traduit du coréen
par Lee Hye-young et Pierrick Micottis

PASCAL GARNIER

Nul n'est à l'abri du succès
Comment va la douleur ?
La Solution Esquimau
La Théorie du panda
L'A26
Lune captive dans un œil mort
Le Grand Loin
Les Insulaires et autres romans (noirs)
Cartons

GUO SONGFEN
Récit de lune
traduit du chinois (Taiwan)
par Marie Laureillard

HUBERT HADDAD
Le Nouveau Magasin d'écriture
Le Nouveau Nouveau Magasin d'écriture
La Cène
La Condition magique
Oholiba des songes
Palestine
L'Univers
Géométrie d'un rêve
Vent printanier
Nouvelles du jour et de la nuit
Opium Poppy
Le Peintre d'éventail
Les Haïkus du peintre d'éventail
Théorie de la vilaine petite fille

Meurtre sur l'île des marins fidèles

JEAN-LUC HENNIG

Brève histoire des fesses

STEFAN HEYM

Les Architectes

traduit de l'allemand
par Cécile Wajsbrot

HWANG SOK-YONG

Le Vieux Jardin

traduit du coréen
par Jeong Eun-Jin et Jacques Batilliot

Shim Chong, fille vendue

Monsieur Han

traduits du coréen
par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet

ROLAND JACCARD

Dictionnaire du parfait cynique
dessins de Roland Topor

FERENC KARINTHY

Épépé

traduit du hongrois
par Judith et Pierre Karinthy

YITSKHOK KATZENELSON

Le Chant du peuple juif assassiné

traduit du yiddish
par Batia Baum et présenté par Rachel Ertel

GERT LEDIG
Sous les bombes
traduit de l'allemand
par Cécile Wajsbrot

LEE SEUNG-U
La vie rêvée des plantes
Ici comme ailleurs
traduits du coréen
par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet

ANDRI SNÆR MAGNASON
LoveStar
traduit de l'islandais
par Éric Boury

MARCUS MALTE
Garden of love
Intérieur nord
Toute la nuit devant nous

MEDORUMA SHUN
L'âme de Kôtarô contemplait la mer
traduit du japonais par Myriam Dartois-Ako,
Véronique Perrin et Corinne Quentin

GUDRUN EVA MINERVUDÓTTIR
Pendant qu'il te regarde tu es la Vierge Marie

traduit de l'islandais
par Catherine Eyjólfsson

DANIEL MORVAN
Lucia Antonia, funambule

R. K. NARAYAN
Le Guide et la Danseuse
traduit de l'anglais (Inde)
par Anne-Cécile Padoux

Le Magicien de la finance
traduit de l'anglais (Inde)
par Dominique Vitalyos

DOMINIQUE NOGUEZ
Œufs de Pâques au poivre vert

AUÐUR AVA ÓLAFSDÓTTIR
L'Exception
Rosa candida
L'Embellie
traduits de l'islandais
par Catherine Eyjólfsson

MAKENZY ORCEL
Les Immortelles

MIQUEL DE PALOL
Phrixos le fou
À bord du Googol

traduits du catalan
par François-Michel Durazzo

THIERRY PAQUOT
L'Art de la sieste

NII AYIKWEI PARKES
Notre quelque part
traduit de l'anglais (Ghana)
par Sika Fakambi

EDUARDO ANTONIO PARRA
Les Limites de la nuit
traduit de l'espagnol (Mexique)
par François Gaudry

GEORGES PEREC
Jeux intéressants
Nouveaux jeux intéressants
Pérec/rinations

LEO PERUTZ
Le Maître du Jugement dernier
traduit de l'allemand
par Jean-Claude Capèle

SERGE PEY
Le Trésor de la guerre d'Espagne
La Boîte aux lettres du cimetière

RICARDO PIGLIA

La Ville absente

Argent brûlé

traduits de l'espagnol (Argentine)

par François-Michel Durazzo

ZOYÂ PIRZÂD

Comme tous les après-midi

On s'y fera

Un jour avant Pâques

Le Goût âpre des kakis

C'est moi qui éteins les lumières

traduits du persan (Iran)

par Christophe Balaÿ

JEAN PRÉVOST

Le Sel sur la plaie

RĂZVAN RĂDULESCU

La Vie et les Agissements d'Ilie Cazane

traduit du roumain

par Philippe Loubière

SAX ROHMER

Le Mystérieux Docteur Fu Manchu

Les Créatures du docteur Fu Manchu

Les Mystères du Si-Fan

traduits de l'anglais (Royaume-Uni)

par Anne-Sylvie Homassel

JACQUES ROUMAIN

Gouverneurs de la rosée

ENRIQUE SERPA

Contrebande

traduit de l'espagnol (Cuba)
par Claude Fell

AUGUST STRINDBERG

Le Rêve de Torkel

Correspondance - Tomes I, II & III

traduits du suédois
par Elena Balzamo

RABINDRANATH TAGORE

Quatre chapitres

Châruletâ

Kumudini

traduits du bengali (Inde)
par France Bhattacharya

INGRID THOBOIS

Sollicciano

DAVID TOSCANA

El último lector

Un train pour Tula

L'Armée illuminée

traduits de l'espagnol (Mexique)
par François-Michel Durazzo

FRÉDÉRIC TRISTAN
Le Singe égal du ciel

FARIBA VAFI
Un secret de rue
traduit du persan (Iran)
par Christophe Balaÿ

ABDOURAHMAN A. WABERI
La Divine Chanson

PAUL WENZ
L'Écharde

BENJAMIN WOOD
Le Complexe d'Eden Bellwether
traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Renaud Morin

Le Chant de la fidèle Chunhyang
traduit du coréen
par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet

Cocktail Sugar et autres nouvelles de Corée
traduit du coréen sous la direction
de Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet

Histoire de Byon Gangsoé
traduit du coréen
par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet

Les Kâma-sûtra
suivis de *l'Anangaranga*
traduit du sanskrit
par Jean Papin

Snapshots — Nouvelles voix du Caine Prize
traduit de l'anglais
par Sika Fakambi

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma ou être régulièrement informé de nos parutions, n'hésitez pas à nous écrire ou à consulter notre site.

www.zulma.fr

OceanofPDF.com

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Présentation de *la Divine Chanson*

Présentation d'Abdourahman A. Waberi

Présentation des éditions Zulma

Page de copyright

La Divine Chanson

Prologue ou Mélodie de la création

CD 1 UN SOIR À PARIS FIN AVRIL 2011

Au commencement était la Divine Chanson ¶ *Gôûter Paris avec gourmandise* ¶ *Un homme en morceaux* ¶
Du Mississippi à Montmartre ¶ *Le mystère du blues* ¶ *Occuper New York* ¶ *Le fils sans père* ¶ *Le brillant élève*
¶ *Nina Little*

Intermède

UNE NUIT D'EXTASE ET DE CHUTE BERLIN, DÉBUT MAI 2011

CD 2 REVOIR HARLEM FIN MAI 2011

Les cuisses de Sappho ¶ *Un piano à six dollars* ¶ *Poussière d'ange* ¶ *Le pacte avec le Diable* ¶ *Coma*

Épilogue ou Mélodie de la compassion

Note d'intention et sources

Du même auteur

Le catalogue numérique des éditions Zulma (dernières parutions)

Le catalogue des éditions Zulma (dernières parutions)

OceanofPDF.com